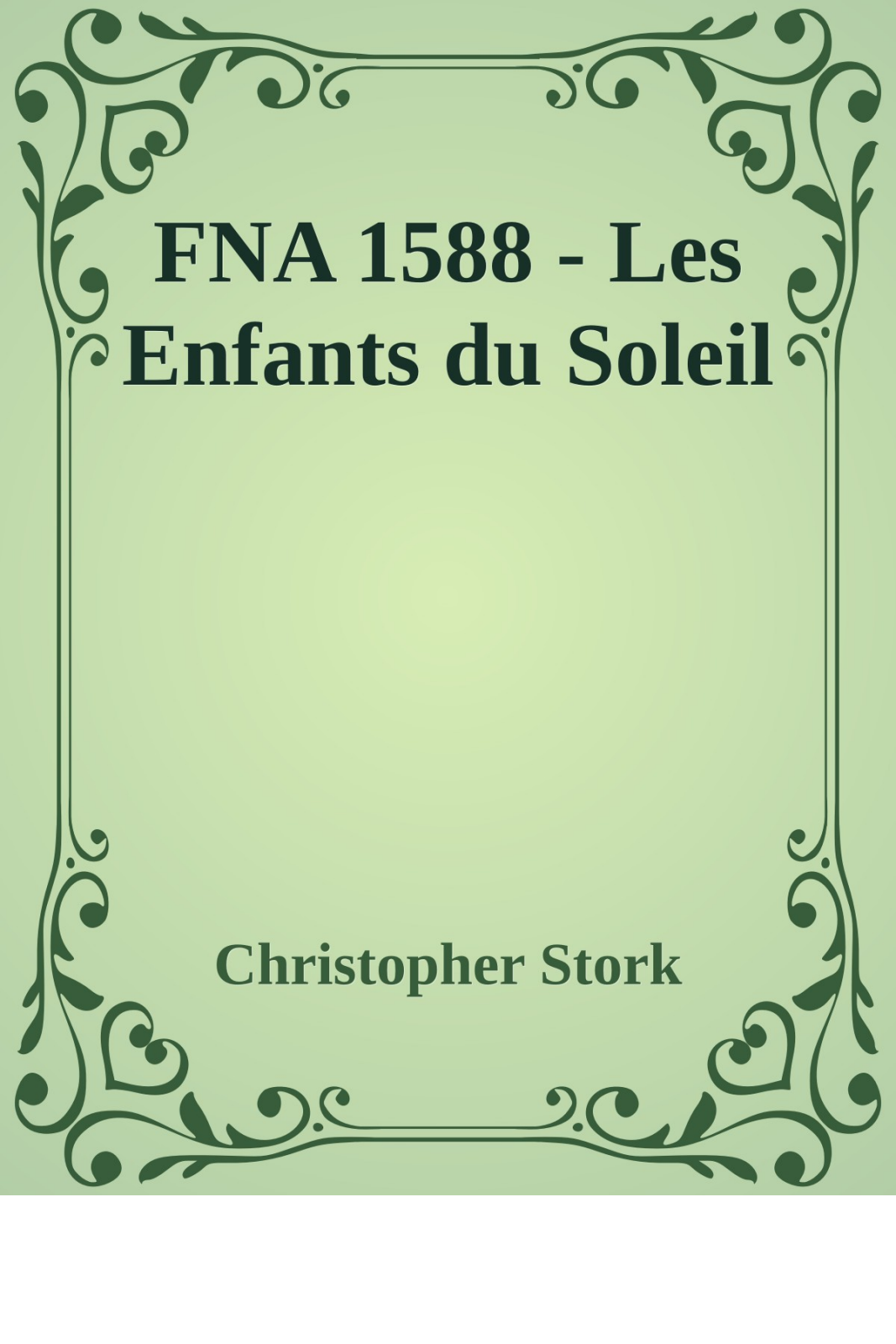


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

FNA 1588 - Les Enfants du Soleil

Christopher Stork

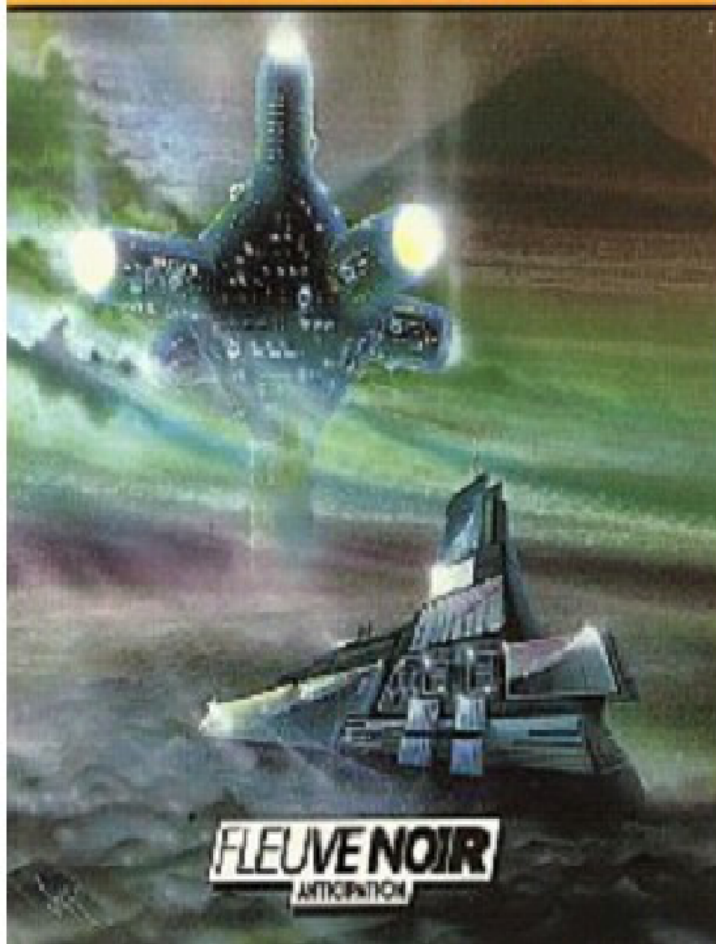
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

LES ENFANTS DU SOLEIL



ANTICIPATION

CHRISTOPHER STORK

LES ENFANTS DU SOLEIL



**LES ENFANTS
DU SOLEIL**

DU MÊME AUTEUR: Dans la même collection :

*L'ordre établi. Enjeu le monde.
Dormir? Rêver peut-être? Acheter Dieu!
Terra-Park.
L'usage de l'ascenseur...
Il y a un temps fou.
Demain les rats. Les derniers anges.
Vatican 2000. Le bon larron. Les petites femmes vertes.
La femme invisible.
L'an II de la Mafia.
Tout le pouvoir aux étoiles. La machine maîtresse.
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà...
La quatrième personne du pluriel.
L'article de la mort.
La dernière syllabe du temps. Un peu... beaucoup... à la folie...*

*Le XXI^e siècle n'aura pas lieu. Mais n'anticipons pas... Pièces détachées.
Virus amok
Le passé dépassé. Pieuvres.
L'envers vaut l'endroit.
Terre des femmes.
Le rêve du papillon chinois. Made in Mars.
Les Lunatiques.
Billevesées et calembredaines. Babel Bluff
L'enfant de l'espace. Demi-portion.
Ils étaient une fois... Psys contre Psys.
De purs esprits... Don Quichotte II. Contretemps.
Le lit à baldaquin.
Je souffre pour vous...
Une si jolie petite planète.
Le trillionnaire.*

CHRISTOPHER STORK

**LES ENFANTS
DU SOLEIL**

COLLECTION « ANTICIPATION »

IFLEUVENOIR

6, rue Garancière - Paris vie

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute *représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1987, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03717-6

CHAPITRE PREMIER

Ils avaient trouvé la caverne juste à temps. Le ciel pâlisait déjà et la chaleur devenait insupportable. De plus leur fatigue était grande d'avoir ainsi marché, toute une nuit, dans le désert. Plusieurs fois, des femmes et des vieux s'étaient jetés par terre en pleurant, en criant qu'ils préféraient mourir aveugles et pourris plutôt que de continuer ainsi. Rod les avait relevés à grands coups de pied dans les fesses, sans dire un mot, avant d'aller reprendre sa place à la tête du groupe. Un peu plus tard, il avait annoncé qu'on arrivait à la caverne.

C'était toujours pareil, avec Rod. On aurait cru qu'il les reniflait, les cavernes ! Dav prétendait même qu'il les voyait, à travers le sol, qu'il avait des yeux spéciaux qui lui permettaient de deviner les galeries et les grottes cachées sous les rochers. Mais Dav racontait beaucoup de bêtises... N'empêche que Rod avait toujours découvert le refuge qu'il leur fallait.

Celui-ci était un des meilleurs qu'il leur avait dénichés depuis le début du voyage. Pas trop humide, merveilleusement frais et très grand, pour ce qu'ils avaient pu en voir à l'aide des torches et des lampes à graisse. Le tunnel qui y descendait était plutôt étroit mais cela n'en valait que mieux, au cas où des Survivants auraient été sur leurs traces. Il leur avait suffi d'empiler quelques blocs pour le reboucher.

La grande salle où ils s'étaient rassemblés pour le repas et la lecture du matin avait été occupée avant eux. On y avait fait du feu et mangé, cela se voyait aux bouts de bois brûlé et aux fragments d'os carbonisés éparpillés çà et là. « Les veinards ! songea Vic ; ils ont donc réussi à s'emparer de proies vivantes ! Nous ne pouvons pas en dire autant, avec les quelques poignées de racines et de baies qui nous restent. » Mais Rod leur avait assuré que les ruines d'un village se trouvaient non loin de la caverne. Il y restait peut-être des vivres. Ce serait l'objectif du groupe, la nuit d'après.

Ils se seraient bien endormis tout de suite, après avoir mâché leurs racines mais, comme toujours, ils durent d'abord écouter la lecture de Rod. La cérémonie était chaque fois la même. Rod sortait de son sac de peau un paquet de feuillets jaunis sur lesquels grouillaient des tas de petits signes noirs. Il retirait son chapeau de paille tressée, toussait pour s'éclaircir la voix et annonçait :

— Ecoutez maintenant le livre de Jeremiah Noland...

Déjà, ceci était incompréhensible. Qui, dans ce monde, avait jamais pu porter un nom pareil ?

Chez eux, on s'appelait Rod, ou Dav, ou Vic, Bern, Fel, Hor et, chez les femmes, Hel, Béa, Car ou Gen. Les vieux n'avaient plus de noms et les enfants pas encore car ni les uns ni les autres ne servaient à rien. A quelle époque avait pu vivre ce Jeremiah Noland ? Etait-ce avant le temps du Soleil ? Ou même avant-avant, dans un âge si reculé qu'il n'en restait plus le moindre vestige ?

De toute façon, quel était l'intérêt de leur lire ce qu'avait écrit cet ancêtre ? Personne parmi eux ne le savait. Rod devait avoir une idée à ce propos mais il n'en avait jamais rien dit. Et qui aurait osé l'interroger ? On ne posait pas de questions à Rod. Même pas Vic, qui était pourtant le plus hardi des garçons.

Chaque matin, donc, avant le sommeil, le groupe entendait Rod réciter :

— Cent vingt-quatrième journée de vie souterraine... Les ravages en surface sont de plus en plus évidents. La Terre se meurt. Et il n'aura même pas fallu une guerre pour en arriver là ! Il a suffi de vivre comme nous avions toujours vécu pour entrer dans la mort sans nous en apercevoir. Il a suffi que la couche protectrice de...

Tous, dans le groupe, connaissaient ces premières phrases par cœur. Mais elles n'avaient aucun sens pour eux. Les suivantes étaient encore plus obscures. Elles contenaient' des mots qu'ils ignoraient, parlaient de choses mystérieuses, comme de « la mer qui monte » ou de « la fonte des glaces », énuméraient des chiffres inouïs, employaient fréquemment une langue qui n'était pas la leur. Que pouvaient-elles leur apporter ?

Peut-être avaient-elles des pouvoirs magiques ? Pourtant, elles n'avaient jamais empêché la chaleur de plus en plus suffocante dans les Terres Mortes, ni les Survivants de se montrer aussi atrocement cruels quand ils capturaient l'un des Enfouis, qu'ils surnommaient aussi « les Taupes ».

Rod n'en persistait pas moins à leur imposer sa lecture pendant un temps qui variait selon son humeur. Puis il s'interrompait, parfois au milieu d'une phrase, replaçait les feuillets dans son sac, remettait son chapeau sur sa tête, faisait signe à Béa et disparaissait avec elle dans un coin sombre.

C'était l'instant qu'attendait Vic. Il suivait le couple à distance, en

prenant d'infinies précautions pour ne pas être aperçu, jusqu'à ce qu'il le voie s'étendre. Rod découvrait son ventre, Béa le sien et ils s'accolaient ainsi, avec de petits grognements entrecoupés de rires qui, chez Béa, se transformaient en plaintes rauques. On aurait presque pu croire que Rod lui faisait mal si elle n'avait eu, ensuite, des gestes surprenants comme d'entourer Rod de ses bras ou de lui caresser les cheveux.

Ce spectacle, souvent répété, fascinait le garçon. Il avait certes vu d'autres couples s'étreindre avant de s'endormir. Mais, avec Rod et Béa, les choses étaient différentes. Ils prenaient du plaisir à faire ce qu'ils faisaient et cela se voyait et s'entendait si bien que, chaque fois, Vic devenait tout dur et tout brûlant sous le morceau de toile qui lui couvrait le ventre. Il aurait donné n'importe quoi pour être à la place de Rod, entre les cuisses de Béa, et s'enfoncer en elle... N'importe quoi, mais tout de même pas sa vie. Et Vic savait très bien que Rod l'égorgerait s'il le surprenait en compagnie de Béa. A supposer, d'ailleurs, que celle-ci accepte que le garçon l'approche, ce qui était loin d'être sûr. Car, s'il était le plus grand et le plus fort de ceux de son âge, Vic n'avait pas encore eu l'occasion de prouver qu'il méritait de prendre une femme et de l'engrosser. Or la règle, chez les Enfouis, était formelle et les vieux ne se faisaient pas faute de la rappeler à qui voulait l'entendre : « Nul n'a le droit de donner la vie s'il n'a, auparavant, donné la mort... ». Et Vic n'avait, jusqu'ici, jamais tué personne.

Ce que savait fort bien Gen la Rouge qui, elle aussi, troublait le garçon mais d'une autre manière. Quand elle passait près de lui, en balançant les hanches et en secouant sa crinière fauve, Vic se sentait comme paralysé. Si elle lui adressait la parole, Vic ne trouvait rien à lui répondre, sauf quelques mots stupides qui faisaient rire la fille et étinceler ses yeux gris.

Gen semblait s'amuser beaucoup à embarrasser ainsi le garçon. Sans doute parce qu'elle se savait intouchable, étant une fille, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour que Vic manque à la règle. Elle se laissait surprendre à demi-nue, quand elle se lavait dans une mare ou un ruisseau. Pendant les marches de nuit, elle s'arrangeait pour être aussi près que possible de Vic, et, lorsqu'elle trébuchait, c'était toujours à lui qu'elle se raccrochait. Si bien que, dans les rêves fiévreux du garçon, l'image de Béa et celle de Gen se confondaient souvent. Heureusement, Vic rêvait peu.

Ce jour-là, il dormit comme une brute, écrasé de fatigue. Les crampes familières de la faim le réveillèrent. Il ne devait pas être le seul à les ressentir : des enfants pleuraient, des femmes se querellaient aigrement. Les hommes et les garçons regardaient Rod avec impatience ou reproche. Un vieux lança même, de son coin, une longue phrase embrouillée qui se résumait à ceci :

— A quoi bon nous avoir sauvés du soleil si c'est pour nous laisser mourir d'inanition dans ce trou ?

Rod marcha sur le vieux et, sans colère, du bout de sa sandale de cordes, le renversa sur le sol. Il y eut des rires. Mais la faim demeurait. Rod regarda les visages tournés vers lui et haussa les épaules.

— C'est bien, nous y allons, dit-il ; cinq hommes et cinq garçons avec Moi. Armez-vous. Il y a peut-être des Survivants au village. Ou d'autres Enfouis.

Rod n'employait jamais le terme de « Taupes ».

Ils déplacèrent avec précaution les rochers qui fermaient l'entrée du tunnel au cas où un dernier rayon de soleil les aurait traîtreusement attendus, au-dehors. Mais la nuit était déjà tombée et les premières étoiles scintillaient dans le ciel d'un noir d'encre. Une chaleur intense enveloppa le groupe comme une chape dès qu'il atteignit la surface.

— Faut pas demander si ce salaud a encore cogné aujourd'hui ! grommela Fel en s'essuyant le front et en tendant le poing au-dessus de sa tête ; je voudrais qu'il éclate à force de chauffer ainsi, ce fourneau de malheur !

Vic sourit. Fel haïssait le soleil, comme tout le monde et pour cause. Mais il était le seul du groupe à le prendre personnellement à partie. Ce petit homme, maigre et sec comme une vieille racine immangeable, crachait de temps en temps des litanies d'insultes ordurières à l'intention de ce qu'il appelait le « fourneau » ou bien encore le « gueulard », ou la « chaudière ». Cela ne changeait rien, bien sûr, mais c'était drôle...

— Silence ! dit Rod ; nous allons suivre ce sentier, là-bas, qui grimpe le long de la colline...

Vic eut beau écarquiller les yeux, il ne distingua pas l'ombre d'un sentier. Comment Rod faisait-il, bon sang, pour y voir ainsi dans le noir ? Peut-être, après tout, Dav avait-il raison d'affirmer que Rod possédait des yeux « spéciaux », des yeux de... Un mot compliqué qu'un vieux lui avait appris un jour... Oui, des yeux de nyctalope... Nyctalopes, ils l'étaient tous un peu, à force de ne vivre que la nuit, mais personne comme Rod... «Il faudra que je m'entraîne, songea Vic, si je veux devenir un chef pareil à

lui... »

Puis il cessa d'y penser. La marche était vraiment difficile sur cette pente raide et pierreuse où des rafales de vent torrides soulevaient des tourbillons de poussière et apportaient, par bouffées, des odeurs de bois calciné. Sous ses semelles de corde, Vic sentit la brûlure de la caillasse lui mordre la plante des pieds, pourtant dure comme de la corne.

Il entendit derrière lui un souffle rauque suivi d'une quinte de toux. Il se retourna et reconnut Hor, un homme sur le point d'être un vieux mais qui luttait désespérément pour ne pas le paraître. Car, lorsqu'on vous cataloguait comme « vieux » dans le groupe, les rations diminuaient de moitié. En outre on vous enlevait votre femme et Hor tenait beaucoup à la sienne, Isa, une petite noirette qui riait tout le temps.

Fel eut un chuchotement rageur à l'intention de Hor.

— Ta gueule ! Si tu ne peux pas t'empêcher de tousser, retourne à la caverne !

— Taisez-vous tous les deux ! ordonna Rod ; nous arrivons...

Le sentier débouchait sur ce qui avait été une clairière à l'époque où il existait encore des forêts. Il n'en restait plus, maintenant, que des rangées de troncs décharnés et blanchâtres qui ressemblaient à des spectres. Au centre se dressaient des ruines dont la forme rappelait vaguement l'origine première : maisons basses aux toits défoncés, hangars éventrés, murs écroulés. Le tout était dominé par une de ces tours pointues que Rod appelait des « clochers » et que Vic avait d'abord prises pour des fusées, ces singuliers engins que les hommes d'avant le Soleil utilisaient, disait-on, pour aller dans le ciel.

Vic étouffa un soupir. Ce village était bien trop vieux pour qu'ils aient une chance d'y trouver de la nourriture. Pour une fois, Rod s'était trompé en les entraînant jusqu'ici. Il continuait à progresser pourtant, ramassé sur lui-même. La lame du couteau qu'il avait retiré de sa gaine luisait par instants dans la pénombre. Détectait-il un danger quelque part, et lequel ?

Comme il se posait la question, Vic sentit l'odeur et, aussitôt, les poils de son dos se hérissèrent. Il connaissait ce relent de boue putride que les Survivants laissaient partout derrière eux et qui stagnait parfois longtemps. Toute la question était là : se trouvaient-ils encore dans ces ruines, ou étaient-ils repartis après avoir répandu leur puanteur sur les lieux, comme une sorte de signature menaçante ?

Vic assujettit dans sa main la tige de fer rouillé dont il avait affûté la

pointe à l'aide d'une pierre plate et s'élança à la suite de Rod en direction des éboulis qui obstruaient en partie l'entrée du village. La flèche aiguë du clocher était maintenant toute proche. Un trou béant s'ouvrait à sa base. Vic crut y voir briller quelque chose. Puis un gémissement s'éleva, très loin, comme s'il sortait des profondeurs de la terre.

— Ils reviennent... Ils vont nous achever... La voix grave de Rod résonna tout à coup :

— Qui êtes-vous ?

Un immense silence se fit. Puis le gémissement reprit.

— Des Enfouis... Nous avons été attaqués par des Survivants...

Un cliquetis métallique, une étincelle. Une flamme dansante jaillit. Rod venait de battre le briquet et d'allumer sa torche qu'il tint dans sa main gauche, le manche de son couteau solidement calé dans sa droite. Il fit ainsi quelques pas vers le clocher, tout le groupe sur ses talons.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— Derrière l'autel... dans une cave avec des colonnes...

Rod contourna l'autel et s'immobilisa devant une cavité obscure où se devinaient les premières marches d'un escalier. Dans la clarté vacillante de la torche, Vic vit que son chef était très pâle et que des filets de sueur glissaient de son front vers sa barbe hirsute. Ainsi Rod pouvait avoir peur, comme tout le monde... Cela soulagea le garçon qui, depuis un instant, sentait ses jambes trembler sous lui.

— Attention ! gronda Rod ; si c'est un piège, je vous préviens : nous sommes nombreux et armés !

— Ce n'est pas un piège, assura la voix gémissante ; d'ailleurs nous ne pourrions vous faire aucun mal, même si nous le voulions... Nous sommes aveugles... Les Survivants nous ont crevé les yeux...

L'estomac de Vic se contracta si fort qu'il crut vomir. Il savait que c'était ainsi que se passaient les choses quand des Survivants venaient à bout d'un groupe d'Enfouis. Mais, entre le savoir, pour l'avoir entendu raconter par les vieux à l'étape, et le voir, de ses yeux... ses yeux qui n'étaient pas crevés... Pas encore... Un flot de bile lui remplit la bouche et il cracha en détournant la tête, avant de s'engager sur les marches branlantes.

— Si tu gerbes déjà, qu'est-ce que ce sera tout à l'heure ! ricana Fel qui le suivait ; allez, gamin ! Avance ! C'est comme cela qu'on devient un homme...

La cave sous l'autel était étonnamment spacieuse. Des piliers de pierre

sculptée en soutenaient la voûte. C'est au pied de l'un d'eux que gisaient les corps au milieu d'une mare de sang. Trois d'entre eux étaient inertes. Le quatrième se souleva à l'approche de Rod et du groupe. Vic détourna la tête dès qu'il aperçut son visage, strié par deux coulées pourpres qui portaient des orbites. Il reconnut la voix gémissante quand l'homme demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Des Enfouis comme toi, répondit Rod ; nous cherchons de la nourriture.

— Nous aussi, nous en cherchions, souffla l'autre ; mais il n'y a plus rien à trouver ici... Et les maudits nous attendaient... Ah ! Ça n'a pas traîné! Ils étaient trois fois plus nombreux que nous... Les plus heureux sont morts tout de suite... Nous, les blessés, ils nous ont amenés ici et...

— Je sais. Les yeux..., murmura Rod.

— Les yeux et le reste ! haleta le blessé.

— Le reste ? répéta Vic sans comprendre.

Il vit l'atroce visage se lever vers lui, une main tremblante se tendre en direction d'un chiffon sanguinolent qui couvrait le bas-ventre.

— Tu veux regarder, jeunot ? demanda le blessé avec une terrible ironie.

— Non ! hurla Vic, horrifié.

— Nous allons te sortir de là, annonça Rod. L'aveugle haussa les épaules.

— Pour quoi faire ? Je vais crever... Si tu veux, prête-moi ton couteau, que ça ne dure pas trop longtemps... Mais tu peux faire quelque chose... Il y a deux enfants ici, cachés dans un coin. Les Survivants ne les ont pas trouvés. Emmène-les chez les tiens... Mais je dois te dire... Ces enfants ont été exposés...

Le visage de Rod se contracta.

— Exposés ? Au soleil ? dit-il d'un ton soudain hostile.

— Oui, mais très peu de temps... Leurs yeux n'ont pas été touchés, ni leur peau...

Rod baissa la tête et parut réfléchir.

— D'accord, répondit-il enfin ; mais si jamais, un jour, nous découvrons qu'ils sont malades...

— Vous les chasserez, oui, je connais la règle... Et maintenant, camarade, ton couteau...

— Vic, dit Rod, va chercher les enfants...

Le garçon s'éloigna à la hâte et aperçut très vite les deux petits corps étendus à l'abri d'un pilier, recouverts d'un lambeau de toile. Ils

paraissaient dormir profondément mais, dès que Vic se pencha pour les charger sur son épaule, l'un d'eux ouvrit les yeux et le regarda fixement. Le garçon se sentit curieusement troublé par ces prunelles dorées, si claires qu'elles étaient presque translucides. De longs cheveux d'un blond cuivré encadraient un petit visage amaigri, marqué de taches de rousseur.

Vic sursauta en apercevant la poitrine nue où deux légers renflements se dessinaient déjà.

— Mais tu es une fille ! s'exclama-t-il.

— Oui. Pourquoi ? Cela t'ennuie ? demanda l'enfant d'une voix haut perchée.

— Moi ? Pas... pas du tout ! balbutia le garçon.

— Je m'appelle Gaël.... Lui, c'est mon frère, Syl... Et toi ? Quel est ton nom ?

— Vic.

— Eh bien, Vic, je veux manger, j'ai faim, déclara la fillette avec décision.

— Nous mangerons quand nous aurons trouvé de la nourriture.

Gaël haussa les épaules.

— De la nourriture, il y en a plein ce trou, là-bas, répliqua-t-elle en désignant du doigt une des parois de la crypte ; derrière cette dalle de marbre...

Vic suivit la direction de son geste et hocha la tête. Il voyait bien une dalle, en effet, couverte de caractères inconnus, et solidement cimentée dans la roche.

— Comment sais-tu qu'il y a un trou ? demanda-t-il.

— Je le sais parce que je le sais, répondit la fillette d'un ton impatient ; viens ! Avec ta barre de fer tu vas desceller cette dalle...

— Et tu prétends que...

— J'en suis sûre ! Mais, Vic..., ne dis pas aux autres que c'est moi qui t'en ai parlé...

— Pourquoi ?

— Parce que c'est inutile... Viens ! Glisse ta barre dans ce creux, ici... Pousse ! Pousse de toutes tes forces ! Gare à toi ! Gare à toi ! Ça va tomber...

Quelques instants plus tard, l'énorme plaque de marbre s'écrasait sur le sol dans un bruit de tonnerre, révélant l'existence d'une galerie étroite. Ebahi, Vic allait s'y engager quand une poigne rude le retint.

— Qu'est-ce que tu fabriques, bon sang ? gronda Rod.

Le garçon eut un sourire hésitant.

— Je crois que j'ai trouvé une réserve de vivres, murmura-t-il en regardant Gaël qui lui fit un petit clin d'œil.

CHAPITRE II

La réserve se trouva être miraculeusement garnie d'aliments de toutes sortes, surtout de sacs de riz et de cartons de pâtes, plus d'innombrables boîtes de conserve. Il fallut plusieurs voyages pour transporter le tout du village à la caverne. Après quoi, le groupe, fourbu, décida de faire bombance. Le résultat fut immédiat : deux vieux moururent d'indigestion et tous les autres furent malades à des degrés divers, y compris Rod et Vic, mais à l'exception de Gaël et de son frère Syl qui, pourtant, mangeaient comme quatre.

Les deux nouveaux enfants avaient été adoptés sans réticences par le groupe, malgré l'avertissement lancé par Rod.

— N'oubliez pas qu'ils ont été exposés. Il faut les surveiller, sans quoi...

Rod n'avait pas achevé sa phrase et c'était bien inutile. Tout le monde connaissait les effets des rayons du « fourneau », comme l'appelait Fel : les yeux brûlés et la peau rongée par des gourmes rougeâtres ou noirâtres qui s'étendaient progressivement à tout le corps. C'était là les deux maux dont souffraient surtout les Survivants. Mais ils faisaient aussi des victimes parmi les Enfouis qui n'avaient pu trouver à temps un abri contre le soleil.

Pourtant, les yeux dorés de Gaël et de Syl n'étaient pas le moins du monde irrités et leur peau, que des femmes examinaient chaque jour, ne portaient pas trace de gourmes. Quelque chose, malgré tout, les différenciait des autres enfants de leur âge : une assurance et une sorte de maturité surprenantes qui laissaient les adultes perplexes et exerçaient une véritable fascination sur les plus jeunes.

Il devint bientôt évident que Gaël et Syl avaient formé leur propre groupe à l'intérieur de celui dont Rod était le chef et ce dernier avait vu, à plusieurs reprises, la fillette et son frère lui tenir tête dans les occasions les plus inattendues.

La première surprise fut provoquée, un matin, pendant la lecture rituelle du livre de Jeremiah Noland. Alors que Rod dévidait ses phrases sibyllines dans l'ennui général, Gaël s'était soudain dressée et avait lancé de sa voix aigrette :

— Rod ! Tu lis mal et tu nous endors ! Donne-moi ça !

A la stupeur de tous, et celle de Rod en particulier, elle s'était emparée des feuillets jaunis et mise à lire posément, en donnant à chaque mot, chaque phrase, des intonations si justes, si vraies et si vivantes qu'elles en faisaient un texte neuf. Au point que le groupe avait applaudi quand elle s'était arrêtée et que Rai lui-même, avec un sourire amusé, avait dit :

— Puisque c'est ainsi, tu en feras autant tous les jours... Mais où as-tu appris à lire ?

— Et toi ? avait riposté la fillette.

— Chez mes parents.

— Moi aussi ! La belle affaire !

Mais à Vic qui était devenu son confident et son « grand frère » comme elle le disait fréquemment, elle avait avoué en riant :

— Je lui ai menti, à ton Rod ! Ce sont d'autres enfants qui nous ont appris à lire, à Syl et à moi.

— Et pourquoi ce mensonge ? avait demandé le garçon, estomaqué.

Gaël avait eu un geste d'une suprême désinvolture.

— Parce qu'il m'ennuie, Rod Déjà il nous regarde tous les deux comme s'il s'attendait chaque fois à voir des gourmes nous couvrir des pieds à la tête... Ce ne sont pas des gourmes, d'ailleurs, mais des mélanomes, des carcinomes, des épithéliomes dans certains cas. Bref, le cancer.

Vic s'était pris le front à deux mains.

— Mais d'où sors-tu tout ça, bon sang ?

— De ma tête, grand frère. Il y a tant et tant de choses dans ma tête...

— Comment y sont-elles entrées ?

— Je ne sais pas, moi... Peut-être avec le soleil ! avait crié la fillette en riant de plus belle.

Un autre incident, plus sérieux, éclata lorsque l'on découvrit que Gaël et Syl avaient entraîné une douzaine de gosses à l'extérieur de la caverne avant la tombée du jour. Aux hurlements des mères terrifiées était bientôt venue s'ajouter la voix tonnante de Rod qui avait généreusement distribué les taloches et les coups de ceinture, sans épargner personne, même pas Gaël et son frère.

Les deux étranges enfants n'avaient pas versé une larme et Gaël avait même franchement souri quand Vic, désolé, était venu aux nouvelles.

— Il m'a fait mal mais pas assez pour que je change d'avis à son sujet, avait affirmé la fillette en montrant les stries rouges qui marquaient ses cuisses rondes ; Rod est un vieux, bien qu'il n'en ait pas l'âge, vieux par la tête et ce qu'elle contient. Il croit que tout ce qu'il dit est vrai parce qu'il répète toujours la même chose depuis qu'il sait parler...

Et c'est pourquoi il tourne en rond en vous tirant tous derrière lui comme la bande de moutons que vous êtes... Est-ce que c'est une vie, vraiment, que d'aller ainsi, de caverne en caverne, marchant la nuit, dormant le jour, en attendant qu'une troupe de Survivants nous règlent notre compte ?

— Qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? avait soupiré Vic.

— Réfléchir... Nous poser des questions... et trouver la bonne réponse. D'abord, quand sortirons-nous d'ici ? Quand les vivres seront épuisés, je

sais... Ne serait-il pas plus intelligent de s'en aller avant la date limite ?

— Mais aller où ?

— Ailleurs... Dans une ville par exemple... Vic avait fait un bond.

— Une ville ? Tu es folle ! Toutes les villes sont entre les mains des Survivants !

— C'est ce que vous prétendez sans en avoir la preuve. Et si vous vous trompiez ? Si certaines villes étaient occupées par des Enfouis qui s'y seraient rassemblés pour mieux vivre ?

L'idée était si neuve et, par certains côtés, si séduisante que Vic se sentit tenu d'en faire part à Rod. Ce dernier hocha la tête avec agacement.

— Encore Gaël ! Toujours Gaël ! Et, quand ce n'est pas elle, c'est son frère, Syl, ou l'un des gosses qu'ils ont recrutés et qui ne jurent plus que par eux ! Ils se mêlent de tout, ont un avis sur tout et tu vas voir qu'un de ces jours ils voudront remplacer nos règles par les leurs ! Enfin... Va la chercher, cette insupportable péronnelle !

Vic trouva Gaël en compagnie de Gen la Rouge qui semblait s'amuser beaucoup.

— Je lui apprends à s'arranger un peu, expliqua-t-elle ; n'est-ce pas qu'elle est mieux ainsi ?

Le garçon demeura sans voix. Avec ses longs cheveux cuivrés nattés en deux lourdes tresses qui lui battaient les flancs, ses sourcils et ses yeux étirés par des traits dessinés au noir de fumée, ses joues et ses lèvres avivées à l'ocre rouge, Gaël n'était plus une enfant mais une fille.

Gen parut ravie de voir l'embarras de Vic et lissa complaisamment de la main la tunique de grosse toile qui recouvrait le corps juvénile.

— Elle a déjà des hanches et des fesses, ironisa-t-elle ; pour les seins, on ne les voit guère. Mais ils pousseront, Gaël, ils pousseront...

Et elle s'en fut avec un grand rire d'ogresse.

— Je ne comprends pas, murmura Gaël; elle fait tout pour t'aguicher et maintenant c'est moi qu'elle te lance dans les pattes ! Est-ce qu'au moins je te plais ainsi ?

— Je n'en sais rien, balbutia Vic ; viens, Rod veut te voir...

Le chef eut un regard aigu vers les cuisses dodues et haut découvertes, les tresses, le visage fardé mais n'émit aucun commentaire.

— Il paraît que tu veux que nous allions dans une ville ? grommela-t-il.

— Pourquoi pas ? riposta Gaël d'un air de défi.

Que connais-tu des villes ?

Ce que m'en ont dit des gens.

Quelles gens ?

Des vieux, des jeunes...

Et des enfants comme toi ?

Pourquoi pas ? dit à nouveau la fillette. Les mâchoires de Rod se contractèrent.

— As-tu entendu parler d'une ville nommée Byrag ? demanda-t-il sèchement.

— Oui, répondit Gaël.

Rod se pencha vers le sac posé à ses pieds, en retira un rouleau de cuir souple et le tendit à Gaël.

— Es-tu capable de lire une carte ?

— Je l'ai déjà fait.

— Alors regarde celle-ci et dis-moi si tu y vois Byrag.

La fillette s'assit sur le sol, étala le rouleau devant elle, examina les lignes sinueuses qui y avaient été tracées et haussa les épaules.

— C'est une vieille carte, murmura-t-elle ; on l'a dessinée bien avant que la mer ne monte...

— Avant que la mer ne monte ? répéta Rod d'une voix étonnée.

Gaël se mit à rire.

— C'est écrit en toutes lettres dans le livre de Jeremiah Noland ! s'exclama-t-elle ; tu n'y comprends donc rien quand tu nous en lis des passages ?

Rod devint pourpre et Vic crut un instant qu'il allait se mettre en colère. Mais dans les yeux que le chef fixait sur Gaël, il y avait une étrange lueur, une expression presque craintive.

— Et toi ? Tu comprends donc ? dit-il avec effort.

— Bien sûr, assura la fillette ; tiens ! Regarde...

Elle s'était emparée d'un bout de bois brûlé qui traînait sur le sol et, de sa pointe, hachurait une partie de la carte.

— La mer recouvre tout ceci, expliqua-t-elle, sur une hauteur de plus de quatre-vingts... Elle s'interrompit, dévisagea Rod et sourit.

— Le mot de « mètres » ne te dira rien, reprit elle ; imagine cinquante hommes comme toi, debout sur les épaules les uns des autres et tu auras une idée de ce que quatre-vingts mètres représentent.

Rod considéra pensivement les hachures.

— Et la terre est noyée là-dessous ? marmonna-t-il.

— Tout ce qui se trouvait près des côtes, oui, précisa Gaël ; jusqu'à ces collines, ici.

Elle fit un trait à l'aide de son crayon improvisé.

— Si bien que la moitié de la ville est sous eau, conclut-elle ; c'est du moins ce qu'on m'a raconté.

- Qui ? demanda Rod.
- Des voyageurs...
- Et, d'après eux, les Enfouis habitent Byrag ?
- Je l'ignore. Mais je pense que nous devrions aller y voir.
- Et si nous tombons sur des Survivants ? Gaël hocha la tête. Ses tresses cuivrées balayèrent ses épaules.
- Nous nous battons ou nous nous cacherons, c'est selon, déclara-t-elle, de toute façon, ce ne sera pas pire que ce que nous vivons ici.

Rod soupira, reprit la carte et la considéra rêveusement avant de la remettre dans son sac.

- Il faut que je réfléchisse, murmura-t-il en s'éloignant.
- Pauvre Rod, souffla Gaël; quel dommage qu'il soit si vieux !
- Il n'est pas vieux ! protesta Vic.
- Plus que tu ne le crois ! Plus qu'il ne le croit lui-même... Et toi, Vic, tu devrais faire attention ! Sinon tu deviendras comme lui. Il est grand temps que tu te secoues un peu la caboche... Pourquoi ne viens-tu pas faire un tour avec nous, là-haut ?

— Là-haut ?

— A l'extérieur.

— Tu es folle ! Il fait encore jour.

La fillette se pressa contre lui.

— Et alors ? chuchota-t-elle ; quelques minutes de soleil ne te feront aucun mal, au contraire...

— « Un seul rayon te rend aveugle, un autre te pourrira le corps », récita Vic d'une voix rauque. Gaël eut un rire aigrelet.

— C'est ce qu'on te rabâche depuis ta naissance, ironisa-t-elle ; et tu n'as jamais eu, un jour, la curiosité ou le courage de vérifier si c'était vrai.

— Les Survivants sont là pour démontrer... commença le garçon.

— Que le soleil est dangereux si l'on s'y expose trop longtemps, interrompit Gaël ; mais il est bénéfique quand on le prend à petites doses, comme Syl et moi, comme les enfants de ton groupe...

— Vous n'allez pas recommencer ! s'exclama Vic.

— On va se gêner ! riposta la fillette, narquoise ; nous en avons besoin, nous, du soleil ! Nous ne voulons pas moisir dans vos cavernes et devenir des taupes comme vous !

— N'emploie pas ce mot ! dit le garçon avec indignation ; c'est une insulte à ceux de notre race !

— Mais votre race n'est pas la nôtre, affirma Gaël d'une voix mordante ; nous, nous sommes les enfants du soleil !

Elle entoura Vic de ses bras et se haussa jusqu'à son oreille.

— Ne veux-tu pas en être aussi ? insista-t-elle ; viens ! Personne ne

nous verra. Nous avons repéré une sortie à l'autre bout de la salle... Viens donc ! Tu verras combien c'est bon ! Dès que le soleil te touche, c'est comme si tu étais un autre, plus beau, plus fort, plus vivant. Tu as des idées plein la tête et du bonheur plein le corps. Et tu sens le bonheur de ceux qui t'entourent... Tu ne veux pas sentir mon bonheur en toi et me communiquer le tien ?

Vic fut pris de vertige devant les yeux dorés qui s'étaient rivos sur les siens et l'appelaient impérieusement. « On croirait l'éclat du soleil », songea-t-il. Et il ne résista pas plus longtemps à la petite main qui saisissait la sienne et l'entraînait.

CHAPITRE III

Une pierre bascula et un éclair jaillit dans l'espace qu'elle libérait. Des murmures extasiés s'élevèrent.

— Il est encore là... Il se couche... Il est très rouge mais bien chaud. Allons, plus près !

Instinctivement, Vic ferma les yeux et se sentit tiré, poussé, hissé à l'intérieur du boyau étroit où la chaleur était intense. Différente, pourtant, de celle de la nuit, moins lourde, moins épaisse. Elle vibrail, cette chaleur, elle vivait.

— Tu peux regarder maintenant, dit près de lui la voix de Gaël ; tu pleureras peut-être un peu, au début. Mais après, tu verras...

Vic souleva les paupières et, aussitôt, des larmes se formèrent entre ses cils. Il les sécha d'un revers de main, avec une sorte de rage. « Tant qu'à faire cette folie, pensa-t-il, autant en profiter ! » Puis il poussa une exclamation incrédule.

Devant lui s'étendait une pente rocheuse qui grimpait jusqu'à la crête d'une colline où se devinaient les ruines du village tassé autour de son clocher. Ce paysage, Vic le connaissait bien pour l'avoir parcouru en tous sens et à plusieurs reprises, de nuit. Mais ce qu'il apercevait maintenant appartenait à un autre monde, un monde où dominaient les couleurs.

Il pouvait en identifier certaines, le rouge notamment. Il savait ce qu'étaient le rouge feu et le rouge sang. Mais, de sa vie, il n'avait vu une gamme de rouges aussi prodigieusement nuancée que celle qui s'étalait à perte de vue, sur la terre comme dans le ciel, ce ciel d'où un immense disque pourpre disparaissait peu à peu dans un flamboiement d'incendie.

— Ne le regarde pas trop longtemps, conseilla Gaël; garde ton visage tourné vers lui... Oui, ainsi... Il te baigne, il te lave... Je ne te croyais pas aussi beau ! Et ses rayons se glissent dans ta tête. Ils l'envahissent, ils en prennent possession... Laisse-les faire. Ils ne te veulent que du bien...

Vic eut le sentiment que son angoisse s'estompait lentement et faisait place à une exaltation émerveillée. « J'aurai vu le soleil ! se dit-il avec

orgueil ; même si je dois en mourir, qu'importe ! D'ailleurs pourquoi me tuerait-il ? Gaël est bien vivante et jamais elle n'a été aussi proche... Gaël... »

— « Oui, Vic, répondit la fillette ; je t'entends et tu m'entends sans que nous ayons à ouvrir la bouche. »

— « Comment cela est-il possible ? » demanda Vic silencieusement.

— « Cela est, voilà ce qui compte. Tu es arrivé parmi nous, Vic, très vite, plus vite que je ne l'espérais... Tu es un enfant du soleil comme nous... »

— « Sois le bienvenu, Vic... le bienvenu... le bienvenu... » dirent d'autres voix intérieures ; « nous sommes heureux que tu nous aies rejoints... que tu partages notre bonheur... »

« Oui, le bonheur, pensa Vic ; il me remplit tant et tant que ce ne peut pas être seulement le mien que j'éprouve... »

La voix de Gaël résonna dans son crâne.

— « Tu as compris, Vic, tu as compris l'essentiel... Assez, maintenant ! Il faut rentrer. Cela suffit pour une première fois. D'ailleurs le soleil nous quitte... Nous le retrouverons demain... »

Un cri retentit tout à coup, un cri bien réel cette fois, et terrifié :

— Les Survivants !

Vic crut que son cœur s'arrêtait. Là-bas, dans la lumière déclinante, sur les pentes de la colline, des silhouettes venaient d'apparaître et approchaient sans se cacher. Puis un coup de vent apporta l'odeur pestilentielle de la boue des marécages dont les Survivants s'enduisaient pour calmer, disait-on, la brûlure du mal qui les rongeaient. Ils étaient une vingtaine et progressaient en file indienne. Le premier tâtait le terrain devant lui à l'aide d'une canne grossière. Les autres venaient à sa suite, chacun posant la main sur l'épaule de l'aveugle qui le précédait et la droite brandissant une arme, hache, épieu ou massue. Ils suivaient le sentier à peine visible que Rod avait deviné dans la nuit et qui menait droit à la caverne.

— Dav ! appela Vic ; cours prévenir Rod et le groupe !

Une main saisit son poignet, une autre lui couvrit les lèvres. La voix de Gaël fusa entre ses tempes.

— « Ne parle pas ! Pense ! Donne-nous tes ordres en silence... Nous entendrons... »

— « Les rochers ! répondit Vic, mentalement ; il faut en pousser le plus possible ici, à l'aplomb du sentier... Mais ils sont bien trop lourds pour vous et cela va faire du bruit ! Les maudits qui approchent sont aveugles, pas sourds... »

— « Attends ! Nous allons rassembler nos forces. Joins les tiennes aux nôtres... Désigne-nous les rochers que tu veux... »

Vic regarda autour de lui, fit quelques pas vers un gros bloc de forme ronde qui ressemblait à une meule de moulin, s'arc-bouta contre la surface rugueuse, banda ses muscles...

— « Non, pas ainsi, avertit Gaël; c'est notre esprit à tous qui doit agir d'un même mouvement... Laisse-toi pénétrer par lui... »

Vic obéit et eut presque aussitôt l'impression d'être envahi par une vague d'énergie qui l'emporta au-delà de lui-même. Sous ses paumes, la roche se mit à vibrer, oscilla, se détacha du sol, soulevée par une aspiration colossale, et alla se poser exactement à l'endroit qu'il avait choisi.

Il était temps. Les Survivants achevaient de gravir les derniers mètres du raidillon qui conduisait à l'entrée de la caverne. Quelques cailloux rebondirent le long de la pente. L'aveugle qui venait le premier leva la tête comme s'il cherchait l'origine de ce bruit. Les derniers rayons du soleil couchant éclairèrent en plein son visage de cauchemar aux orbites béantes, aux joues creuses couvertes de pustules. La terreur du garçon fut telle qu'il ne put retenir un hurlement.

— La meule ! Poussez la meule !

L'énorme bloc bascula de lui-même dans le vide et vint faucher la colonne des assaillants qu'il broya sous sa masse. Eperdu, Vic vit éclater des crânes, entendit des poitrines craquer comme des coffres. Il se détourna, se laissa tomber à genoux et vomit.

Dans la pénombre de la caverne, faiblement éclairée par des lampes à graisse et des torches, tout le groupe était réuni. Même les vieux s'étaient entraînés depuis le coin qu'ils occupaient pour se joindre au cercle qui s'était formé autour du feu de brindilles allumées au centre de la salle.

Rod se tenait debout et un peu en retrait, face à Vic, Gaël, Syl et aux enfants, pressés les uns contre les autres. Le chef parlait d'une voix rauque, haletante, comme s'il ne parvenait pas à dominer sa colère ou son chagrin.

— Jamais, pour ce que j'en sais, disait-il, une chose pareille ne s'est produite dans l'histoire des Enfouis. Ceux-ci...

Il tendait le bras vers Vic et ses compagnons.

— Ceux-ci nous ont sauvé d'une attaque des Survivants qui aurait pu nous coûter la vie, à tous. Ils mériteraient donc notre reconnaissance si...

Rod passa les doigts dans sa barbe comme s'il hésitait à poursuivre.

— S'ils n'avaient en même temps manqué à l'une de nos règles les plus sacrées qui est de ne pas s'exposer volontairement au soleil. Ils devraient par conséquent subir le châtiment suprême et être chassés de notre groupe. Mais ce n'est pas si simple...

Rod se tut. Un lourd silence plana dans la caverne, à peine troublé par les pétilllements du feu et les sanglots étouffés de certaines femmes.

— Car il y a, parmi eux, des enfants inconscients, reprit Rod, d'autres qui le sont moins... Gaël et Syl se regardèrent en souriant.

— Et quelqu'un qui n'est plus un enfant, mais un garçon, proche de l'état d'homme. J'ai nommé Vic, le plus âgé d'entre eux, c'est-à-dire le plus coupable.

Vic redressa la tête et tenta de rester impassible sous les nombreux regards qui convergeaient vers lui. Une petite main se glissa dans la sienne, un souffle passa dans sa tête :

— « Reste calme, grand frère. Ils ne peuvent rien contre nous... »

— Je ne sais quelle décision prendre, je vous l'avoue, poursuivit Rod ; aussi ai-je besoin de l'avis de chacun. Que parle qui voudra...

Il y eut un nouveau silence puis quelques murmures éparés que couvrit une voix cassée, celle d'un vieux qui faisait partie du groupe depuis si longtemps que plus personne ne se souvenait de son nom.

— Je ne vois pas ce qui t'embarrasse tant, dit-il ; la règle est claire sur ce point si elle ne l'est pas toujours sur d'autres : qui s'est de son propre mouvement exposé au Soleil — maudit soit-il ! — doit être immédiatement mis au ban des Enfouis afin qu'il ne communique pas au groupe le mal dont il est atteint... Et nous n'avons que trop tardé avec ceux-ci, ajouta-t-il d'un ton pleurard ; peut-être sommes-nous déjà contaminés...

Vic vit des têtes s'incliner, des poings se tendre, il entendit des grognements :

— Le vieux a raison ! Que font-ils encore ici, ces pourris ? Il faut les chasser tout de suite ! Gaël se leva d'un bon et cria :

— Inutile de nous chasser ! Nous sommes prêts à partir ! Mais pas avant de vous avoir sorti quelques vérités qui vous seront peut-être utiles... si, toutefois, j'ai droit à la parole !

Les murmures devinrent rageurs. Une femme glapit :

— Ah ! si je la tenais, cette pisseuse ! Quelle fessée !

La fillette éclata de rire.

— Il faudrait d'abord m'attraper, mémé ! Et puis, en me fessant, tu risquerais de prendre mon mal... à supposer que je sois malade !

Rod tonna soudain :

— Parle, Gaël ! Mais n'en profite pas pour nous raconter des sottises !

— Je n'en dirai pas plus que vous ! riposta Gaël sans cesser de rire ; vous faites peine à voir, vraiment, coincés comme vous l'êtes dans votre labyrinthe de règles et d'interdictions qui se contredisent à tout bout de champ. Il va falloir en changer, bonnes gens, sinon vous ne durerez pas

longtemps.

Un éclair passa dans les yeux de Béa, la femme de Rod, assise non loin du chef.

— L'insolence de cette gamine ! s'exclama-t-elle.

— Si j'étais douce et disciplinée, répliqua la fillette, vous seriez morts à l'heure qu'il est ! C'est en désobéissant à la règle que nous avons surpris les Survivants au moment où ils attaquaient et que nous les avons massacrés. Donc cette règle ne vaut rien ! Pas plus que celle qui vous oblige à fuir de caverne en caverne sans savoir où vos pas vous mènent.

— Nous cherchons à quitter les terres brûlées, protesta Rod, et à gagner des régions où le soleil soit moins meurtrier. Car tu ne vas pas nier que le soleil tue, quand même !

— Oui, quand on ne sait pas s'en servir, répondit Gaël en secouant ses tresses cuivrées d'un air de défi.

— Et toi, tu sais ? ricana quelqu'un.

— Oui, je sais ! La preuve est là-bas, dans le sentier, sous un rocher si lourd que vous auriez été incapables de le soulever, même en vous y mettant tous.

— Quel rapport avec le soleil ? grommela Fel.

Gaël eut un sourire narquois.

— Vous l'apprendrez peut-être un jour, promit-elle ; à condition que nous restions ensemble. Mais, si nous nous séparons, nous garderons notre secret.

— Que proposes-tu, à la fin ? s'exclama Hor avec irritation.

Le visage de la fillette devint soudain d'une gravité singulière.

— De partir d'ici, très vite, répondit-elle ; cette nuit même si possible. Notre caverne a été évidemment repérée par les Survivants. Nous serons encore attaqués et nous n'aurons pas toujours la chance que nous avons eue tout à l'heure.

— Partir ? Mais pour où ? murmura Gen la Rouge.

— Pour Byrag... C'est une ville au bord de la nouvelle mer. Nous y trouverons peut-être d'autres Enfouis, nous nous allierons avec eux. Et lorsque nous serons nombreux, les Survivants y regarderont à deux fois avant de nous donner l'assaut.

La voix de Gaël se fit plus forte.

— Mais il faudra nous laisser libres, moi et les miens, d'agir comme bon nous semble et de nous exposer au soleil quand nous le voudrons. Si vous craignez la maladie, vous pourrez nous examiner aussi souvent qu'il vous plaira... Voilà... A vous de choisir... Mais ne passez pas la nuit en parlotes ! Nous sommes pressés !

Une sourde rumeur passa dans le groupe. Isa, la femme de Hor se dressa.

— Rod ! Décide pour nous, c'est toi le chef ! lança-t-elle.

Rod parut embarrassé. Puis, après quelques instants de silence, il

déclara avec effort :

— Gaël a raison sur un point : cette caverne n'est plus sûre. Nous allons la quitter tout de suite. Pour le reste, je ne sais pas. Peut-être serons-nous mieux à Byrag... Nous verrons... préparez-vous...

Le groupe se dispersa aussitôt. Gen la Rouge s'approcha de Gaël et lui sourit.

— Tu t'es bien défendue, petite, murmura-t-elle.

Puis elle se tourna vers Vic et son sourire se fit enjôleur.

— Et toi, tu t'es bien battu, Vic, poursuivit-elle d'une voix caressante ; as-tu pensé à une chose ? Tu es un homme à présent. Tu as le droit de te choisir une femme... Ne l'oublie pas...

Vic rougit violemment et voulut s'éloigner. Gaël le retint par la main et regarda Gen dans les yeux.

— Il ne l'oubliera pas, assura-t-elle.

CHAPITRE IV

Cette nuit-là, les Enfouis marchèrent plus vite qu'ils ne l'avaient jamais fait. Peut-être parce que, pour la première fois, ils avaient une idée, même vague, de l'endroit où ils se rendaient : Byrag, ce port mystérieux au bord d'une mer inconnue. Peut-être y trouveraient-ils une vie moins précaire que celle qu'ils avaient menée jusqu'alors...

Rod allait devant, comme à l'accoutumée, mais Gaël était près de lui, en compagnie de Vic, de Syl et des autres enfants, et il arrivait fréquemment que la fillette et son groupe précèdent le chef, tant ils étaient agiles et sûrs d'eux.

— Ne courez pas ainsi, les gosses, disait parfois Rod, tout essoufflé ; les nôtres ne pourront pas suivre.

— Ils suivront, assurait Gaël ; ils n'ont pas plus que nous envie d'être surpris par l'orage.

L'orage menaçait en effet. La chaleur était devenue oppressante, sirupeuse. D'énormes nuages d'encre envahissaient le ciel où les étoiles s'effaçaient une à une. Des rafales de vent soulevaient des tourbillons de poussières brûlantes qui irritaient les yeux et desséchaient la gorge. Un grondement profond fit trembler l'air et se répercuta en échos saccadés contre les parois des montagnes dont la silhouette massive barrait l'horizon.

— Il y a bien des cavernes là-bas, grommela Rod ; mais, le temps d'y arriver, et nous serons trempés par la pluie.

— Qu'est-ce que la pluie peut bien nous faire ? se moqua Dav ; nous en serons quittes pour nous sécher, voilà tout !

— Et quand tu te frotteras la peau, elle s'en ira en lanières ! maugréa Rod ; tu n'as jamais entendu parler des pluies acides, petit imbécile ?

— Si, mais... je croyais que c'étaient des histoires de vieux, balbutia Dav.

Rod dédaigna de répondre et jeta un coup d'œil inquiet au-dessus de sa tête. C'était cela, le pire, avec ces orages. On ne savait jamais ce qui allait vous tomber dessus. Tantôt les nuages crevaient en une ondée bienfaisante qui vous lavait le corps et rafraîchissait agréablement l'atmosphère. Parfois aussi l'eau du ciel était chargée de poisons dont quelques gouttes suffisaient à vous mettre la chair à vif, et ces plaies ne se refermaient plus.

— Là-bas, il y a quelque chose ! cria Gaël en tendant le bras.

Vic eut beau écarquiller les yeux, il n'aperçut rien de plus qu'une étendue de ténèbres que traversait une coulée claire.

— Oui, dit Rod avec fièvre ; des bâtiments au bord de cette rivière...

Courons !

Tout le groupe s'ébranla tandis que les roulements du tonnerre s'amplifiaient sans cesse. Un éclair jaillit, fulgurant. Dans sa lumière glauque Vic eut le temps de distinguer des murs élevés, la silhouette d'une tour et, plus loin, un long serpent liquide qui scintillait à travers la plaine. Il força l'allure, buta sur une pierre et se sentit basculer en avant. Mais, à l'instant où il allait s'écraser contre terre, une force le retint dans sa chute, comme si une poigne vigoureuse l'avait saisi par l'épaule et le redressait. La voix de Gaël éclata sous son crâne :

— « Regarde donc où tu mets les pieds, maladroit ! »

« Facile à dire ! ragea le garçon ; je ne les vois même pas, mes pieds ! »

Un nouvel éclair zébra l'air. Les bâtiments étaient tout proches, maintenant. Le sol devenait plus égal, la course plus facile. Gaël galopait en tête en criant

— Venez ! La porte est ouverte !

« Comment peut-elle le savoir ? » se demanda Vic.

— « Mais tu n'y vois donc rien ! ironisa Gaël ; tiens ! Je vais te prêter mes yeux. Regarde ! »

La nuit s'éclaira tout à coup pour le garçon éberlué. Au milieu d'un halo rougeâtre, il aperçut une haute façade percée de fenêtres en ogive et d'une porte monumentale dont, en effet, les deux battants étaient entrebâillés. « Me voilà devenu nyctalope ! » songea Vic, stupéfait.

Gaël s'élançait déjà sur les marches disjointes de l'escalier qui menait à l'entrée.

— Gare ! gronda Rod ; il y a peut-être du vilain monde, là-dedans ! Les hommes, armez-vous ! Vic avec moi !

Il se glissa dans l'embrasement, suivi du garçon et de la fillette, et alluma une torche qu'il éleva à bout de bras. Des ombres dansèrent autour de lui, des visages surgirent, étrangement immobiles et comme plaqués aux murs. Vic eut un hoquet terrifié et brandit sa tige de fer. Le rire aigret de Gaël résonna.

— C'est du très beau monde au contraire, rectifia-t-elle ; ce qu'on appelle des portraits de famille. Nous devons être dans un château qui...

— Tu nous feras un cours plus tard ! interrompit Rod. Entrez tous ! Vite ! Voilà la pluie !

Les éclairs se succédaient maintenant sans interruption et un immense bruissement remplissait le ciel et la terre.

— Vite ! répéta Rod en ouvrant tout grand les deux battants.

Le groupe se précipita à l'abri avec des glapissements d'épouvante.

— Un peu de calme ! ordonna Rod ; vous ne risquez plus rien à présent.

— J'ai reçu quelques gouttes ! pleurnicha un vieux ; je vais être défiguré !

— Tu ne peux pas être plus laid que tu ne l'es déjà ! ricana une

femme.

Il y eut des menaces, des échanges d'insultes. L'orage et le danger avaient tendu les nerfs à se rompre.

— Silence ! cria Rod ; posez votre barda et tenez-vous tranquilles ! Nous allons explorer les lieux... et voir s'il s'y trouve des caves assez profondes pour nous protéger contre le soleil, ajouta-t-il un ton plus bas ; car le jour ne va plus tarder... Vic, tu viens ?

Le garçon contemplait, fasciné, les portraits accrochés aux murs.

— Qui peuvent-ils bien être ? marmonna-t-il.

— Des ancêtres, répondit Gaël; des gens qui vivaient ici voici des siècles...

— Qu'est-ce que cela veut dire : des siècles ? demanda Vic.

La fillette haussa les épaules.

— Des milliers et des milliers de lunes...

— Et ces hommes avec des cheveux bouclés qui leur tombent jusqu'aux épaules ?

— Ce ne sont pas des cheveux, mais des perruques, rectifia Gaël d'un air supérieur; tu es vraiment trop ignorant !

— Et toi vraiment trop savante ! répliqua Vic, irrité ; il faudra bien qu'un jour tu m'expliques comment...

— Une autre fois, Vic. Nous devons d'abord descendre dans les caves. Essayons cette porte, au fond du vestibule.

— On dirait presque que tu connais cet endroit, remarqua Rod, intrigué.

— J'ai vécu dans un château pareil à celui-ci, expliqua la fillette. Vic, prends une torche et passe devant...

Vic poussa la porte, découvrit les premières marches d'un escalier qui s'enfonçait dans l'ombre et hésita. Des Survivants les attendaient peut-être là-dessous... Il huma l'air mais ne perçut pas l'odeur putride tant redoutée. Alors il s'engagea résolument sur les degrés étroits.

Lorsqu'il prit pied sur le sol, quelques mètres plus bas, il fronça les sourcils et se pencha. Ses sandales de corde s'enfonçaient dans une matière bizarre qui ressemblait aux débris d'une étoffe réduite en charpie.

Gaël s'accroupit, ramassa une poignée de la substance, l'examina d'un air perplexe puis regarda le couloir qui s'étendait devant elle.

— Je crois que je comprends, murmura-t-elle ; ce sont les restes d'un tapis...

— Un tapis dans une cave ? s'étonna Rod qui venait de descendre à son tour.

— Oui. Ceux qui vivaient ici se sont réfugiés dans les caves pour échapper au soleil et ils ont dû vouloir les rendre aussi confortables que possible... Regardez ! Ils ont même mis des tableaux sur les parois ! Je me demande ce qu'il y a derrière ces portes...

La première cave où ils entrèrent avait été transformée en une chambre à coucher, autrefois luxueuse si l'on en jugeait par le lit à baldaquin qui en occupait le centre et les tentures qui recouvraient les murs. Mais les montants du lit s'étaient écroulés et les tentures tombaient en poussière.

— Tout ceci est vieux, très vieux, dit Gaël, pensive.

— Où sont passés les habitants ? demanda Vic.

— Sans doute partis depuis longtemps, répondit Rod ; à moins qu'ils ne soient morts ici, dans un coin...

La cave suivante, plus spacieuse, avait servi de salle à manger. On y voyait une longue table encore chargée de couverts et de plats. Des flacons de verre étaient à demi pleins de ce qui semblait être un liquide rouge sombre. Mais, quand Rod en prit un et le secoua, il s'en échappa une substance épaisse, d'apparence visqueuse.

— L'effet de la sécheresse, dit le chef ; il a sans doute fait ici une chaleur torride bien que nous nous trouvions sous terre.

Il échangea un regard inquiet avec Vic.

— Et nous ? Pourrions-nous la supporter ? soupira le garçon.

— Il faudra bien ! riposta Rod ; il est trop tard pour repartir. Le jour doit être levé maintenant. D'ailleurs la pluie continue à tomber.

— Elle rafraîchira peut-être l'air...

Gaël s'était éloignée. Son appel retentit soudain.

— Venez ! Venez voir...

Rod et Vic se hâtèrent et trouvèrent la fillette sur le seuil d'une salle basse dont la voûte était soutenue par plusieurs piliers. Des niches creusées dans les murs contenaient des rangées de livres reliés de cuir. Gaël se haussa sur la pointe des pieds pour en atteindre un, au hasard, l'attira vers elle, l'ouvrit et poussa un soupir déçu.

— Rien que des formules mathématiques, murmura-t-elle ; voyons celui-ci...

— Ce n'est pas le moment ! dit Rod, d'un ton sec ; il faut faire descendre le groupe et qu'il s'installe pour la nuit.

Mais la fillette s'était déjà emparée d'un autre volume. Elle se pencha sur la couverture, tressaillit et s'exclama :

— Sais-tu qui a écrit ceci ? Jeremiah Noland ! Le même homme dont tu nous lis des pages tous les jours ! Et cela s'appelle : *Les causes de la fin du monde*. Rod, comment se fait-il...

Des voix rogues l'interrompirent.

— Alors ? Vous nous avez oubliés ? Il commence à faire jour, là-haut

C'était Fel, Hor et Dav suivis par le reste du groupe. Rod les répartit dans les caves. Gaël prit Vic à part.

— Il reste cette porte, au fond, chuchota-t-elle ; je me demande sur quoi elle donne...

D'un geste, elle s'empara de la torche que tenait le garçon et se dirigea vers le bout du couloir. Vic la vit pousser le battant dont les gonds grincèrent, s'immobiliser sur le seuil... Puis un hurlement horrifié retentit. La fillette laissa tomber sa torche sur le sol et revint en courant se jeter dans les bras de Vic.

— Il y a deux morts sur un lit, balbutia-t-elle ; on dirait des momies...

— Des quoi ? demanda Vic, éperdu.

— Ils sont tout maigres, tout secs... On voit presque leurs os...

— J'y vais, dit Rod qui venait de surgir d'une cave.

— Je t'accompagne, murmura Vic.

Ils avancèrent vers l'embrasure en travers de laquelle la torche brûlait toujours. Rod la ramassa, la tint au-dessus de sa tête et jura entre ses dents. Vic s'approcha et crut qu'il allait défaillir. Des morts, il en avait déjà vu, et beaucoup, mais jamais comme ceux-ci. Ils étaient étendus sur un lit, dans un coin de la cave et se tenaient enlacés, soudés l'un à l'autre.

Seule leur silhouette avait quelque chose d'humain. Pour le reste, on aurait dit deux mannequins ou deux épouvantails recouverts d'une enveloppe pareille à du vieux cuir, plissée de mille rides sous lesquelles le squelette se dessinait nettement.

— Complètement desséchés, déclara Rod d'une voix étranglée ; la chaleur sans doute... Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Il désignait une table, au centre de la pièce. Un chandelier y était posé à côté d'un rectangle blanc couvert de signes qui paraissaient avoir été tracés à la hâte.

— Je n'arrive pas à déchiffrer cette écriture, grommela Rod.

— Laisse-moi essayer, proposa Gaël qui était revenue sur ses pas.

Elle se dirigea vers la table en évitant avec soin de regarder le lit, se pencha et se mit à lire.

« C'est fini ! La chaleur est devenue insoutenable. Nos vivres sont épuisés. Il ne nous reste que quelques bouteilles de vin. Nos amis, Véronique et Paul nous ont quittés. Ils vont essayer de trouver une barque et descendre le fleuve jusqu'à la mer. A mon avis, c'est une entreprise impossible mais je ne le leur ai pas dit. A chacun son destin.

« Marie et moi avons choisi le nôtre, après avoir relu le livre du père Jeremiah Noland sur la fin du monde. Il nous a convaincus. Cette planète est condamnée à plus ou moins brève échéance et nous n'avons aucune envie d'agoniser en même temps qu'elle. Nous allons donc nous donner la mort à l'aide du poison que je possède. Je le diluerai dans du vin pour que son goût soit moins amer et nous attendrons qu'il opère dans les bras l'un de l'autre.

« A ceux qui, par extraordinaire, trouveraient ce message et nos corps nous disons : « Adieu, et bonne chance ! ». Ils survivront peut-être, par miracle. Mais nous avons assez souffert. »

La fillette se tut un instant puis reprit d'un ton oppressé :

— C'est signé « Jean ». Une autre main a ajouté « Marie » en dessous... Oh ! Vic ! Est-ce que nous allons mourir, nous aussi, et devenir comme eux, des sacs de peau sur un squelette ? Je ne veux pas ! Leurs amis sont partis chercher une barque pour descendre le fleuve. Faisons la même chose et nous arriverons peut-être à Byrag...

Vic avait l'air perplexe.

— Pourquoi appelle-t-il Jeremiah Noland son père ? demanda-t-il.

La fillette haussa les épaules.

— C'est le nom que l'on donne à des religieux, des moines si tu préfères.

— Je comprends maintenant, dit Rod; c'est dans les ruines d'un monastère que j'ai trouvé le livre dont je vous fais la lecture.

Gaël releva subitement la tête.

— Je veux savoir ce que raconte celui qui est dans la bibliothèque ! J'y passerai la journée, s'il le faut, et j'espère que j'y trouverai quelque chose qui nous sera utile.

— Tu ne crois donc pas à la fin du monde ? plaisanta Rod.

Un éclair passa dans les yeux dorés de la fillette.

— Ce monde ne finira que si nous acceptons qu'il finisse, riposta-t-elle ; c'est comme pour le soleil : il faut savoir s'en servir...

Rod secoua lentement la tête.

— Tu es une drôle de petite bonne femme, marmonna-t-il ; nous diras-tu un jour d'où tu sors ?

— Je peux même te le dire tout de suite, déclara Gaël; d'un monastère, moi aussi ! Ou, plus exactement, d'un couvent qui était tenu par des nonnes. Nous avons été attaqués par des Survivants. Les nonnes ont été aveuglées et emmenées en esclavage. Mais nous, les gosses, nous avons réussi à nous enfuir en plein jour. C'est comme ça que nous avons été exposés au soleil et que nous avons découvert qu'il pouvait avoir des effets bénéfiques.

— Vous étiez nombreux ? demanda Vic.

— Une cinquantaine au début. C'était trop. Nous nous sommes dispersés en nous jurant de nous retrouver à Byrag.

— Et que sont devenus les autres ? insista le garçon.

— Je l'ignore. Mais je sais qu'ils vivent, je le sens. Ils suivent leur route, ils recrutent...

— Ils recrutent ? répéta Rod en fronçant les sourcils ; ils recrutent qui ?

Les yeux dorés le considérèrent avec ironie. — D'autres enfants du soleil, répondit Gaël.

CHAPITRE V

L'orage dura une partie de la journée. Puis les grondements du tonnerre s'espacèrent, la pluie cessa et le groupe put enfin trouver le sommeil. Mais, tandis que les hommes, les femmes et les vieux s'endormaient, les enfants gardèrent les yeux ouverts comme s'ils attendaient quelque chose.

Soudain, ils se dressèrent tous ensemble et se glissèrent silencieusement jusqu'à la cave aux livres où Gaël s'était enfermée en exigeant qu'on la laisse seule. La fillette sourit en voyant ses compagnons s'approcher d'elle, Vic en tête, et l'entourer, les yeux brillants de curiosité.

— « C'est bien. Vous m'avez entendue, lança-t-elle silencieusement ; j'ai terminé ce livre et je puis maintenant vous dire ce qui s'est passé sur la Terre... Concentrez-vous, car ce n'est pas facile à comprendre... »

Vic s'assit sur le sol, ferma les yeux et se prit la tête à deux mains pour mieux entendre la voix qui parlait sous son crâne.

— « Il y a très longtemps, disait-elle, notre planète était peuplée d'une quantité fabuleuse d'êtres humains. Je puis vous en donner le nombre, mais il n'aura guère de sens pour vous : quinze milliards... Imaginez ce qui se passerait si nous étions cent fois, mille fois plus que nous ne le sommes dans ces caves... Qu'arriverait-il, d'après vous ? »

— « Nous serions écrasés », déclara un des gosses.

— « Et nous étoufferions », renchérit un autre.

— « Exactement ! approuva Gaël ; et c'est ce qui est arrivé aux hommes mais en beaucoup plus grand et en beaucoup plus grave ; car ils se servaient tous, ou presque, de machines pour vivre, se déplacer, fabriquer les objets dont ils avaient — ou croyaient avoir — besoin. Or ces machines émettaient, en quantités toujours plus importantes, des gaz empoisonnés qui rendaient l'air de la Terre de plus en plus irrespirable mais, pire encore, montaient jusque dans le ciel et opéraient, là aussi, leurs ravages. »

Gaël s'interrompit un instant comme si elle cherchait à rendre sa pensée plus claire.

— « Continue ! supplièrent plusieurs enfants ; nous te suivons, nous te comprenons... »

— « En ce temps-là, reprit la fillette, le soleil était l'ami de la Terre. Ses rayons apportaient la vie aux hommes, aux animaux, aux plantes. Mais sa puissance est colossale, telle que, si rien ne vient la contenir, elle devient mortelle.

Heureusement, il existait alors un autre gaz qui, lui, était bénéfique, et entourait la planète d'une pellicule protectrice où les rayons du soleil venaient perdre une partie de leur force. Ce gaz s'appelle l'ozone. Retenez bien ce nom car nous en parlerons souvent... »

— « Ozone... ozone... ozone... », répétèrent docilement les enfants.

— « Or, voici ce qui s'est passé, poursuivit Gaël; les gaz empoisonnés dont je vous ai parlé et dont la masse augmentait sans cesse se mirent à attaquer la ceinture d'ozone et à y creuser des trous. Deux de ces trous se trouvaient au-dessus des pôles de la Terre, là où s'élèvent d'immenses montagnes de glace. Frappées de plein fouet par les rayons que plus rien ne filtrait, ces montagnes commencèrent à se changer en eau. Cette eau alla rejoindre celle des océans dont le niveau monta. Des savants constatèrent le phénomène et donnèrent l'alerte. Mais les hommes n'en tinrent pas compte... »

— « Pourquoi ? » demanda Vic.

— « Va savoir! ironisa la fillette ; sans doute parce que les hommes n'acceptent de croire que ce qui les arrange et nient tout ce qui pourrait les obliger à changer d'habitudes. Ils gardèrent donc les leurs et s'obstinèrent à envoyer dans le ciel des gaz de plus en plus nombreux et de plus en plus dangereux. Les trous se multiplièrent dans la pellicule protectrice, la ceinture d'ozone s'en alla en lambeaux, le soleil inonda la Terre à pleine puissance et la mort apparut au lieu de la vie. Les plantes périrent, puis les animaux, puis les hommes. Ceux-ci ne moururent pas tout de suite. Ils devinrent aveugles et leur corps fut rongé par une atroce maladie : le cancer... »

— « Cancer... cancer... cancer... »

— « Se sachant malades, perdus irrémédiablement, ils devinrent fous de douleur et de peur et cherchèrent à tuer tous ceux qui n'étaient pas comme eux, ou, du moins, à les rendre aveugles et stériles, tant était grande leur haine de la vie. »

Une image passa dans l'esprit de Vic, celle d'un homme aux orbites béantes et dont le bas du ventre était couvert d'un chiffon trempé de sang. Il ne put réprimer un frisson de dégoût. La réaction mentale de Gaël fut immédiate.

— « Oui, c'est ainsi que les Survivants, comme on les appelle, agissent envers les hommes encore valides qui ont eu la sagesse, dès qu'ils ont pris conscience du danger que représentait le soleil, de se précipiter sous terre, de s'y enfouir comme des taupes, d'où leur nom d'Enfouis et leur surnom de Taupes... Ceci, je ne l'ai pas découvert dans le livre du père Jeremiah Noland mais dans le journal qu'il a tenu ensuite et où il constate, jour après jour, l'exactitude de ses prévisions. C'est ce journal que Rod vous lit, chaque matin, après l'étape de la nuit. »

Vic sentit son cœur se serrer.

— « Il n'y a donc plus aucun espoir ? demanda-t-il ; nous allons tous périr ? »

— « Il ne faut jamais cesser d'espérer, répondit aussitôt Gaël; le père Noland parle, comme d'une légende, de certaines communautés qui se seraient reformées en différents endroits et qui parviendraient à survivre. L'une d'elles se trouverait à Byrag... Nous devons nous y rendre et, même s'il s'agit d'une légende, agir en sorte qu'elle devienne une réalité... Le soleil nous y aidera... »

— « Tu viens de dire qu'il était notre ennemi, » objecta un enfant.

— « A nous d'en faire un allié ! s'exclama Gaël ; le tout est de savoir nous y prendre. Voyez ce qu'il nous apporte : une intelligence plus vive, des sens plus étendus, la possibilité de communiquer entre nous par la pensée, de centupler nos forces en les associant... »

— « Et tout cela serait dû au soleil ? » s'étonna Vic.

— « Je le crois, affirma la fillette ; les hommes d'autrefois n'utilisaient qu'une faible partie de leurs facultés mentales. Quatre-vingt-dix pour cent de leur cerveau, disait-on, restaient en friche. Chez nous, les rayons du soleil ou, du moins, certaines composantes de ces rayons, ont développé des aptitudes nouvelles que nous amplifions en nous les partageant. Ce que l'un de nous acquiert par la pensée appartient à tous... Ainsi, savez-vous lire ? »

— « Non... non... non... » dirent plusieurs voix hésitantes.

— « Et pourtant si ! assura Gaël ; vous savez lire puisque, moi, je le sais Tout ce que contient mon esprit est vôtre, et inversement... »

Plusieurs questions identiques fusèrent à la fois.

— « Et les grands ? Comment se fait-il qu'ils n'aient pas droit aux bienfaits du soleil ? »

— « D'abord parce qu'ils le craignent et l'évitent. Ensuite, et surtout, parce que les zones restées incultes de leur cerveau se sont atrophiées. Chez quelques-uns, pourtant, on en trouve encore des traces. Voyez Rod, par exemple. Je suis sûre qu'étant enfant, il a été exposé. Il ne s'en souvient plus mais il en conserve la marque : il lit, non sans mal, mais il y arrive ; il voit la nuit, mieux que personne, il distingue les cavernes cachées au plus profond des rochers. Peut-être pourra-t-il un jour entrer en contact mental avec nous... »

Une voix rude résonna tout à coup sous la voûte de la bibliothèque.

— Qu'est-ce que vous faites là, tous, au lieu de dormir ?

C'était Rod, l'air plus perplexe que véritablement fâché.

— Nous jouions, expliqua Gaël avec une certaine ironie ; mais nous ne

faisons aucun bruit... Qu'est-ce qui t'a réveillé ?

Rod passa une main hésitante dans ses cheveux hirsutes.

— Je ne sais pas, grommela-t-il ; un rêve sans doute.

Une lueur fit scintiller les yeux dorés de Gaël.

— Sans doute, répéta-t-elle.

Il faisait nuit quand ils quittèrent le château et se dirigèrent vers le fleuve. Le ciel, nettoyé par l'orage, était d'un noir profond et velouté que piquetaient d'innombrables étoiles. L'air était étonnamment doux, presque frais et cela seul suffit à mettre le groupe de bonne humeur.

— Sommes-nous enfin sortis des terres brûlées ? chuchota Béa en serrant la main de Rod ; tu nous as bien guidés, mon homme !

— Attends que nous soyons arrivés ! protesta Rod en riant ; et que nous ayons trouvé un bateau assez grand pour nous contenir tous. Sinon, nous serons obligés de suivre à pied le bord du fleuve et il ne sera pas facile d'y dénicher un abri quand le jour se lèvera.

— J'ai consulté de vieilles cartes de la région dans la bibliothèque, dit Gaël qui marchait près du couple ; il y avait jadis une écluse sur le fleuve. Nous y découvrirons peut-être des barques.

— C'est possible, murmura Rod en pressant le pas.

Béa demeura silencieuse. Gaël se mit à rire.

— Je sais ce que tu penses, Béa ! plaisanta-t-elle ; que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— Tout juste ! répliqua Béa d'un ton revêche ; une enfant comme toi devrait rester à sa place !

— Je le veux bien, mais où est ma place ? demanda railleusement Gaël.

— Avec ceux de ton âge !

— D'accord. Je les rejoins.

— Et cesse de tourner autour de Vic comme tu le fais ! ajouta Béa, de plus en plus hargneuse ; si tu étais une fille, ce serait indécent. Mais, pour une gamine comme toi, c'est simplement grotesque !

Gaël s'éloigna sans répondre.

— Ne sois pas si dure avec elle, maugréa Rod ; je reconnais qu'elle est parfois agaçante avec ses airs de tout savoir. Mais, après tout, elle nous a rendu de fiers services.

— Je ne l'aime pas, reconnut Béa, et son frère non plus. D'où sortent-ils, ces deux-là ? Ils sont sans doute malades. Anormaux en tout cas. Et regarde l'influence qu'ils ont prise sur nos enfants ! Jusqu'à les entraîner au soleil ! Pourquoi ne les as-tu pas punis plus durement ?

— Parce que j'avais autre chose à faire, répondit Rod irrité.

Un peu plus loin dans la colonne, Gen la Rouge s'était placée, comme d'habitude, à côté de Vic et le harcelait de questions malicieuses.

— Que faisais-tu donc, tout à l'heure, avec les gosses, dans cette cave pleine de livres ? J'ai suivi Rod quand il s'est réveillé et je vous ai vus. A quoi jouiez-vous, tous ? Pourquoi aviez-vous l'air si sérieux, toi surtout ? Pourquoi ne disiez-vous rien ?

— Nous... nous réfléchissions, balbutia le garçon en rougissant.

Gen eut un rire narquois.

— Vous réfléchissiez ? Vraiment ? A quoi pouvais-tu bien réfléchir en regardant Gaël comme tu le faisais ? Tu as envie d'elle ?

— Tu es folle ! protesta Vic ; une petite fille !

— Pas si petite et déjà très fille, surtout depuis que je me suis occupée d'elle... Je finirai par le regretter d'ailleurs. Depuis, tu ne sais même plus que j'existe...

Elle posa la main sur le bras nu de Vic et le caressa doucement.

— Pourquoi n'as-tu pas encore dit à Rod que tu me voulais pour femme ? souffla-t-elle ; je ne demande que ça, tu le sais. Et je serai gentille avec toi, si gentille... Je rêve déjà à tout ce que nous allons faire ensemble. J'en rêve si fort que je me réveille toute brûlante... Et rien que d'en parler maintenant... Sens !

Gen saisit la main de Vic et voulut la plaquer contre elle. Le garçon se dégagea d'un geste presque brutal.

— Ah! c'est ainsi ! Tu me repousses ! cria Gen ; sans doute as-tu mieux à faire avec cette sale gamine aux yeux jaunes ! Elle te plaît donc tant que ça, niquedouille ? Elle n'a même pas de seins ! Mais elle t'a rendu aussi malade qu'elle et maintenant il te faut des fillettes, comme un vieux !

Sa voix montait dans la nuit claire.

— Tu me le paieras, salaud ! Vous me le paierez tous les deux ! hurla-t-elle.

Un bruit de pas précipités se fit entendre. La silhouette de Rod surgit. Sa main s'abattit à toute volée sur la joue de Gen.

— Vas-tu te taire ! gronda-t-il ; nous approchons d'un endroit habité et nous avons vu des lumières... Ce sont peut-être des Survivants!

Au même instant, un faisceau éblouissant troua l'obscurité et se posa sur le groupe. Un rugissement fit trembler l'air.

— Halte ! Restez où vous êtes ! Un seul geste et vous êtes morts !

Le groupe s'immobilisa, paralysé par la terreur.

— Qui êtes-vous ?

— Des Enfouis, répondit Rod en élevant la main pour se cacher les yeux blessés par le faisceau.

— Qui est votre chef ?

— C'est moi.

— Ton nom ?

— Rod.

— Que faites-vous ici ?

— Nous cherchons un bateau. Nous voulons nous rendre à Byrag.

Le rugissement baissa d'un ton et devint sarcastique.

— A Byrag, vraiment ?

Vic, pétrifié, sentit soudain une main se glisser dans la sienne. Un souffle passa dans son esprit.

— « Vic ! Il faut fuir ! Ces hommes-là sont mauvais ! Ils vont nous emmener... »

Le garçon n'eut pas le temps de répondre. Le rugissement reprenait.

— Eh bien, Rod et les tiens, demeurez où vous êtes, quoi qu'il arrive, vous m'entendez, quoi qu'il arrive...

Un bruit aigu déchira la nuit. Vic eut tout à coup l'impression que l'air devenait plus épais, qu'il le saisissait à la gorge, lui brûlait les poumons. Il entendit encore une petite voix sanglotant crier son nom. Puis les ténèbres l'envahirent et il tomba comme une masse.

CHAPITRE VI

Vic fut réveillé par une odeur immonde. Cela sentait à la fois le brûlé et la pourriture, plus quelque chose d'acide qui râpait le gosier et piquait les yeux. En même temps, un bruit singulier lui parvint, une sorte de halètement sourd et cadencé, accompagné d'une trépidation qui le secouait tout entier.

Il souleva les paupières et ne distingua rien, tout d'abord, que des ténèbres. Puis un halo rougeâtre apparut, baignant l'endroit où il se trouvait : une longue salle basse aux parois arrondies, encombrée de corps étendus côte à côte. Des souffles rauques entrecoupés de gémissements s'élevaient çà et là.

Vic fit un effort pour se redresser, mais la douleur qui jaillit entre ses tempes fut si vive qu'il se laissa retomber en arrière en poussant une plainte. D'autres plaintes lui répondirent, suivies de balbutiements :

— Où sommes-nous ? Que nous est-il arrivé ? Les Survivants nous ont-ils faits prisonniers ? Une voix métallique résonna dans la salle.

— Alors ? On refait surface là-dedans ? Très bien ! Vous êtes des costauds ! Mais tenez vous tranquilles et taisez-vous. Sinon, nous vous envoyons une autre giclée de...

Vic ne comprit pas le mot qui suivit mais l'idée lui vint aussitôt : « Ce doit être le gaz qui nous a foudroyés tout à l'heure, au bord du fleuve, pensa-t-il ; depuis combien de temps sommes-nous endormis ? »

— Nous ne sommes pas des Survivants, poursuivait la voix, et nous ne vous voulons aucun mal, au contraire. Nous arriverons bientôt à Byrag où vous serez nourris et où l'on prendra soin de vous. Mais vous devrez faire preuve d'une discipline absolue et obéir à tous les ordres que vous recevrez. Les rebelles seront sévèrement punis.

Un lourd silence s'établit dans la salle. L'étrange pulsation cadencée devint plus nette. Non loin de lui, Vic vit se lever une silhouette et reconnut celle de Rod.

— Je suis le chef de ce groupe, annonça celui-ci; puis-je poser une question?

— Pose, dit la voix métallique.

— Qui êtes-vous ? Que faisons-nous ici ? Pourquoi nous avez-vous enlevés?

— Cela fait beaucoup de questions, dit la voix avec une certaine ironie; mais je veux bien y répondre.

Nous nous appelons les Sauveurs et vous saurez plus tard ce que cela signifie. Nous ne vous avons pas enlevés, mais transportés là où vous vouliez vous rendre, à Byrag. Vous êtes en ce moment dans une péniche...

mais sans doute ne savez-vous pas ce que c'est...

— Bien sûr que si ! s'exclama Vic ; c'est un grand bateau à fond plat.

— Bravo ! Il y a donc des savants parmi vous ? Cela pourra nous être utile, commenta la voix ; quel est ton nom ?

— Vic... Et, moi aussi, je voudrais demander quelque chose...

— Je t'écoute, Vic.

— Tout le groupe n'est pas ici, déclara le garçon ; où sont les autres ?

La voix devint tout à coup méfiante.

— Tu as de bons yeux, Vic, même dans le noir... Tu ne te trompes pas. Seuls les hommes de ton groupe ont été rassemblés ici. Les femmes, les enfants et les vieux suivent dans une deuxième péniche.

« Voilà pourquoi je n'arrive pas à entrer en contact avec Gaël, Syl et les autres », songea Vic.

— Et maintenant, assez de questions, reprit la voix ; préparez-vous à débarquer et à suivre nos instructions à la lettre.

Vic sentit sous ses pieds les trépidations de la péniche changer de rythme. « Ils disposent donc d'un moteur et de la substance qu'il faut pour le faire marcher ? se dit-il ; curieux sauveurs que ces gens-là qui nous traitent comme des prisonniers ! Pourquoi Gaël m'a-t-elle dit qu'ils étaient mauvais juste avant qu'ils ne nous endorment ? Est-ce qu'elle les connaissait ou l'a-t-elle seulement deviné ? Gaël... Quand la reverrai-je ? »

Un choc brusque le fit chanceler. La péniche venait de s'immobiliser dans un long raclement de coque. Le moteur s'arrêta. Des bruits de pas retentirent au-dehors. Une ouverture se découpa dans la partie supérieure de la cale. Une lumière glauque se répandit en même temps qu'une nouvelle odeur, lourde, putride, nauséabonde.

— Sortez un par un et pas de bousculade ! ordonna la voix.

Des silhouettes se précipitèrent vers l'issue qui venait d'apparaître et refluèrent aussitôt en hurlant de douleur.

— J'ai dit : pas de bousculade ! répéta la voix, sinon, gare à la matraque.

Vic prit place dans la file qui s'était formée et avança, pas à pas, vers la sortie. Il prit pied sur un sol humide et glissant et jeta un coup d'œil effaré sur le spectacle qu'il découvrait. Quatre hommes en combinaison noire, le crâne rasé, le visage sans expression, chacun muni d'une courte matraque souple qui pendait à leur poignet, se tenaient sur le bord du quai où venait d'accoster la péniche.

Derrière eux s'étendait un interminable tunnel éclairé à intervalles réguliers par les lampes fixées à la paroi et d'où s'échappait en sifflant une flamme d'un blanc brillant.

— Avancez, dit quelqu'un ; et arrangez-vous pour ne pas tomber à

l'eau. On n'ira pas vous repêcher !

Vic découvrit tout à coup que la moitié du tunnel était occupée, sur toute sa longueur, par une sorte de canal, plein d'une eau noire sur laquelle flottaient des débris informes. C'est de là que montait la puanteur ambiante. « Et dire que je m'attendais à trouver la mer à Byrag ! songea le garçon avec amertume ; ces prétendus Sauveurs ne sont que des Enfouis comme nous. Mais je préférerais nettement l'odeur de nos cavernes ! »

Il fit ainsi une centaine de pas jusqu'à un endroit où le tunnel décrivait un coude et se ramifiait en plusieurs galeries. D'autres silhouettes noires attendaient le groupe à ce carrefour.

— Par ici ! cria l'une d'elles ; suivez-moi...

Les Enfouis lui obéirent docilement. Mais quand Vic voulut prendre la même direction, une main le saisit par le bras et le fit sortir de la file.

— Toi, tu viens avec moi...

— Mais pourquoi..., commença Vic.

Il ressentit aussitôt une vive douleur à l'épaule et serra les dents pour ne pas crier. L'homme qui venait de le frapper brandit sa matraque.

— Tu en veux d'autres ? ricana-t-il.

Le garçon fit « non » de la tête.

— Alors entre là-dedans, dit l'homme en désignant un boyau étroit, et marche jusqu'à ce que tu trouves une porte. Ne traîne pas, on t'attend...

« Qui m'attend ? Et pour quoi faire ? se demanda Vic avec terreur ; d'où vient qu'on m'éloigne du groupe ? » Son trouble était tel qu'il vint donner de la tête contre la porte dont le battant métallique s'ouvrit aussitôt.

— Avance ! ordonna un interlocuteur invisible.

Vic pénétra dans une pièce minuscule dont la lumière vive lui fit cligner des yeux. Les parois semblaient faites d'un verre opaque et sombre où son image se refléta vaguement. Le sol était couvert d'une matière élastique. Une trappe béait dans un coin.

— Déshabille-toi et jette tout ce que tu as sur toi dans ce trou, dit la voix.

Le garçon s'exécuta aussitôt.

— Maintenant, tu vas prendre une douche... Ce ne sera pas très agréable mais tu es de taille à le supporter... Protège-toi les yeux... Attention !

Malgré l'avertissement, Vic hurla quand il sentit ruisseler sur lui une eau presque bouillante dont chaque goutte semblait lui décaper la peau. « Est-ce qu'ils m'arrosent de pluie acide ? se demanda-t-il, éperdu ;

pourquoi me torturer ainsi, pourquoi ? » Un instant plus tard, il faillit se mettre à pleurer de soulagement. De bouillante et corrosive, l'eau devenait soudain merveilleusement fraîche et douce.

— Voilà, c'est terminé, tu peux entrer, dit la voix.

Une des parois vitrées coulisssa sur elle-même, révélant une deuxième pièce, beaucoup plus grande, dont les murs étaient d'un blanc immaculé. Au centre, derrière une longue table surchargée d'instruments divers, se tenait un homme de petite taille, revêtu d'une blouse blanche, elle aussi. Son crâne était rasé, son visage joufflu et rougeaud, son nez camus, renflé du bout.

Ses yeux, d'un bleu très clair, observèrent Vic avec une attention soutenue et un léger sourire retroussa ses lèvres épaisses.

— Tu t'appelles Vic, dit-il en attirant vers lui un bloc-notes.

— Oui, dit Vic ; et vous ?

L'homme haussa les épaules.

— Peu importe, murmura-t-il ; je suis le docteur... Assieds-toi, Vic, et sois le bienvenu à Byrag... quoique tu trouves sans doute que notre accueil n'est pas très... amical...

— J'en ai connu de plus aimables ! riposta Vic.

Le docteur se mit à rire.

— Je m'en doute, mon garçon, je m'en doute... Mais, vois-tu, nous sommes obligés de nous protéger contre tout ce qui arrive de l'extérieur. C'est pourquoi tu as dû subir cette douche désinfectante. C'est encore pourquoi je vais te faire passer une série d'examens. Ils n'ont qu'un but, Vic : m'assurer que tu n'es pas dangereux pour nous...

— Dangereux ? répéta Vic, étonné.

— Tu viens du dehors, comprends-tu, d'un monde où grouillent des microbes et des poisons de toutes sortes, où le soleil engendre des maladies contagieuses... Il y a pire encore ! Les idées qui germent dans la cervelle des hommes réduits au désespoir, des idées de violence, de meurtre... As-tu déjà tué, Vic ?

— Oui. Des Survivants. Je n'avais pas le choix. C'était...

— Je sais, interrompit le docteur en souriant à nouveau ; c'était eux ou toi. Tu as pris leur vie pour sauver la tienne. Mais le fait de tuer change un homme et de cela aussi nous devons tenir compte... Enfin, il faut savoir si tu n'es pas un mutant...

— Qu'est-ce que c'est qu'un mutant ? demanda Vic.

Le sourire du docteur s'effaça.

— Un homme qui n'est plus tout à fait un homme mais... autre chose, répondit-il gravement ; un être capable de faire des choses qui semblent impossibles aux autres... Quelqu'un d'une race différente, une race que nous ne pouvons admettre parmi nous car elle risquerait de nous dominer un jour... Comprends-tu ?

Vic inclina la tête sans répondre. Il luttait de toutes ses forces contre la panique qui montait en lui. « Il va découvrir ce que je suis, se dit-il avec terreur; et pareil pour Gaël, Syl et les autres... Est-ce cela que nous sommes ?

Des mutants ? Nous n'avons pourtant jamais cherché à dominer personne... »

— Je vois dans le noir, lança-t-il à tout hasard. Le docteur eut un petit rire amusé.

— Nyctalope, murmura-t-il en prenant une note; ce n'est pas bien méchant. Vous l'êtes tous, plus ou moins, chez les Enfouis, à force de vivre sous terre. Chez nous aussi, il n'en manque pas et pour la même raison... Mais c'est bien, Vic, de me l'avoir dit spontanément. Cela prouve que tu es sincère... Voyons... Commençons par le commencement... Quand es-tu né ?

— Je ne sais pas.

— Où sont tes parents ?

— Je n'ai pas de parents.

— Tu veux dire que tu ne les as jamais connus ?

— C'est cela. Ils étaient morts quand je...

quand on m'a trouvé.

— Et d'où viens-tu ?

Vic eut un geste vague.

— De très loin... A des dizaines et des dizaines de lunes d'ici... De l'autre côté des Terres Brûlées...

Le docteur, qui griffonnait quelque chose sur son bloc, releva vivement la tête.

— Ton groupe a traversé les Terres Brûlées ! s'exclama-t-il ; c'est un exploit !

— Oui. Nous avons un bon chef, dit Vic, fièrement ; il voit à travers les montagnes... Enfin... je veux dire... on croirait presque qu'il devine les cavernes...

— Nous vérifierons cela, marmonna le docteur en reprenant son bloc ; dis-moi, Vic, tu as une femme ?

Le garçon rougit brusquement.

— Non, souffla-t-il.

— Pourtant tu es en âge... Tu n'en as jamais approché une seule ?

— Jamais.

— Peut-être n'en as-tu pas envie ?

— Oh si ! s'exclama Vic.

Le docteur eut un nouveau rire.

— Ça m'étonnait aussi, bâti comme tu l'es... Nous essaierons de trouver le moyen de te satisfaire... si tout le reste se passe bien... Va t'asseoir maintenant dans ce fauteuil que tu vois là-bas... Oui, celui qui a

des lanières et des fils... Je vais t'y attacher. Mais n'aie pas peur. C'est seulement pour que tu ne fasses pas de mouvements qui gêneraient mon examen...

Vic alla prendre place dans le fauteuil et regarda l'homme en blanc boucler les lanières autour de son torse, de ses bras et de ses jambes. Le cœur du garçon battait à coups précipités.

— Tu as peur, Vic ? demanda le docteur.

— Oui.

— Il ne faut pas. Tu n'as rien à craindre... à condition que tu ne me dises que la vérité quand je te questionnerai... Si tu mens, je le saurai tout de suite et, là, les choses iront mal pour toi...

Vic sentit la sueur ruisseler le long de son corps. « C'est la fin ! pensa-t-il avec épouvante ; il va voir que je sais lire et parler avec d'autres mutants sans ouvrir la bouche... Il découvrira tout à propos de Gaël et des autres... Gaël... Où est-elle maintenant ? Que lui font-ils ? »

— Tu es prêt ? demanda le docteur.

— Oui, souffla Vic.

Il vit l'homme abaisser une manette et sentit un frémissement traverser le fauteuil, pénétrer dans son corps, remonter jusque dans sa tête. Soudain, sa peur éclata, le submergea. « Non ! hurla-t-il en silence ; je ne veux pas qu'il sache ! Je ne veux pas qu'il vienne lire dans mes pensées ! ». Il se raidit si fort que les lanières lui entrèrent dans la chair.

— Ne te contracte pas ainsi, murmura le docteur, penché sur un cadran gradué ; je te répète que tu n'as rien à craindre... Voilà qui est curieux, par exemple, ajouta-t-il d'un ton irrité ; cette foutue machine est en panne ! Ses transmissions sont bloquées... Cela n'est jamais arrivé...

Vic eut l'impression qu'un poids énorme se soulevait de sa poitrine et qu'il pouvait respirer librement. « Ai-je trouvé le moyen de l'empêcher de m'examiner ? se demanda-t-il ; c'est très simple ! Il suffit de refuser, de toutes mes forces, de faire barrage... »

Le docteur paraissait passablement désespéré.

— Nous reprendrons l'examen quand cette machine fonctionnera, bougonna-t-il en attendant, je vais te faire passer un certain nombre de tests, d'épreuves si tu préfères, qui serviront à mesurer le degré de ton intelligence, ce qu'on appelait jadis le quotient intellectuel... Crois-tu que tu es intelligent, Vic ?

— Je ne sais pas, docteur, répondit le garçon ; qu'est-ce que cela veut dire ?

Le petit homme éclata de rire.

— Rien que pour ce mot, tu mériterais une cote favorable ! s'exclama-t-il en détachant Vic ; va t'asseoir là, prends ces cartons, regarde attentivement les dessins qui s'y trouvent et dis-moi à quoi ils te font penser...

Une demi-heure plus tard, le docteur était devenu très rouge et regardait d'un air incrédule la colonne de chiffres qu'il avait tracés sur son bloc.

— C'est incroyable ! marmonna-t-il ; un Q.I. de 160, cela ne s'est jamais vu, du moins de notre temps ! Il faut que je m'en réfère au Commandeur... Vic, on va t'apporter des vêtements et de quoi manger. Puis tu iras prendre un peu de repos. Nous nous reverrons tout à l'heure...

CHAPITRE VII

Rod passa la main sur son crâne rasé et ses joues débarrassées de leur barbe, tâta la toile rêche de la combinaison grise qu'il portait à même la peau, regarda les espadrilles grossières qui lui serraient un peu trop les pieds et étouffa un soupir. Il aurait dû se sentir mieux pourtant, maintenant qu'il était lavé, habillé de vêtements propres et, par-dessus le marché, nourri. Mais un malaise vague l'empêchait de se détendre.

Peut-être était-ce le spectacle de ses compagnons, assis à ses côtés, tous pareils dans leur tenue et leur attitude, au point que Rod avait du mal à les distinguer les uns des autres dans la pénombre ambiante. Peut-être aussi la salle obscure où on les avait rassemblés, ou bien encore la présence autour d'eux de ces hommes armés de matraques et dont l'expression était aussi figée que si leur visage avait été taillé dans la pierre.

L'angoisse de Rod venait surtout de ce que le groupe n'était pas au complet. Il y manquait les femmes, les enfants et les vieux, disparus on ne savait où depuis qu'ils avaient été embarqués sur une deuxième péniche. « Pourquoi nous a-t-on séparés ? se demanda Rod ; que va-t-on faire d'eux... et de nous ? Ces Sauveurs, comme ils s'appellent, agissent de façon bizarre. Ils ont sans doute leurs raisons mais, au moins, qu'ils nous les expliquent... »

Une porte s'ouvrit au fond de la salle. Plusieurs silhouettes apparurent. Un ordre claqua :

— Debout !

Rod et les siens se levèrent, les yeux fixés sur le groupe. A sa tête marchait un petit homme ventripotent, sanglé dans une combinaison blanche sur la poitrine de laquelle brillaient des étoiles dorées. Il se hissa avec effort sur une estrade surélevée et se plaça bien en évidence dans le rayon d'une lampe accrochée au mur tandis que son escorte — quatre colosses vêtus de bleu — se rangeait derrière lui.

Rod retint de justesse un sourire. Ce petit homme était grotesque avec sa bedaine proéminente, ses joues rebondies et ses yeux rougis noyés dans la graisse. Puis le petit homme parla et Rod cessa de le trouver grotesque. Car la voix dure, sèche, violente le remplit soudain de frayeur.

— Je suis, disait-elle, le Commandeur de Byrag et des terres avoisinantes. Soyez les bienvenus parmi nous. Nous vous avons sauvé la vie comme il était de notre devoir. Le vôtre sera désormais de contribuer au bien-être de notre communauté. Pour ce faire, vous allez oublier tout ce que vous avez vécu jusqu'ici et ne plus penser qu'à une chose :

Obéir à mes ordres et à ceux de mes délégués. C'est seulement au prix de cette soumission absolue que vous serez admis parmi nous et bénéficierez de notre protection. Si vous vous rebellez, vous serez transformés en esclaves ou chassés vers les ténèbres extérieures.

Rod sentit des filets de sueur glisser le long de son visage, mais n'osa pas lever la main pour les essuyer. Jamais, même devant un Survivant, il n'avait éprouvé une pareille peur. Et cette peur ne venait pas seulement du ton qu'employait le petit homme, ni de ce qu'il disait mais surtout de ce qu'il incarnait un pouvoir écrasant contre lequel personne ne pouvait rien. « Nous sommes bel et bien prisonniers, pensa Rod; nous leur devons la vie et ils vont nous la faire payer très cher... »

— Dans votre esprit, poursuivait le Commandeur, rien ne doit subsister de ce que vous pensiez autrefois. Le groupe que vous formiez a cessé d'exister. Vous ne reverrez plus les êtres auxquels vous teniez. Personne ne vous appartient désormais et vous-mêmes vous n'appartenez qu'à la communauté de Byrag, et à moi, son Commandeur.

Des murmures naquirent dans le groupe des Enfouis. Aussitôt, les gardes noirs se dressèrent et levèrent leur matraque tandis que les bleus portaient la main sur le tube métallique qui pendait à leur ceinture. Le Commandeur continua comme s'il ne s'était aperçu de rien.

— Vous travaillerez pour nous, chacun dans le domaine où il sera le plus utile, et vous y consacrerez la totalité de vos forces. Toute faiblesse, toute négligence seront impitoyablement punies et nous vous montrerons comment. En revanche, les bons travailleurs recevront des récompenses diverses : une nourriture abondante, un logis confortable et, selon les cas, une femme qui sera choisie pour vous. Vous ne vous y attacherez pas cependant, ni aux enfants qu'elle pourrait avoir. Car nul n'a le droit de revendiquer pour lui seul ce qui est la propriété de l'Etat...

Une voix enrouée protesta tout à coup :

— Mais nos femmes, nos enfants, pourquoi devons-nous y renoncer ?

Rod tressaillit en voyant Hor se détacher du groupe et faire un pas vers l'estrade. Deux gardes noirs couraient déjà sur lui, la matraque brandie.

— Laisse-le, dit le Commandeur.

Il fixa longuement l'homme immobilisé à ses pieds puis demanda :

— Quel est ton nom ?

— Hor.

— Appelle-moi Commandeur. Quel est ton nom ?

— Hor, Commandeur.

— Hor, c'est la dernière fois que tu peux prendre la parole sans y avoir été autorisé par moi ou l'un de mes agents. Que veux-tu ?

— Revoir ma femme et mes enfants, Commandeur, vivre avec eux

comme par le passé ! s'écria Hor.

— Comme par le passé, répéta le petit homme avec une terrible ironie ; tu viens de trouver le mot juste, Hor. C'est bien dans le passé que tu avais femme et enfants. Mais aujourd'hui nous sommes dans le présent, n'est-ce pas ?

— Oui, Commandeur.

— Eh bien, dans ce présent, tu n'as plus ni femme, ni enfants.

— Mais pourquoi ? gémit Hor.

— Parce qu'ils sont entre les mains de l'Etat, comme toi, et que l'Etat seul décide de leur sort, comme du tien... A moins que tu ne veuilles revenir en arrière, du temps où toi et ta famille couriez de caverne en caverne pour échapper au soleil et aux Survivants. Est-ce cela que tu souhaites ?

Le visage de Hor se contracta.

— Non, Commandeur, murmura-t-il.

— Tu choisis donc la protection de l'Etat ? Hor inclina la tête. La voix du petit homme monta d'un ton, se fit glacée, impérieuse :

— Alors, si c'est le cas, si tu demandes à l'Etat de te prendre en charge, tu te remets entre ses mains, tu es à lui et tu le laisses décider de ta vie à ta place. As-tu compris, cette fois ?

Hor ne put répondre. Il était secoué par une toux déchirante, entremêlée de sanglots.

— Emmenez-le, ordonna le Commandeur; cet homme est malade et n'a plus sa tête à lui. Je m'étonne que les contrôles ne s'en soient pas aperçus plus tôt.

Deux gardes saisirent Hor par les bras et le firent sortir de la salle. « Que va-t-il lui arriver ? se demanda Rod, horrifié ; et à moi ? Et à Béa ? Où est-elle, ma belle, mon ardente Béa ? Comment pourrai-je vivre sans elle ? Ah ! Dans quel piège sommes-nous tombés ? J'ai presque envie de revenir en arrière, comme cet affreux petit bonhomme le proposait à Hor tout à l'heure... »

Il allait ouvrir la bouche quand Fel le devança en levant la main.

— Qu'est-ce que c'est encore ? cria le Commandeur ; que veux-tu, toi ?

— Te dire que j'ai choisi, Commandeur, riposta Fel d'un ton ferme ; je préfère retourner là d'où je viens que d'être protégé par l'Etat, quoi

que ce puisse être.

Les joues bouffies du Commandeur se colorèrent tout à coup.

— Tu as bien réfléchi ? gronda-t-il.

— Oui, Commandeur, assura Fel ; pour moi, mieux vaut mourir en loup que vivre en chien !

— Alors, tu vas mourir en chien ! hurla le petit homme en étendant la main.

Des gardes noirs bondirent et abattirent leur matraque sur Fel qui s'écroula sans un cri. Le Commandeur fit face au groupe.

— Y a-t-il d'autres loups parmi vous ? demanda-t-il ; qu'ils le disent ! Non ? Personne ?

Il se tourna vers les gardes en bleu qui l'entouraient.

— Qu'on les conduise sur leurs lieux de travail et qu'on les surveille ! J'ai l'impression qu'il reste quelques fortes têtes parmi eux...

La femme était sèche, anguleuse. Ses cheveux gris, coupés très court, durcissaient encore son visage au nez pointu, aux lèvres minces. Sa blouse blanche enveloppait un corps sans grâce, d'une maigreur presque squelettique. Ses yeux noirs examinaient avec une sorte de dégoût Isa, debout, toute nue, devant elle.

— Allonge-toi sur cette table, ordonna-t-elle; écarte les jambes... Mets les pieds dans les étriers... Non, idiot ! Pas ainsi ! Dans ces anneaux, ici...

Des doigts osseux saisirent les chevilles d'Isa et, brutalement, les placèrent à l'endroit voulu. Isa, béante, se sentit devenir rouge de honte. Jamais elle ne s'était exhibée de cette manière... Elle ferma les yeux pour ne pas voir la femme qui se penchait entre ses cuisses et gémit quand un objet dur et froid s'enfonça en elle.

— Combien d'enfants ? demanda la femme.

— Trois.

— Tu en veux d'autres ?

— Je... je ne crois pas... Les miens me suffisent... Mais où sont-ils ? Où est mon homme, Hor?

— Assez pleurniché! Que sais-tu faire, à part des gosses ?

Isa soupira.

— Je prépare la nourriture, je raccommode les vêtements déchirés, j'entretiens le feu...

La femme grommela quelque chose qu'Isa ne comprit pas et se redressa.

— Rhabille-toi... Tu iras travailler aux cuisines des gardes... Tu diras que c'est Cléo qui t'envoie... Rappelle-toi : Cléo...

— Cléo, répéta docilement Isa en enfilant sa tunique de grosse toile ;

et mes enfants ?

— Ce n'est pas mon affaire... Va-t'en !... La suivante... Ton nom ?

— Béa... Je suis la femme du chef, Rod... Cléo eut un sourire sarcastique.

— Tu n'es plus la femme de personne et il n'y a plus de chef...

Déshabille-toi ! Vite !

Béa laissa tomber sa tunique à ses pieds. Une lueur passa dans les yeux noirs fixés sur elle.

— Superbe ! dit Cléo ; pas d'enfants, je parie ?

— Non, je... je ne peux pas...

— Tant mieux ! Va te coucher là-bas, sur cette table...

L'examen reprit et se prolongea si longtemps que Béa finit par pousser un soupir d'impatience.

— Tu n'aimes pas cela, hein, ma belle ? ricana Cléo ; tu n'aimes que les hommes...

— Oui, et alors ? lança Béa d'un ton acide.

— Alors, tant mieux pour toi ! Parce que, des hommes, tu vas en avoir plus que tu n'en as jamais eu.

Béa se raidit.

— C'est mon homme que je veux ! gronda-t-elle.

— Tu ne le reverras plus ! riposta Cléo avec un mauvais sourire ; mais tu l'oublieras vite, tu verras, là où l'on va te conduire... Fous le camp ! Tout de suite, ou j'appelle les gardes ! La suivante... Est-ce que toi aussi tu vas me casser les oreilles en réclamant ton homme ?

Gen la Rouge eut une moue goguenarde.

— Non... parce que je n'en ai pas. Je suis fille...

Cléo leva les yeux et eut un regard prolongé pour les cheveux d'or cuivré, la taille fine, les jambes longues.

— Voyez-vous ça, murmura-t-elle d'une voix changée ; comment se fait-il ? Les hommes de ton groupe sont donc tous impuissants ?

Gen haussa les épaules et eut un rire un peu rauque.

— Non. Mais celui que j'attendais pensait à autre chose, l'imbécile !

— Cela vaut peut-être mieux pour toi... Déshabille-toi et va t'étendre...

Bravo ! Toi au moins tu n'as pas l'air gênée de prendre cette position...

— Pourquoi serais-je gênée ? gloussa Gen.

— C'est vrai, pourquoi ? Je ne te fais pas mal ainsi ?

Les yeux gris de la fille eurent une expression caressante.

— Non... Au contraire... Cléo...

— Comment connais-tu mon nom ?

— Je l'ai entendu à travers la porte.

La femme en blanc hocha la tête.

— Tu es intelligente, Gen. Tu comprends vite... très vite... Tu sais déjà ce que je veux de toi, n'est-ce pas ?

- Oui, souffla Gen en fermant les yeux à demi.
- On dirait presque que tu en as l'habitude...
- Oh! l'habitude, c'est beaucoup dire, chuchota Gen ; mais parfois... entre filles, quand nous n'arrivions pas à dormir, nous nous faisons des choses... Oui, Cléo... des choses comme celles-là...
- Tu me raconteras cela tout à l'heure, dans ma chambre, dit à son oreille la voix enfiévrée de Cléo; vas m'attendre, petite, je ne tarderai pas...

CHAPITRE VIII

La pièce se trouvait au sommet de la plus haute tour de Byrag et dominait à la fois la ville et la mer dont les vagues venaient s'écraser à ses pieds. Debout devant la baie ouverte sur la nuit, le Commandeur semblait plongé dans une méditation profonde tout en tournant entre ses doigts boudinés plusieurs cartons couverts de chiffres.

A quelques mètres derrière lui, le docteur observait d'un œil critique la silhouette massive, le cou épais et violacé, le crâne chauve, marbré de taches rouges. « Il ferait bien de surveiller sa tension, songea-t-il ; avec ce qu'il mange et ce qu'il boit, il est parti pour un infar ou une hémorragie cérébrale... Je me demande ce qui se passerait s'il nous claquait dans les mains... La grande pagaille, sans doute, peut-être la guerre civile... Sacré Bern ! Dire qu'il n'était qu'un minable Enfoui, comme moi, et que, maintenant, le voilà dictateur ! Il est vrai que je me suis bien baptisé psychologue... »

Brusquement, le Commandeur lui fit face et brandit les cartons qu'il tenait à la main.

— Pas la peine de tourner autour du pot, Dan, grommela-t-il ; neuf Q.I. de 160 et plus chez des gosses de cet âge... Il ne peut s'agir que de mutants !

— Rien ne le prouve, Bern, protesta le docteur ; pour en avoir le cœur net, il faudrait que je les passe au détecteur de mensonges et cette satanée machine est en panne. Tout ce que l'on peut dire pour l'instant, c'est que ces petits bougres ont un cerveau exceptionnel, y compris le plus vieux d'entre eux, un nommé Vic, quinze ans.

— Ils viennent tous du même groupe ? demanda le Commandeur.

— Non. Une certaine Gaël et son frère, Syl, ont été ramassés en chemin. Mais ils s'entendent comme larrons en foire.

Bern fronça les sourcils.

— Il faut les séparer d'urgence ! déclara-t-il.

— Je crois que ce serait une erreur, assura le docteur ; si nous les laissons ensemble, nous les surveillerons plus facilement... Nous pourrions les confier à Rom...

— Ce vieux fou ! s'exclama le Commandeur ; il a déjà la tête à l'envers ! Ces gosses vont l'achever !

— Mais il en tirera le meilleur parti, les meilleures idées, objecta Dan ; et tu sais aussi bien que moi combien nous avons besoin d'idées neuves...

Bern se rembrunit.

— Je me méfie des idées neuves, maugréa-t-il ; elles engendrent toujours le désordre, sous une forme ou sous une autre.

— Et sans elles, on n'arrive à rien ! riposta le docteur; voilà des lunes que nous tournons en rond, à Byrag ! Chaque problème résolu en pose dix autres que nous n'arrivons pas à résoudre... Chaque équipe que nous envoyons à l'extérieur nous ramène de plus en plus de monde, de bouches à nourrir ... et de moins en moins de nourriture. De plus en plus de bras pour travailler dans nos usines et de moins en moins de têtes pour les diriger !

— En fait de têtes, la mienne suffit ! ronchonna le Commandeur.

— Mais elle ne peut pas s'occuper de tout, Bern, insista Dan.

— J'ai mon administration pour transmettre mes ordres et mes gardes pour les exécuter.

— Ton administration remue surtout de la paperasse sans qu'il en sorte rien d'utile pour personne, au contraire ! ricana le docteur; elle complique la vie de tout le monde pour justifier son existence. Quant à tes gardes, ils se posent un peu là comme bande de brutes et de sadiques ! Leur intelligence ne va pas plus loin que la poignée de leur matraque ou le canon de leur pistolet paralysant ! Et c'est avec ça que tu veux bâtir une société nouvelle sur les débris de la précédente ?

Dan vit passer une lueur de colère dans les yeux rouges fixés sur lui. « J'y vais trop fort, mais je m'en fous ! pensa-t-il ; si quelqu'un ne secoue pas ce mégalo nous courons droit à la catastrophe! »

— Tu oublies d'où nous venons, gronda le commandeur; je vous ai tous sortis, toi compris, des trous où vous viviez comme des taupes !

— Mais nous sommes toujours des taupes ! s'écria Dan ; regarde plutôt !

Il tendit le bras vers la baie derrière laquelle le ciel commençait à pâlier. Presque aussitôt, des sirènes mugirent dans la ville et dans la tour. Un cliquetis se fit entendre. Un énorme panneau métallique se mit à glisser sur ses rails et vint boucher hermétiquement la fenêtre.

— Et c'est pareil dans tout Byrag ! poursuivit le docteur ; le jour se lève et crac ! Nous voilà calfeutrés comme au bon vieux temps des cavernes ! Encore heureux que les techniciens de la centrale d'énergie soient des gars à la hauteur ! Mais s'il y en a un qui flanche, Berri, qui devient dingue ou qui se flingue parce qu'il en a marre de cette vie d'abruti, nous sommes tous bons pour aller replonger dans nos caves !

Il eut un sourire moqueur.

— Oh ! je sais ! Nous avons des combinaisons protectrices antisolaires, des casques avec des visières filtrantes, tout un équipement qui permet à quelques hommes de se hasarder pendant quelques heures en plein jour comme les cosmonautes d'autrefois le faisaient sur la Lune. Mais je n'appelle pas ça un progrès, Bern !

— Et qu'est-ce que tu appellerais un progrès, Dan ? aboya le Commandeur.

— Faire face à nos problèmes au lieu de les fuir, comme nous fuyons le soleil ! Favoriser les chercheurs aux dépens des gardes et des fonctionnaires ! Récompenser les gens qui font preuve d'imagination au lieu de les décourager et de les considérer comme suspects ! Tiens ! Le ravitaillement de la ville devient un problème critique. Eh bien, Bern, savais-tu qu'il existe, quelque part, un projet de cultures hydroponiques ?

— Hydro... quoi ? grommela le Commandeur.

— Hydroponiques... Une manière de faire pousser des plantes dans des solutions minérales nutritives en se passant de sol et d'engrais. Une technique qui viendrait bien à point pour améliorer notre ordinaire, non ? Où crois-tu que se trouve ce projet ? Ne cherche pas ! Il est classé dans les dossiers de l'administration comme non rentable et ses auteurs ont été envoyés dans une mine de charbon pour comportement antisocial. Ils avaient osé protester, les salopards, contre l'enterrement de leur dossier !

Bern s'approcha lentement de son bureau, un cube de chêne massif perché sur une estrade, s'assit dans un fauteuil monumental, posa devant lui les cartons qu'il tenait toujours et bougonna sans regarder son interlocuteur :

— A quoi veux-tu en venir, Dan ?

— A ceci ! répliqua le docteur en désignant les fiches ; je t'apporte une brochette de génies en herbe et tout ce que tu trouves à dire c'est qu'il faut les séparer parce que tu te méfies des idées neuves qu'ils pourraient avoir ! C'est peut-être eux qui nous sauveront, nous, les Sauveurs, Bern ! Et, à leur âge, ils ne risquent pas de menacer ton pouvoir.

— Mais qu'attends-tu d'eux, à la fin ?

— Qu'ils inventent ce que nous sommes incapables d'inventer ! dit Dan avec feu ; qu'ils regardent le monde où nous sommes avec des yeux sans œillères et qu'ils nous disent ce qu'ils voient. Nous aurons peut-être des surprises...

Une grimace retroussa les grosses lèvres du Commandeur.

— Je n'aime pas les surprises, murmura-t-il ; elles engendrent le désordre et le désordre, c'est la mort...

— Pas toujours, Bern, pas toujours... Laisse-moi au moins essayer. Je vais confier les gosses à Rom. Il les logera dans son service des archives et les prendra sous son aile.

— Soit ! soupira le Commandeur ; mais souviens-toi d'une chose, Dan : si cette... expérience tourne mal, si elle provoque des troubles dans notre communauté, je t'en tiendrai personnellement pour responsable et tu paieras pour les pots cassés... Le fait que nous soyons de vieux amis n'y changera rien, je te préviens.

— Je m'en doute, figure-toi ! répliqua le docteur en riant ; et je suis prêt à courir ce risque. Même si les choses vont de travers, je me serai

bien amusé... Je te salue, Commandeur.

Resté seul, le Commandeur appuya sur un bouton. Un garde en bleu apparut aussitôt. C'était un homme de haute taille dont le visage inexpressif semblait sculpté dans le granit.

— Jos, dit le Commandeur, tu as des informateurs dans le service des archives, celui que dirige le vieux Rom ?

— Oui, Commandeur, répondit le garde.

— Tu leur diras de surveiller discrètement Rom et les enfants qui vont travailler avec lui, ainsi que le docteur lui-même. C'est compris ?

— Oui, Commandeur.

— Je veux savoir ce qu'ils font, ce qu'ils se disent, tout. Tu me feras ton rapport chaque jour... Va!

**.*

— Et voici la salle des archives, annonça le docteur en poussant une porte ; entrez, les gosses, et surtout ne touchez à rien. Vous auriez affaire à Rom!

Les enfants pénétrèrent dans une vaste pièce dont les murs étaient tapissés de livres. Quelques lampes y répandaient une lumière vacillante. Des silhouettes en tunique grise étaient assises autour d'une longue table couverte de volumes épais et de liasses de feuillets.

— Mince ! grogna Syl d'un air dégoûté ; on dirait encore une caverne ! Est-ce qu'on va être enfermés là-dedans ?

— Ce n'est pas si mal vu, bonhomme, répondit le docteur gaiement ; cet endroit faisait partie des souterrains du château qui s'élevait ici autrefois. Quant à y être enfermés, cela dépend de vous, ou plutôt de Rom que vous allez voir et qui sera votre maître désormais. Vous l'aimerez, j'en suis certain. C'est un homme passionnant qui a plus de choses dans la tête qu'il n'en existe dans tous les livres que vous voyez. Je crois d'ailleurs qu'il les a tous lus... Mais où est-il ?

L'une des silhouettes grises leva la tête et tendit le bras vers le fond de la salle.

— Dans son bureau, docteur... Il ne veut être dérangé sous aucun prétexte.

— Je lui amène mieux que des prétextes ! assura le docteur en riant ; venez, vous autres...

Les enfants lui emboîtèrent le pas tandis qu'il se dirigeait vers une porte basse. Gaël glissa sa main dans celle de Vic et demanda mentalement :

— « Crois-tu que nous nous entendrons avec ce Rom ? »

— « Je l'espère, répondit le jeune homme de la même manière ; les gens d'ici n'ont pas l'air mal disposés à notre égard. Et ils nous ont

réunis, c'est déjà ça... »

— « Oui, mais ils nous enterrent ! protesta Syl ; comment allons-nous prendre notre ration de soleil ? »

— « C'est vrai ! Notre soleil va nous manquer ! Il faudra trouver le moyen de sortir d'ici ! » approuvèrent les autres enfants.

La porte basse s'ouvrit brusquement et un étrange personnage apparut sur le seuil. Il était enveloppé dans les plis d'une houppelande d'un blanc douteux d'où émergeait une tête piriforme et chauve, à l'exception d'une couronne de cheveux gris en bataille. Son visage chevalin, sillonné de rides profondes, était encore allongé par un nez interminable et pointu dont l'extrémité venait se recourber au-dessus de sa lèvre supérieure. L'ensemble aurait prêté à rire s'il n'y avait eu le regard des yeux noirs, profondément enfoncés dans leur orbite, un regard si brûlant, si impérieux qu'il figea les enfants sur place.

— Que me veut-on encore ? glapit-il d'une voix cassée de vieillard ; qu'est-ce que c'est que ces galapiats ?

— Des élèves qui n'attendent que toi pour devenir des maîtres, Rom, dit le docteur d'un ton cordial.

— Des élèves ? répéta le vieillard avec une irritation évidente; je ne veux pas de tes élèves, Dan ! Je n'ai rien à apprendre à personne !

— Même avec tous ces livres qui t'entourent ? demanda Vic en souriant.

Le regard noir se tourna vers lui et le dévisagea avec une telle hargne que le garçon perdit contenance.

— Que peux-tu bien connaître aux livres, grand nicodème ! s'exclama Rom ; moi qui les ai tous dévorés, je puis te dire, comme un sage dont tu n'as jamais entendu le nom, que la seule chose que je sais c'est que je ne sais rien. Et maintenant, dehors !

La voix aigrette de Gaël s'éleva.

— Ce sage n'était-il pas Socrate ?

Les yeux du vieillard étincelèrent.

— Socrate ! Qui a dit Socrate ? Toi, péronnelle ? s'écria-t-il, ébahi ; d'où sors-tu ? D'où sortez-vous tous ?

Le docteur le prit à part.

— Ce ne sont pas des enfants comme les autres, murmura-t-il ; 160 et plus de quotient intellectuel, ça ne te dit rien ?

— Laisse-moi tranquille avec tes quotients ! grommela Rom sans quitter des yeux la fillette.

— Crois-y ou n'y crois pas, mais occupe-toi de ces gosses, ils en valent la peine, insista Dan ; toi qui te plains toujours de n'être entouré que de débiles, tu vas avoir à qui parler ! A eux neuf, ils possèdent plus d'intelligence que toute la population de Byrag, le Commandeur compris !

Rom sursauta.

— Le Commandeur est au courant ? dit-il à mi-voix.

— Bien sûr.

— Et il accepte la présence de ces petits génies sur ses terres !

— J'ai réussi à le convaincre qu'ils pourraient nous être utiles. J'ai même engagé ma responsabilité dans l'affaire.

— Toi, si prudent d'habitude ! ironisa le vieillard.

Dan se renfroigna.

— Il n'est plus temps d'être prudent, grogna-t-il ; si nous ne trouvons pas de solutions nouvelles à nos problèmes, nous allons tous crever dans ce trou ! Crever de faim et, pire encore, crever d'ennui !

— Et tu comptes sur ces marmots pour sauver les Sauveurs ? ricana Rom.

— Je compte sur toi pour découvrir ce qu'ils ont dans le crâne et en tirer le maximum, rectifia sèchement le docteur; et rappelle-toi une chose : si tu rates ton coup, nous nous retrouverons ensemble au fond de la mine la plus noire de cette maudite ville.

CHAPITRE IX

L'énorme cage s'arrêta en grinçant. Un des gardes ouvrit la porte grillagée.

— Avancez ! ordonna-t-il.

Rod, qui marchait en tête du groupe, hésita. Le garde lui enfonça le bout de sa matraque dans le dos.

— Avancez, répéta-t-il ; vous n'avez rien à craindre... pour l'instant. Nous allons vous conduire à l'usine où vous êtes affectés. Mais, avant, nous vous ferons visiter les mines. Vous verrez, c'est intéressant...

— A condition de ne pas y rester trop longtemps ! s'esclaffa un autre garde ; pressez-vous un peu, bande d'abrutis !

La cage se remplissait lentement. La porte se referma avec bruit. Le premier garde pressa sur un bouton. Rod sentit le sol se dérober sous ses pieds. Son cœur lui remonta dans la gorge. Il poussa un gémissement angoissé, en même temps que ses compagnons. Les deux gardes eurent un gros rire.

— Evidemment, ces Taupes n'ont jamais pris un ascenseur, gouailla l'un d'eux ; ça ne se trouve pas dans leurs cavernes !

« Quel mépris pour parler de nous et de nos refuges ! ragea Rod intérieurement ; pourtant, qu'est-ce que c'est que leur ville, sinon un entassement de cavernes et de tunnels, tous plus puants les uns que les autres ! Nous sommes peut-être des taupes mais ceux-ci vivent comme des rats ! Et nous, au moins, nous quittons nos abris la nuit pour respirer l'air pur... Ici, ils n'ont même pas l'air de se rendre compte de l'odeur immonde qui les entoure. Et, plus nous descendons, pire c'est... »

Rod tressaillit soudain. Ce relent de boue putride, n'était-ce pas... « Les Survivants ! songea-t-il, affolé ; est-ce qu'ils les font travailler dans leurs mines ? Vont-ils nous livrer à eux ? Et ils se disent nos Sauveurs ! »

La cage s'immobilisa tout à coup et les ténèbres les enveloppèrent. Puis une petite flamme apparut. Un des gardes venait d'allumer la lampe accrochée à sa ceinture et l'élevait au-dessus de sa tête.

— Sortez, dit-il, et ne faites pas de bruit. Les Survivants sont aveugles mais ils ont l'oreille fine et ils pourraient vous entendre malgré les coups de pioche.

Rod perçut un bruit singulier, comme si des dizaines et des dizaines d'hommes frappaient avec des barres de fer sur de la roche. Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à la pénombre et ce qu'il vit lui arracha un cri d'épouvante, répété par les membres du groupe. Il se trouvait à l'entrée d'un boyau étroit où des ombres indistinctes gesticulaient étrangement. Mais elles cessèrent de bouger dès que le cri de Rod et de ses compagnons

retentit.

— Crétins ! gronda un garde en pointant vers le boyau le tube métallique qu'il tenait à la main.

Rod se mordit les lèvres jusqu'au sang pour s'empêcher de hurler à nouveau. Là-bas, des visages se tournaient dans sa direction, des faces d'épouvante, avec leurs orbites vides et les pustules qui leur rongeaient la peau. Certains de ces êtres portaient des lambeaux de vêtements. D'autres étaient entièrement nus. Tous étaient enchaînés et serraient dans leur poing le manche d'un pic ou d'une pioche.

Celui qui se trouvait le plus près de l'ascenseur grogna comme une bête quelques mots incompréhensibles dont Rod ne saisit que les deux derniers :

— à manger...

— Il n'est pas l'heure, répondit un garde ; remettez-vous au travail, larves que vous êtes ! Vos bennes ne sont qu'à moitié pleines.

Rod distingua plusieurs wagonnets où étaient entassés de gros blocs de pierre noirs et luisants. Soudain, avec un rugissement de fauve, le Survivant qui venait de réclamer à manger saisit un de ces blocs et fit mine de le lancer sur le garde. Celui-ci pressa aussitôt la poignée de son tube. Un éclair rouge s'en échappa et alla frapper la poitrine du Survivant qui s'écroula comme une masse.

— Il est mort ? chuchota Rod, les yeux dilatés par la peur.

— Non, paralysé, dit le garde ; maintenant, rentrez dans la cage et n'oubliez pas ce que vous venez de voir... C'est ici qu'on vous descendra si vous n'obéissez pas aux ordres. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que les Survivants vous feront s'ils découvrent qu'il y a un Enfoui parmi eux.

— Assez ! supplia une voix lamentable; oui, nous savons de quoi les Survivants sont capables. Mais vous ! Vous qui vous dites nos sauveurs, pourquoi nous traitez-vous ainsi ?

— Parce qu'il faut de la discipline avant tout ! riposta le garde ; et maintenant, silence, jusqu'à ce que nous arrivions à l'usine...

La cage les remonta jusqu'à une plate-forme sur laquelle s'ouvraient plusieurs galeries en étoile. Le groupe s'engagea dans celle du centre qui déboucha bientôt dans une vaste salle où d'innombrables caisses étaient empilées les unes sur les autres. Un garde pointa sa matraque vers elles.

— Vous allez décharger ces caisses, dit-il, et les amener, une à une, jusqu'à l'ascenseur... Ne les faites pas tomber, surtout ! Ce qu'elles contiennent est fragile...

Un sourire narquois apparut sur son visage.

— Ce sont des bouteilles d'alcool... Mais vous ne savez sans doute pas ce que c'est. Ne vous avisez pas d'ouvrir une caisse pour vous faire une idée. Ou alors... gare à la mine !

— Quand pourrons-nous manger ? demanda Rod.

Le sourire du garde s'agrandit.

— Quand cette salle sera vide... A vous de travailler vite et bien...

Cléo s'assit sur le bord du lit défait et passa lentement la main dans les cheveux cuivrés de Gen qui paraissait dormir.

— C'était bon ? souffla-t-elle.

La fille ouvrit les yeux et eut un regard caressant.

— Très bon, assura-t-elle.

— Mais il t'a quand même manqué quelque chose, n'est-ce pas ? dit Cléo avec un rire un peu amer ; c'est un homme qu'il te faut !

— Non, je te jure...

— Ne mens pas, petite salope ! s'exclama Cléo, riant toujours ; tu joues très bien la comédie et tu fais tout ce qu'on te dit en ayant l'air d'adorer ça, c'est le principal... Je te promets une belle carrière à Byrag...

Gen se souleva sur un coude avec une expression intriguée.

— Qu'est-ce que tu appelles une belle carrière, Cléo ?

— Tous les hommes d'ici voudront t'avoir dans leur lit.

— Tous ? Même le Commandeur ? murmura Gen d'une voix rêveuse.

— Voyez-vous ça ! ironisa Cléo ; c'est ce qui s'appelle avoir les dents longues ! Non, ma mignonne, le Commandeur n'est pas pour toi... ni pour personne d'autre, d'ailleurs. A son âge et avec ce qu'il boit, il est un peu... fatigué, le pauvre ! Oh ! Il te fera venir chez lui, tu devras te déshabiller, il te caressera pour la forme... et puis il te donnera en cadeau à l'un de ses lieutenants favoris. Pour l'instant, c'est un certain Jos, une grande brute qui a la réputation d'être infatigable... Tu t'excites déjà, pas vrai ?

— Non, non, je... t'écoute, protesta Gen. Le visage anguleux de Cléo se durcit tout à coup.

— Et tu fais bien de m'écouter, dit-elle d'une voix changée ; car, si tu deviens la maîtresse de Jos, ce qui est presque sûr, tu vas pouvoir me rendre service.

— Je ne demande pas mieux, tu le sais, murmura la fille en cambrant le buste.

Cléo ne la regardait pas. Les yeux dans le vague, elle parlait comme pour elle-même.

— Jos boit presque autant que le Commandeur. Mais, lui, cela ne l'empêche pas de faire l'amour. Et, après l'amour, il parle, il parle beaucoup...

— Comment sais-tu cela ? demanda Gen, étonnée.

Cléo haussa les épaules.

— Tu n'es pas la première fille qui me soit passée par les mains avant que je ne l'envoie à Jos, dit-elle ; et ce que Jos raconte sur l'oreiller m'intéresse énormément... L'ennui, c'est que ce bel étalon est assez

volage.

Il change de partenaire plus souvent que de chemise. Aucune des informatrices que je lui ai envoyées n'a duré bien longtemps...

Gen fronça les sourcils.

— Et que sont-elles devenues, après ? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

— Jos les a données à ses adjoints qui, eux-mêmes, les ont cédées à des sous-fifres et elles ont fini dans la salle des gardes, expliqua Cléo avec un sourire moqueur ; c'est pourquoi je ne connais qu'une partie des projets de Jos... Mais, avec toi, ce sera différent. Car je vais te dire tout ce que je sais des goûts de Jos... et quelques-uns sont plutôt bizarres, tu verras. Mais ce n'est pas pour te faire peur, hein, petite garce ?

Elle prit la fille par le menton et la regarda fixement.

— Oui, tu vas t'arranger pour rester avec Jos le plus longtemps possible. Mais qu'une chose soit bien claire entre nous, mignonne : tout ce que Jos te dira, tu viendras me le répéter... Tu lui poseras des questions sur Byrag, la vie qu'on y mène, la discipline que nous impose le Commandeur...

— Et Jos ne s'étonnera pas de ma curiosité ?

— Il la trouvera très normale au contraire. Tu viens d'arriver du dehors. Tout est nouveau pour toi, ici. Tu cherches à comprendre ce qui se passe autour de toi, dans quel monde tu es tombée... Joue à la petite fille naïve et effrayée qui a peur de ce qui lui arrive et voudrait bien qu'on la protège... Sois prudente pourtant. Jos n'est pas idiot. S'il te soupçonne d'avoir des arrière-pensées, tu ne feras pas long feu...

Les yeux de Gen se rétrécirent.

— Il est donc si dangereux ? souffla-t-elle. Cléo eut un rire dure.

— Comme le héros qu'il croit être, répondit-elle; il ne rêve que de puissance et de conquête. Il veut dominer la Terre ou, du moins, ce qu'il en reste. On peut se demander ce qu'il compte faire de cette Terre dans l'état où elle est. Mais lui ne se pose pas la question. Devenir le maître d'abord, voilà son ambition. Il verra ensuite, s'il en a le temps, comment utiliser son pouvoir.

— Et tu veux t'opposer à lui ? soupira Gen, visiblement apeurée.

— Je veux savoir où il nous mène, répliqua Cléo d'un ton grave, et, le cas échéant, l'empêcher de provoquer une catastrophe dont nous serions tous les victimes..., à commencer par les femmes.

— Pourquoi les femmes ?

— Parce que nous ne sommes rien à Byrag ! Rien de plus qu'un troupeau d'esclaves dociles dont personne ne se préoccupe... Mais les esclaves aussi se révoltent parfois, surtout quand leurs maîtres sont aussi nuls que les hommes qui prétendent nous asservir... Un jour...

Cléo s'interrompit net et enveloppa Gen d'un regard méfiant.

— Mais je parle trop, moi aussi, marmonna-t-elle ; ne répète jamais à personne ce que tu viens d'entendre...

— Oh! jamais ! Je le jure ! s'écria Gen, de plus en plus effrayée.

Les doigts osseux de Cléo la saisirent par un poignet qu'ils serrèrent à le briser.

— Si tu te montrais trop bavarde, gronda-t-elle, tu le paierais cher, très cher. Souviens-toi qu'il y a un sort pire que d'être livrée aux gardes.

C'est d'être envoyée dans les mines où travaillent les Survivants.

Gen poussa un cri aigu et se mit à pleurer. Cléo la contempla avec un sourire satisfait et passa doucement la main sur les seins de la fille.

— Là, dit-elle ; calme-toi... Il ne t'arrivera rien de pareil, car je sais que tu ne nous trahiras pas, moi et mes amies... Et maintenant, viens plus près, mignonne... Je vais t'apprendre comment plaire à Jos...

CHAPITRE X

Dans la petite pièce située à l'extrémité de la salle des archives et qui lui servait à la fois de bureau et de chambre, Rom fit face aux enfants assis en rang d'oignon devant lui.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous raconter? grommela le vieillard; et, d'abord, qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Tout ! répondit un blondinet haut comme trois pommes, le benjamin de la bande.

— Vraiment ? s'exclama Rom avec une grimace amusée ; comment t'appelles-tu, gamin ?

— Fran.

— Eh bien, Fran, peux-tu me dire ce que tu feras lorsque tu sauras tout ?

Le blondinet hésita un instant puis affirma résolument :

— Rien !

Un hennissement s'échappa des lèvres flétries du vieillard.

— Admirable ! s'écria-t-il en riant ; tu as l'étoffe d'un vrai sage, Fran, et je n'ai plus rien à t'apprendre ; car il est bien exact que connaître empêche d'agir. D'où il s'ensuit qu'une connaissance totale doit nécessairement aboutir à une passivité absolue... et puis la barbe ! Je m'ennuie moi-même rien qu'en m'écoutant ! Quoi d'autre ?

— Nous pourrions peut-être te dire notre nom, proposa Gaël ; voilà Syl, mon frère. A côté de lui, c'est Flo et Hel, des jumelles comme tu vois. Le grand, là-bas, s'appelle Vic. Après, il y a Léo, Mic et Art... et puis moi, Gaël...

— Salut à tous ! ricana Rom en s'inclinant d'un air bouffon ; voilà les présentations faites mais nous ne sommes pas plus avancés et j'ignore toujours ce que nous allons faire ensemble.

— Dis-moi ce que c'est que cette lampe qui siffle en brûlant, lança Léo en désignant l'objet accroché au mur.

— Une lampe à carbure ou à acétylène, te voilà bien avancé ! ronchonna le vieillard.

— Il y en a partout dans la ville, remarqua Mic ; dans les chambres, les salles, les tunnels... Et elles sont allumées tout le temps. Pourquoi ?

— Parce que nous vivons dans la nuit, même quand il y a du soleil au-dehors. La plus grande partie de Byrag est sous terre et celle qui se trouve au-dessus du sol... Mais je ferais peut-être mieux de vous montrer

ça sur une carte, dit Rom.

Il tendit le bras vers le rayon supérieur d'une bibliothèque rudimentaire et attira vers lui un long cylindre de carton couvert de poussière. Il le posa sur une table bancale, en sortit un rouleau de papier et l'étala avec précaution devant lui.

— Approchez, murmura-t-il ; voilà le plan de Byrag et de sa région avant que la mer ne monte.

Comme vous le voyez, la côte était loin de la ville à l'époque. Aujourd'hui, tous les bas quartiers sont engloutis sous plusieurs dizaines de mètres d'eau et des vagues viennent s'arrêter au pied de la tour dont nous occupons les caves.

— J'ai déjà vu une copie de ce plan, assura Gaël; Rod, notre chef, le transportait dans son sac.

— Où l'avait-il trouvée ? demanda vivement le vieillard.

— Dans un monastère, je crois, en même temps qu'un livre qui décrivait la vie d'un Enfoui, comme nous... sauf qu'il portait un nom compliqué... Jeremiah Noland...

— Jeremiah Noland ! répéta Rom d'une voix presque inaudible.

Les enfants furent frappés par l'attitude du vieillard. Rom paraissait soudain paralysé par la terreur. Gaël poursuivit :

— J'ai aussi lu un livre de ce Jeremiah Noland. Je l'ai trouvé dans un château. Il s'appelait *Les causes de la fin du monde* et racontait comment...

Rom l'interrompit d'un geste violent.

— Ne parle pas de cela ici ! chuchota-t-il. Il avait l'air si désespéré que Vic décida de faire diversion.

— Ce qui m'étonne sur ce plan, dit-il, c'est que la partie immergée est beaucoup plus étendue que celle qui a été épargnée par les eaux.

Rom sembla retrouver son sang-froid.

— Beaucoup plus, en effet. Le port, les docks, les entrepôts ont été noyés, ainsi que les habitations construites à flanc de colline.

— On n'a jamais essayé d'aller explorer tout cela ?

— Explorer comment ? bougonna le vieillard.

— En envoyant des plongeurs.

— Il paraît qu'il y a des hommes qui peuvent rester sous l'eau pendant plusieurs minutes, renchérit Gaël.

— On le dit, admit Rom; mais tu oublies une chose, petite : pour y voir sous l'eau, il faut de la lumière, celle du soleil par exemple. Et nous ne pouvons pas nous exposer au soleil. Dès qu'il se lève, toutes les fenêtres de la ville haute sont bouchées par des panneaux hermétiques. Il y a bien les combinaisons antisolaires avec leurs casques spéciaux, mais elles sont réservées à certaines patrouilles de gardes. D'ailleurs, elles ne

permettraient pas de respirer sous l'eau... Et puis, quel intérêt d'aller plonger là-dessous ? Il n'y a rien à trouver...

— Qu'est-ce qu'on en sait puisque personne n'y a jamais été ? demanda Fran en fourrageant dans sa tignasse blonde.

— On y découvrirait peut-être des trésors, suggéra Mic avec un sourire radieux qui découvrit ses dents mal plantées.

— Bien sûr, ironisa le vieillard ; des pièces d'or, des pierres précieuses, des perles peut-être... Et après ? Qu'est-ce que nous en ferions dans ce trou où nous sommes enterrés ?

— Et s'il y avait de la nourriture ? demanda Vic ; nous en manquons. Cela vaudrait la peine d'aller voir...

Rom hocha la tête.

— Ce n'est pas bête, ce que tu dis là, bonhomme, marmonna-t-il ; mais, encore une fois, il nous faudrait de quoi plonger... et la permission du Commandeur...

— Il suffirait de lui expliquer... commença Fran avec aplomb.

Rom eut un nouveau rire qui ressemblait plus que jamais à un hennissement.

— Ecoutez-moi ce bout de chou ! On n'explique rien au Commandeur, Fran. On lui demande d'abord, respectueusement, la permission de lui adresser la parole. S'il vous la donne, ce qui n'arrive que rarement, on lui explique, toujours respectueusement, sa requête à laquelle, le plus souvent, il ne répond rien, sinon qu'il va la transmettre à son administration. Sur quoi, il vous met à la porte et l'on se retire sur la pointe des pieds, de plus en plus respectueusement.

— Pourquoi tant de respect ? demandèrent à la fois les jumelles Flo et Hel.

Le vieillard leva les bras au ciel.

— Qu'est-ce que c'est que ces marmots ? gémit-il ; de la graine de réfractaires ? Joli cadeau qu'on m'a fait là ! On respecte le Commandeur, sales gosses, parce qu'il est le plus fort, c'est compris ?

— Pourquoi est-il le plus fort ? interrogèrent plusieurs enfants.

Rom poussa un soupir caverneux.

— Et Dan m'avait parlé de petits génies ! grogna-t-il ; vous n'avez donc pas les yeux en face des trous ? Le Commandeur est le plus fort parce qu'il sait mieux que nous ce qu'il faut faire et ne pas faire.

— Et pourtant, vous vivez bien mal, remarqua Syl.

Le vieillard le foudroya du regard.

— Ne dis pas des choses pareilles, petit malheureux ! maugréa-t-il ; ou nous allons tous nous retrouver dans les mines !

Vic continuait à consulter la carte.

— Au fond, Byrag était une très grande ville, dit-il ; il y avait place pour beaucoup de bateaux dans le port.

— Et même des bateaux de guerre, ajouta Rom.

— Ça sert à quoi, des bateaux de guerre ? interrogea Léo.

— A faire la guerre... Et, maintenant, je suppose que vous allez me demander ce que c'est que la guerre... Nous n'en finirons pas !

— Moi, je sais, affirma Gaël ; c'est quand les hommes se massacraient entre eux pour devenir plus riches.

— Mais, s'ils se massacraient, ils étaient morts, objecta Fran ; qu'est-ce que ça peut faire à un mort d'être riche ?

— Comment se massacraient-ils ? demanda Art ; avec des couteaux ?
Rom poussa un soupir.

— Non. Avec des armes beaucoup, beaucoup plus puissantes, dit-il ; des canons, des fusées, des rayons...

— Et tout cela se trouvait sur ces bateaux de guerre ? insista Vic d'un air rêveur.

— Sans doute.

— Et ils allaient se battre sur la mer ?

— Sur la mer et en dessous. Car il y avait des bateaux sous-marins.

Les yeux de Syl étincelèrent.

— Il en reste peut-être dans le port ! s'exclamât-il.

— C'est possible.

— J'aimerais bien en voir un. Ce doit être formidable d'aller sous l'eau!

— Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté de la mer? murmura Vic, les yeux toujours fixés sur la carte. Rom désigna sa bibliothèque.

— Tu trouveras la réponse dans ces vieux livres. Ils parlent de villes colossales, d'empires tellement peuplés que leurs habitants allaient explorer la Lune et les autres planètes pour y chercher de nouveaux territoires. Les hommes étaient si nombreux, et si fiers de l'être — parce qu'ils croyaient que le nombre fait la force — qu'ils ne prenaient pas garde à un phénomène pourtant très simple, très naturel...

La voix du vieillard prenait peu à peu de l'ampleur.

— C'est qu'en entassant une masse de plus en plus considérable dans un espace dont les dimensions étaient immuables par définition, ils en épuisaient graduellement les ressources. La nourriture devint rare, l'eau se mit à manquer, l'air lui-même se chargea de poisons divers qui rendirent les terres stériles et transformèrent les océans en cloaques. Le ciel lui aussi en fut contaminé. Les barrages naturels qui protégeaient toute forme de vie en tamisant les rayons du soleil et les radiations venues de l'espace cédèrent à leur tour et le soleil se fit notre pire ennemi...

« C'est un passage du livre de Jeremiah Noland ! songea Gaël, stupéfaite ; Rom le connaît donc par cœur? »

Le vieillard tressaillit comme s'il sortait d'un rêve et eut un regard vague en direction de Vic.

— Mais, pour répondre à ta question, reprit-il, j'ignore ce qui est arrivé de l'autre côté des mers. La même chose qu'ici sans doute : des

terres brûlées, des villes noyées, des Enfouis, des Survivants aveugles et pourris, et, pour coiffer le tout, des Sauveurs comme les nôtres...

— J'aimerais tant aller y voir ! s'exclama Vic avec ardeur ; là-bas, ils ont peut-être imaginé des solutions à leurs problèmes.

— J'en doute ! répliqua Rom, goguenard ; mais, si c'était le cas, nous recevrons leur visite un de ces jours... En attendant, les gosses, il faudrait vous mettre au travail et justifier un peu votre fameux quotient intellectuel ! Qui sait lire parmi vous ?

— Nous savons tous lire ! s'exclama Fran d'un ton guilleret.

— Tiens donc ! Et comment avez-vous appris ?

— « Attention ! prévint Gaël mentalement ; il ne faut pas qu'il découvre... »

Mais il était trop tard. Le blondinet continuait sur sa lancée :

— C'est Gaël qui nous a montré. Nous mettons nos têtes toutes ensemble et ce qu'il y a dans l'une passe dans les autres. Mais il nous faut du soleil pour ça...

Un lourd silence s'établit dans la pièce. Les traits de Rom se crispèrent, ses rides se creusèrent, ses yeux noirs eurent une expression incrédule en se fixant tour à tour sur chacun des visages tournés vers lui. Puis il tendit la main en direction du groupe et traça dans l'air un signe incompréhensible tout en balbutiant :

— Des mutants ! Voilà ce que vous êtes : des mutants ! Je savais que vous existiez mais je n'espérais plus vous rencontrer... Mais ne restons pas ici, on pourrait nous entendre...

Il fit face à la bibliothèque, appuya sur l'un des montants. Un pan du meuble pivota sur lui-même, découvrant un orifice étroit et obscur d'où s'échappait une odeur fétide que les enfants connaissaient déjà. Le vieillard allait s'y engager lorsque Gaël courut vers lui et le retint par un pan de sa houpelande.

— Un instant ! souffla-t-elle ; où nous emmènes-tu ? Et qui es-tu vraiment, Rom ? Qu'est-ce que c'est que le signe que tu as fait tout à l'heure ? Je l'ai vu employer par les nonnes avec qui j'ai vécu.

Rom se retourna et considéra pensivement la fillette.

— Ce geste m'a échappé, répondit-il ; on l'appelait jadis une bénédiction et il était censé apporter le bonheur et la paix. Depuis, il a perdu son sens mais ceux qui l'ont appris un jour ne l'ont jamais oublié.

Les prunelles dorées de Gaël s'illuminèrent tout à coup.

— Tu es le père de Jeremiah Noland ! s'écria-t-elle.

— Ce n'est pas aussi simple, Gaël, soupira Rom ; mais je vais essayer de tout vous expliquer... Venez ! Suivez-moi...

Il décrocha du mur une lampe à carbure et se glissa dans le tunnel. Les enfants lui emboîtèrent le pas. Le panneau de la bibliothèque se

referma derrière eux sans un bruit.

CHAPITRE XI

Quelques instants plus tard, le groupe parvenait dans une salle ronde et voûtée dont les parois étaient couvertes de dalles rectangulaires, de la taille d'un homme, qui portaient des signes symboliques et des inscriptions rédigées dans une langue inconnue. Un gros cube de pierre en occupait le centre.

— Nous sommes dans la crypte de l'ancien monastère de Byrag, dit Rom ; c'est ici que les moines venaient enterrer leurs frères. Mais cet endroit leur servait aussi de cachette quand ils étaient attaqués et leur permettait même de s'enfuir. En effet, d'après des textes anciens que j'ai déchiffrés, une de ces dalles ne recouvre pas une tombe mais dissimule l'entrée d'un souterrain qui mènerait jusqu'aux faubourgs de la ville. Je n'ai jamais trouvé les outils qu'il aurait fallu pour m'en assurer.

Gaël et Vic échangèrent un coup d'œil et eurent la même pensée : a En rassemblant nos forces, nous n'aurons pas besoin d'outils pour desceller cette plaque... »

— Les égouts de la ville ne passent pas loin, poursuit Rom en s'approchant du cube de pierre ; sous cet autel se trouverait un puisard qui y conduirait. Mais les gardes qui patrouillent pourtant partout ne l'ont jamais découvert. Nous sommes donc en sécurité dans ce lieu et nous allons pouvoir y parler librement... Ainsi, vous êtes des mutants ! Que le Ciel en soit remercié !

— C'est plutôt au soleil qu'il faudrait rendre grâce, affirma Gaël en souriant ; les pouvoirs que nous possédons viennent de ses rayons qui ont réveillé la partie assoupie de notre cerveau.

— J'espérais de toute mon âme que quelque chose de ce genre se produirait un jour ! murmura le vieillard ; je l'ai même écrit dans un des livres qui portent la signature de Jeremiah Noland.

— C'est donc bien toi qui en es l'auteur ! s'exclama la fillette.

— Je ne suis pas le seul, assura Rom ; en fait, il s'agit d'une œuvre collective, entreprise par un certain nombre de lettrés, les uns clercs, les autres laïcs, et qui dure déjà depuis plusieurs générations. Quand les premiers signes annonciateurs de la fin du monde sont apparus, des hommes ont décidé d'en analyser les causes et d'en étudier les effets avec l'espoir que leur travail serait utile à l'espèce humaine à venir. Mais ils craignaient, à juste titre, d'être persécutés pour avoir osé dire que le progrès allait conduire notre planète à sa perte. Ils ont donc écrit en secret et sous le pseudonyme commun de Jeremiah Noland...

Le vieillard sourit aux enfants qui ne le quittaient pas des yeux.

— Vous qui êtes si savants, comprenez-vous ce que ce nom signifie ?

interrogea-t-il.

Gaël fronça les sourcils.

— Il y a eu un Jérémie dans le passé, dit-elle ; je crois qu'on le surnommait « le prophète de malheur »...

— C'est bien cela, approuva Rom d'un air ravi ; et « Noland » ? Non, ne cherchez pas. Ce sont deux mots venus d'une langue morte aujourd'hui et qui veulent dire : « Sans terre » ou « Sans pays ». Le livre s'est mis à circuler à travers le monde. Les uns se contentaient de le recopier le plus fidèlement possible. D'autres y apportaient des commentaires ou des observations de leur cru. C'est ainsi que j'ai ajouté deux chapitres au volume que m'avait laissé un voyageur. Et ces chapitres concernaient l'apparition probable de mutants qui modifieraient la race humaine et lui permettraient de survivre...

Il hocha longuement la tête.

— Mais je ne m'attendais vraiment pas à voir mes prévisions se confirmer aussi vite ! Ni à vous rencontrer en un moment aussi crucial...

— Pourquoi crucial ? demanda Vic.

— Parce que la communauté de Byrag est à bout, affirma Rom ; à bout de ressources, à bout de forces, à bout d'idées. Elle tourne dans un cercle vicieux que rien ne semble pouvoir briser. Elle continue à faire, machinalement, les mêmes gestes qu'autrefois sans se rendre compte que ces gestes n'ont plus de sens. Elle épuise ses derniers morceaux de charbon et ses derniers litres d'essence à faire marcher des machines qui ne produisent plus que du bruit et des gaz empoisonnés... Oui, il était temps que vous arriviez...

— Mais que pouvons-nous faire ? questionna Gaël.

— Je n'en sais rien, mais autre chose ! s'écria le vieillard ; et vite ! Le régime dictatorial imposé par le Commandeur tremble sur ses bases. L'homme lui-même est un malade, ou un fou, ou les deux ! Ses lieutenants n'attendent qu'un signe de faiblesse pour le liquider et prendre sa place. Et comme ils sont tous plus ambitieux les uns que les autres, cela nous promet une guerre civile qui ne finira que faute de combattants.

Il se dirigea vers l'entrée du tunnel en marmonnant :

— Je dois regagner mon bureau maintenant. On pourrait remarquer mon absence et je sais que certains de ceux qui travaillent aux archives sont là pour me surveiller. Je vous laisse discuter entre vous. Mais ne tardez pas trop à me rejoindre...

Restés seuls, les enfants entamèrent aussitôt une conversation silencieuse.

— « Je veux partir d'ici, retrouver le soleil ! » déclara Syl.

— « Et abandonner tout le monde, y compris notre groupe ? s'indigna Vic ; et ce pauvre vieux Rom qui compte tant sur nous... »

— « J'aimerais quand même jeter un coup d'œil sur le souterrain dont il nous a parlé, celui qui mène aux faubourgs, dit Gaël en examinant les pierres tombales ; il est derrière cette dalle-là, ajouta-t-elle en tendant le bras. Vous êtes prêts à la faire tomber ? Allons-y, tous ensemble ! »

Un craquement retentit. La dalle oscilla dans son alvéole et vint s'écraser avec fracas sur le sol. Un trou noir apparut dans la paroi de la crypte. Un bruit singulier en sortit. On aurait cru un halètement colossal émis selon un rythme régulier.

— « Il y a une bête géante, là-bas, j'ai peur ! » crièrent à la fois les jumelles.

— « Taisez-vous, petites idiotes ! répliqua sèchement Gaël ; c'est le bruit de la mer que vous entendez. »

— « Le bruit de la mer ! répéta Vic en s'approchant ; comment est-ce possible ? »

— « C'est très simple, répondit Gaël ; Rom nous a parlé des faubourgs de la ville et ces faubourgs-là sont sous eau, voilà tout... »

— « Mais alors, ce souterrain conduit peut-être vers le port », dit Vic avec fièvre.

— « Le port est, lui aussi, complètement submergé, fit remarquer Syl ; qu'est-ce que tu espères y trouver, à supposer que tu y arrives ? »

Vic se passa la main sur le front.

— « Je l'ignore, murmura-t-il ; j'entends comme une voix, dans ma tête, qui me conseille de m'y rendre... »

Gaël l'observa d'un air intrigué.

— « Il faut toujours obéir à ces voix, déclara-t-elle ; guide-nous, Vic, nous te suivons... »

Rod tituba sous le poids de la dernière caisse et faillit la laisser s'échapper avant d'atteindre l'ascenseur. Le garde qui le surveillait ricana :

— Tu ne tiens plus sur tes guibolles, pauvre lope !

— J'ai faim ! riposta Rod d'un ton furieux.

— Et nous aussi ! grondèrent ceux de son groupe qui l'entouraient.

Le garde recula d'un pas et posa la main sur la poignée de son pistolet paralysant.

— Ah ! C'est donc ça ? ironisa-t-il en feignant la surprise ; eh bien, allez donc demander à manger aux officiers, là-haut. Ils sont justement en train de faire la fête. Vous serez reçus les bras ouverts. Dans la cabine, tous, et bon appétit !

Il leva la tête vers les étages supérieurs.

— Doug ! hurla-t-il ; appelle l'ascenseur ! Je t'envoie des invités de marque !

— Ils vont se faire tabasser à mort, murmura un deuxième garde.

— Je n'en ai rien à foutre ! répliqua le premier avec un rire brutal ; nous, pendant ce temps, on sera peinarde et on pourra s'offrir une petite java bien à nous... Regarde ce que j'ai planqué...

D'un geste, il exhiba le goulot de la bouteille enfoncée dans une des poches de sa combinaison.

— Du tonnerre ! s'exclama son camarade ; manquent plus que les nanas !

— Patiente un peu ! Pour l'heure, elles sont toutes avec les galonnés. Mais, quand ils en auront marre, ils nous les enverront...

Dans la cabine brinquebalante, Rod et les siens se regardèrent avec inquiétude.

— Je n'aime pas cela, souffla Rod ; écoutez ces hurlements et ces rires !

— Ils sont tous ivres, chuchota Nat, son voisin.

Les trois hommes qui les attendaient devant la porte grillagée l'étaient, en effet, indiscutablement.

— Qu'est-ce que vous voulez, bande de taupes ? bafouilla l'un d'eux.

— On nous a dit de venir vous demander à manger, répondit Rod en prenant pied sur le palier.

— Non ! C'est trop drôle ! brailla l'autre ; il faut que les officiers voient ça !

D'une bourrade, il fit avancer Rod jusqu'à l'entrée d'une salle où une douzaine de silhouettes gesticulaient dans la pénombre. Certaines étaient assises autour d'une table surchargée de bouteilles et de plats. D'autres, étendues sur le sol, étreignaient des corps dévêtus.

— Qu'est-ce que c'est que ces bougres-là ? hurla une voix épaisse.

— Des Enfouis, mon lieutenant ! Ils veulent à manger !

De gros rires s'élevèrent.

— Eh bien qu'ils mangent ! ordonna la voix pâteuse ; et puis qu'ils boivent ! Je serais curieux de voir à quoi ressemble une taupe quand elle est bourrée...

— Ne buvez pas ! dit Rod entre ses dents. Il se sentit poussé vers la table. Des visages enflammés se tournèrent dans sa direction, des yeux injectés de sang le dévisagèrent. Quelqu'un lui tendit une bouteille à demi pleine en bredouillant :

— Avale ça, cul sec, la taupe ! Qu'on sache si tu es un homme... Et les autres aussi ! A chacun la sienne !

Soudain, un cri aigu domina le vacarme.

— Rod ! Mon homme ! Sauve-moi ! C'est moi ! C'est Béa...

— Sa femelle l'appelle au secours ! s'esclaffèrent les officiers.

Rod blêmit et regarda autour de lui en tous sens.

— Ne t'en fais pas pour elle, dit celui qui lui avait donné la bouteille ; on s'en occupe, de ta guenon ! Et quand nous y serons tous passés, tu pourras même avoir ton tour...

Quelque chose explosa dans la poitrine de Rod. Une colère démente s'empara de lui. Ses doigts se crispèrent sur le goulot de la bouteille qu'il abattit de toutes ses forces sur la tête de l'homme qui lui faisait face et qui s'effondra sous le choc.

Des morceaux de verre et des éclaboussures d'alcool volèrent en tous sens. Dans un brouillard, Rod vit un des officiers arracher un tube métallique de sa ceinture. Rod lança en avant son poing armé d'un tesson hérissé de pointes aiguës. L'autre, le visage en sang, beugla de douleur et lâcha le tube qui roula sur la table. Rod s'en saisit et, au hasard, pressa sur la poignée. Un éclair jaillit du pistolet, frappa un officier, puis un autre.

— A moi, les hommes ! hurla Rod ; tuez-les tous ! Prenez leurs armes !

Une douleur fulgurante lui vrilla le crâne. Un voile noir passa devant ses yeux et il tomba à genoux. Il perçut vaguement un tumulte fait de cris rauques, de halètements convulsifs. Puis le silence se fit peu à peu. « Je suis mort, songea Rod, ou en train de mourir. »

Un objet dur et rond s'appliqua contre ses lèvres, heurta ses dents. Un liquide coula dans sa gorge, le brûla, éclata dans son ventre. Il gémit. Des mains le saisirent par les aisselles, le soulevèrent. Une voix souffla à son oreille :

— Rod ! Nous les avons eus ! Maintenant, il faut fuir...

Rod rouvrit les yeux. Tout tournait autour de lui. Puis son vertige s'apaisa. Il reconnut des visages familiers, celui de Nat, de Ray, de Wil... et celui de Béa qui pleurait, Béa nue comme ses compagnes...

— Rhabille-toi ! jeta-t-il d'une voix enrouée.

— Nous allons tous nous habiller, Rod, dit Nat ; regarde...

Rod ne comprit pas tout de suite ce que l'autre tenait à la main. Cela ressemblait à une baudruche dégonflée, avec une grosse tête luisante.

— Des combinaisons étanches, expliqua Béa, entre deux sanglots ; elles les protègent contre le soleil et leur permettent de sortir d'ici en plein jour... Vite, Rod ! Partons avant qu'il n'en arrive d'autres...

Aidé par Nat, Rod enfila la combinaison, se recouvrit la tête du casque et constata qu'il voyait aisément à travers la visière bleutée. Il pouvait même entendre et parler, ce qui lui sembla extraordinaire. Quand tous ses compagnons et Béa furent vêtus de la même manière, il eut un rire hésitant.

— Pourquoi partir ? demanda-t-il ; personne ne nous reconnaîtra ainsi. Profitons-en pour libérer les autres, à commencer par les enfants...

L'alcool se diffusait en lui, ses fumées lui remplissaient l'esprit d'une brume légère où tout devenait simple et facile, où la peur du danger se

dissipait.

Une question bourdonna à ses oreilles :

- Mais où trouverons-nous les enfants ?
- Nous les chercherons partout dans Byrag.
- Et qu'allons-nous faire de ceux-ci ?

Rod regarda les corps étendus dans la salle. L'idée qui lui vint fut si claire, si limpide qu'il se remit à rire.

— Mettons le feu, dit-il en désignant les lampes à carbure suspendues aux murs ; avec tout l'alcool qui se trouve ici ce sera une vraie fournaise. Ils ne pourront jamais savoir si les corps qu'ils découvriront sont des cadavres d'hommes... ou de taupes...

CHAPITRE XII

Jos se souleva sur un coude, empoigna le flacon posé sur une table basse à côté du lit et but une longue gorgée. Puis il eut un regard flou pour Gen, accroupie à ses pieds, et dont les yeux gris le fixaient avec une expression caressante.

— Tu es une sacrée petite salope, murmura Jos d'une voix empâtée ; et vierge par-dessus le marché ! Où vas-tu chercher tout ce que tu inventes ?

— Dans ma tête, répondit Gen en souriant ; et ici, ajouta-t-elle en glissant une main entre ses cuisses dans un geste d'une stupéfiante indécence.

— Oui, la vraie salope, répéta Jos ; on dirait que tu n'as fait que ça toute ta vie. Alors qu'il y a des putes que j'ai dû fouetter jusqu'au sang pour en tirer quelque chose...

— Tu n'auras jamais à me fouetter, Jos, assura la fille ; à moins que ça ne te fasse envie... Oui, je crois que j'aimerais le fouet si c'était toi qui me le donnais...

— On verra ça la prochaine fois, grommela Jos ; pour l'instant, je suis crevé... à cause de toi, salope !

Gen vint s'étendre près de lui.

— Et si tu t'endormais dans mes bras ? souffla-t-elle.

Jos avala une autre rasade.

— Pas le temps, grogna-t-il ; il faut que j'aille faire mon rapport à ce vieux con de Commandeur...

— Ton rapport sur quoi ?

— Le néant ! La routine ! Les patrouilles qui vont et qui viennent sans jamais rien ramener de nouveau. Les Survivants qui crèvent dans les mines. Les taupes qui bricolent sur les usines et les ateliers. Le train-train, quoi ! Ce que ça peut être emmerdant ! Mais le Commandeur adore ça, le train-train ! Ça le rassure, ça lui donne une impression d'ordre.

Il bâilla. Ses paupières se fermèrent à demi.

— En attendant, on crève d'ennui, avec son ordre ! On reste bloqués là alors qu'il y aurait tant d'autres choses à faire...

Gen se pencha sur le visage de granit.

— Quelles choses, Jos ? chuchota-t-elle.

— Sortir de ce trou ! Partir à l'aventure, voir du pays, étendre notre territoire... A trois lunes d'ici, il y a une communauté florissante, paraît-il. Il suffirait de quelques dizaines d'hommes pour lui tomber dessus, massacrer les inutiles, à commencer par les vieux et les femmes.

— Les femmes ! s'exclama Gen d'un air de reproche.

Jos rouvrit les yeux et un sourire narquois retroussa ses lèvres.

— Sauf les nanas dans ton genre, ricana-t-il ; mais les autres, au trou ! On n'en a déjà que trop à Byrag ! Et puis, une fois solidement installés là-bas, on repart, on va plus loin, on attaque d'autres communautés, d'autres villes. On bouge, on vit... Alors qu'ici, on s'encroûte... Mais patience...

Il vida d'un trait ce qui restait dans le flacon.

— Le vieux ne vivra pas toujours, poursuivit-il d'une voix rauque ; et s'il s'accroche trop longtemps, on verra ce qu'il faut en faire... Nous sommes quelques-uns à attendre la première occasion pour...

Jos s'interrompt net et repoussa rudement la fille.

— Mais qu'est-ce que je raconte, moi ? maugréa-t-il.

— Des histoires passionnantes, Jos, assura Gen avec un sourire enjôleur.

— Mais qui ne sont pas faites pour des pisseuses comme toi ! marmonna Jos ; si jamais j'apprends que tu as eu la langue trop longue, je te la coupe moi-même en lanières ! Vu, salope ?

Gen n'eut pas le temps de répondre. Une sirène se mit à hululer lugubrement à l'intérieur de la tour. Jos se leva d'un bond.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Gen.

— Une alerte, répondit l'officier ; je vais voir... Toi, ne bouge pas d'ici...

Il endossa sa combinaison bleue, boucla son ceinturon autour de sa taille et sortit de la chambre en courant. Gen se laissa aller sur le lit, croisa les mains derrière sa tête et eut un sourire moqueur. « Voilà donc ce que c'est qu'un mâle, pensa-t-elle ; eh bien, très franchement, je m'attendais à mieux. Ses fantaisies ne sont pas drôles et certaines d'entre elles m'ont même dégoûtée... Pourtant, Cléo m'avait prévenue... Chère Cléo ! Elle au moins sait comment rendre le plaisir qu'on lui donne et s'occuper de sa partenaire ! Alors que cette grande brute de Jos n'a pensé qu'à lui et m'a laissée sur ma faim... J'ai presque envie de... »

Elle passa lentement les mains sur ses seins durcis, descendit jusqu'à son ventre, glissa vers l'intérieur de ses cuisses... Son souffle s'accélérait déjà quand une voix ironique murmura non loin d'elle :

— Alors, petite garce ? Tu n'en auras décidément jamais assez ?

Gen sursauta puis se détendit aussitôt en reconnaissant la silhouette anguleuse de Cléo enveloppée dans sa blouse blanche.

— Cléo ! s'exclama-t-elle ; je pensais à toi justement ! Mais comment oses-tu venir dans cette chambre ? Si Jos revenait et te surprenait...

— Aucun danger ! assura Cléo d'un ton sarcastique ; ton étalon et toute sa bande sont bien trop occupés à éteindre le feu qui s'est déclaré dans la salle des officiers. Au point qu'il n'y a plus un seul garde dans les rues de Byrag ! Viens voir...

Elle se dirigea vers la fenêtre masquée par un lourd volet de métal, appuya sur un bouton. Le panneau coulissa lentement sur ses rails. Gen poussa un cri apeuré.

— N'aie pas peur, dit Cléo, le jour est encore loin... Viens, te dis-je ! Le spectacle en vaut la peine !

Gen s'approcha de la fenêtre et tressaillit. Sous la clarté blafarde de la lune, la masse sombre de Byrag s'étendait sur la pente de la colline jusqu'à la mer dont les vagues dessinaient un liséré argenté contre les rochers tout proches.

— Regarde, murmura Cléo ; plus une patrouille, plus une sentinelle ! Même les miradors au-dessus des remparts ont été désertés ! N'importe qui pourrait entrer dans la ville ou en sortir sans attirer l'attention de personne. Si j'étais à la place de ce grand bêta de Jos, je m'y prendrais autrement, je te jure ! Mais ces hommes d'action sont tous pareils : ils foncent droit sur le danger immédiat pour faire preuve de courage et ils oublient de surveiller leurs arrières, ce qui serait pour le moins prudent...

Elle passa un bras autour des épaules de Gen et la serra contre elle.

— Nous, les femmes, nous nous montrerions bien plus intelligentes, pas vrai, mignonne ? Mais retiens bien ce qui arrive cette nuit. Si jamais nous devons agir contre Jos et les siens, nous savons comment faire pour échapper à leur surveillance... Et, maintenant, dis-moi : ton valeureux guerrier t'a-t-il fait quelques confidences sur ses projets ?

— Il n'attend qu'une occasion pour se débarrasser du Commandeur, dit Gen, et pour aller s'emparer d'autres communautés. La première chose qu'il y fera sera d'exterminer les vieux... et les femmes... sauf celles qu'il trouvera à son goût...

— Mais bien sûr ! ricana Cléo avec une moue méprisante.

— Il estime d'ailleurs qu'il y a trop de femmes, ici même, à Byrag.

— Tu fais bien de me prévenir !

Le visage de Gen se crispa.

— Il m'a aussi menacée de me couper la langue si je répétais ses propos, gémit-elle. Cléo resserra son étreinte.

— Tu n'as rien à craindre de lui, assura-t-elle; et quand nous serons au pouvoir, c'est toi qui lui feras subir le traitement de ton choix...

Gen eut un gloussement de plaisir.

— Tu devines à quoi je pense ?

— J'y pense aussi, murmura Cléo avec un sourire gourmand.

Vic glissa sur le sol humide et se retint de justesse à la paroi du tunnel. Il jeta à Gaël un coup d'oeil angoissé.

— La pente est de plus en plus forte, remarqua-t-il.

Pour toute réponse, la fillette inclina la tête. La lumière crue de la lampe faisait briller ses tresses cuivrées.

— Je ne comprends pas, balbutia le garçon ; sommes-nous au-dessous de la mer ?

— C'est probable, répondit Gaël, impassible.

— Comment se fait-il, dans ce cas, que l'eau n'ait pas inondé ce souterrain avec le reste ?

— Nous le saurons quand nous arriverons au bout.

— Tu es donc d'avis de continuer ?

— Plus que jamais !

— Pourquoi ?

Les yeux dorés étincelèrent.

— Parce que ces voix qui t'appellent, je les perçois aussi maintenant. Elles nous disent de nous hâter.

— Mais qui nous parle ainsi ?

— Qui veux-tu que ce soit, sinon d'autres enfants du Soleil ?

— J'espère qu'ils nous donneront à manger ! ronchonna Syl que sa sœur tenait par la main. Dans le groupe, ce ne fut qu'un cri.

— Et moi donc ! Et moi ! Et moi de même !

— Taisez-vous tous ! ordonna Gaël; vous m'empêchez d'entendre ceux qui nous guident...

Le halètement colossal et rythmé qui avait tant inquiété les jumelles Flo et Hel se faisait de plus en plus net. Une pensée étrangère à la sienne traversa l'esprit de Gaël.

— « N'ayez pas peur. Ce sont les vagues qui s'écrasent sur les rochers très haut au-dessus de vos têtes. »

— « Etes-vous encore loin ? Nous sommes fatigués », transmit la fillette.

— « Vous approchez... Mais nous allons vous soutenir... »

Vic sentit tout à coup une force nouvelle s'emparer de lui. Ses muscles contractés s'assouplirent, sa marche se fit plus rapide, ainsi que celle de Gaël et des autres enfants.

— « Vous serez arrivés d'une seconde à l'autre, poursuivit la pensée ; surtout n'ayez pas peur de ce que vous découvrirez devant vous... »

« Pourquoi aurions-nous peur ? se demanda Vic ; après tout ce que nous avons fait, qu'est-ce qui pourrait nous effrayer ? »

Il le sut un instant plus tard. Le tunnel venait de décrire un coude brusque et s'arrêtait sur une plate-forme circulaire qui semblait

suspendue dans le vide, au bord d'un gouffre de proportions titanesques, une caverne telle que toutes celles où Vic avait trouvé refuge dans le passé auraient pu aisément y tenir.

La mer luisait au fond, une mer lourde, immobile, figée comme une énorme plaque de métal zébrée d'étincelles phosphorescentes. Et, au centre de cette mer intérieure, se dressait une silhouette colossale, celle d'un être de cauchemar dont l'immense corps effilé était constellé d'énormes yeux ronds et brillants.

Des hurlements s'élevèrent dans le groupe des gosses et résonnèrent longuement sous la voûte presque invisible tant elle était haute. Mais la pensée se manifesta aussitôt, pacifiante :

— « Ne craignez rien ! Ce que vous voyez là ne peut pas vous faire de mal. Ce n'est pas un monstre surgi du fond des océans. Cela ne vit pas. Ce n'est qu'une machine conçue pour se déplacer aussi bien sous l'eau que dans les airs et même au milieu des espaces intersidéraux. Nous y avons trouvé un abri sûr et vous allez nous y rejoindre.

Laissez-vous porter par la force qui vous pénètre... »

Vic eut soudain l'impression qu'un souffle tout-puissant le soulevait de la plate-forme et le promenait dans le vide avant de l'attirer vers le bas. Sa terreur fut telle qu'il perdit conscience.

CHAPITRE XIII

— Mais où sont ces bon sang de gosses ! cria le docteur en administrant un furieux coup de poing sur la table ; gare à toi, Rom, s'ils ne reviennent pas ! Je te les avais confiés !

Le vieillard eut un sourire forcé.

— Confiés, peut-être, Dan. Mais pas remis en dépôt, tout de même ! Ou me prends-tu pour une nounou ? Tu voulais que je leur donne des leçons, n'est-ce pas ? C'est ce que j'ai fait. Mais ces chenapans en ont vite eu assez de m'écouter pérorer devant eux. Ils m'ont très poliment demandé la permission d'aller se dégourdir les jambes et voilà tout !

— Voilà tout ! répéta le docteur avec hargne ; tu ne te rends donc pas compte de ce qui se passe, Rom ? Il est vrai que, dans ta cave et plongé dans tes vieux bouquins, tu n'as plus guère conscience de la réalité. Eh bien, il est temps que tu te réveilles ! Toute la ville est en émoi et on peut s'attendre au pire...

— Parce que neuf gosses se sont perdus dans la nature ? ricana Rom avec une feinte ironie.

— Il s'agit bien de ces neuf gosses ! Encore que leur disparition ne fait que compliquer les choses. Il y a de la mutinerie dans l'air, mon bon ! Des Enfouis ont réussi à se procurer des combinaisons antisolaires et à prendre la clé des champs. On les soupçonne d'avoir massacré une douzaine d'officiers et d'avoir mis le feu à la salle où ils se trouvaient. Le Commandeur a envoyé des patrouilles dans toutes les directions, sans résultat jusqu'à présent. Il est vrai qu'il fait jour et que les fugitifs, dans leurs combinaisons, sont difficilement reconnaissables...

Le docteur baissa la voix.

— Voilà pour les nouvelles officielles, Rom. Les autres ne sont pas meilleures, au contraire. On prétend que Jos et les lieutenants qui lui sont fidèles parlent ouvertement de déposer le Commandeur pour incapacité. Et, pour tout arranger, cela semble s'agiter beaucoup du côté des femmes. Alors si, en plus, ces satanés mioches ont disparu, la pagaille sera complète et notre compte est bon. Car n'oublie pas, cher archiviste, que tu en es responsable comme moi !

Le vieillard haussa les épaules.

— N'essaie pas de me faire peur, cher docteur ! Ce n'est pas parce que tes petits génies manquent à l'appel que Byrag va s'anéantir ! Dis-moi plutôt que ses habitants paient le prix de leur bêtise et de leur lâcheté ! Ah ! Ils se sont fait prendre en charge par l'Etat et, maintenant que cet Etat tremble sur ses bases, ils se mettent à trembler avec lui ! C'est bien fait !

Et si ledit Etat s'effondre, que ses esclaves s'effondrent donc en même temps ! La perte ne sera pas grande !

— Mais tu y passeras, toi aussi ! Nous y passerons tous ! protesta le docteur d'une voix angoissée.

— Je ne le regretterai pas un instant, répliqua le vieillard avec un rire qui, cette fois, sonnait franc ; j'ai fait mon temps, Dan ! J'ai même l'impression d'avoir un peu dépassé les bornes de ce temps. Et je quitterai sans regret ce monde absurde dont les habitants ne sont capables que de répéter inlassablement les fautes du passé. Les hommes ne valent rien, et moi pas plus que les autres ! D'ailleurs, ce ne sont pas des hommes, mais des diables. Car, comme le dit le proverbe latin, « l'erreur est humaine ; mais persévérer dans l'erreur est diabolique ».

Le docteur eut un geste agacé.

— Bon ! Je te laisse à tes proverbes ! dit-il sèchement ; songe malgré tout à me faire prévenir quand ces maudits marmots daigneront montrer le bout de leur nez.

Dès qu'il fut seul, Rom perdit son air enjoué. Il s'empara d'une lampe à carbure, courut vers sa bibliothèque, fit jouer le battant amovible et se glissa dans le boyau qui menait à la crypte. « Les affreux petits bougres ! songea-t-il avec fureur ; tout mutants qu'ils soient, ils vont avoir droit à une solide raclée ! Que peuvent-ils bien fabriquer là-dedans ? A moins qu'ils n'aient découvert l'entrée du souterrain dont je leur ai parlé... »

Tout à son inquiétude, il ne s'était pas aperçu qu'une silhouette grise avait observé chacun de ses mouvements par l'entrebâillement de la porte de son bureau...

Le Commandeur crispa les mains sur les accoudoirs de son fauteuil et fixa ses yeux rougis sur Jos qui se tenait devant lui, impassible. Le petit homme ventripotent était plus congestionné que jamais. Des filets de sueur coulaient sur son visage bouffi. Sa voix était si rauque qu'elle en était presque incompréhensible.

— Alors, croassa-t-il, ces salopards n'ont toujours pas été retrouvés ?

— Non, Commandeur, répondit Jos d'un ton froid ; nos recherches sont rendues difficiles par le fait que les fugitifs portent des tenues anti-S. On ne peut donc les identifier de loin et, si l'on s'en approche, ils n'hésitent pas à employer leurs pistolets paralysants. Nous avons eu ainsi deux accrochages qui n'ont pas tourné en notre faveur.

Le Commandeur cracha un juron obscène.

— Comment ces chiens ont-ils réussi à s'emparer de ces tenues et de ces armes ? gronda-t-il.

— Ils se sont introduits dans la salle où un groupe d'officiers donnaient une petite fête et ils ont profité de... des circonstances pour...

— Des circonstances ! s'exclama rageusement le petit homme; ne me raconte pas d'histoires, Jos ! Je les vois comme si j'y étais, les circonstances ! Tes officiers étaient soûls comme des porcs et sans doute occupés à sauter des putes ! Je veux qu'ils soient punis de façon exemplaire ! Les traits du lieutenant se durcirent.

— Ils le sont déjà! répliqua-t-il ; ils ont brûlé vifs dans l'incendie provoqué par les Enfouis et que nous avons eu le plus grand mal à éteindre.

— C'est bien fait ! glapit le Commandeur; que ceci soit une leçon pour tous ceux qui...

— Une leçon de quoi, Commandeur? interrompit Jos avec une sorte de haine ; d'ordre et de discipline, peut-être ? Cet ordre et cette discipline dont tu ne cesses de nous rebattre les oreilles et qui nous font crever d'ennui ? Car c'est l'ennui qui a tué les officiers dont tu parles ! Et c'est l'ennui qui a transformé la garnison de Byrag en une bande de soiffards aigris et cyniques !

Le Commandeur s'agita nerveusement dans son fauteuil et ses yeux eurent une lueur menaçante. Mais Jos continua comme s'il n'avait rien remarqué.

— Nous étions des soldats et regarde ce que nous sommes devenus : des flics, des gardes-chiourme ! Nous passons notre temps à cogner sur les déchets humains qui travaillent dans les mines, à surveiller les taupes dans leurs usines ou leurs ateliers. Tu parles d'un boulot exaltant !

— Vous êtes les défenseurs de l'Etat ! s'écria le Commandeur dont le teint virait au violet.

— Quel Etat ? ricana le lieutenant ; tu trouves que c'est un Etat, cette petite ville misérable, recroquevillée sur elle-même et qui a de plus en plus de mal à survivre ? Un Etat, c'est grand, c'est fort, c'est puissant, ça étend ses frontières!

Laisse-nous partir à la conquête de nouveaux territoires et tu verras quels soldats nous pouvons être! Non pas des défenseurs, comme tu dis ! Des attaquants, des gagners, des guerriers !

— Je ne veux pas de guerre ! cria le petit homme ; la guerre est le pire des désordres !

— Mais c'est aussi la gloire ! riposta le lieutenant d'une voix véhémence ; et la richesse, le pouvoir ! Songe à toutes ces villes que nous prendrons d'assaut, à ces pays dont nous serons les maîtres ! Le monde nous appartiendra un jour, Commandeur, et, ce jour-là, tu pourras parler d'Etat !

Le Commandeur secoua la tête avec obstination.

— Pas de guerre ! répéta-t-il.

L'exaltation de Jos retomba soudain. Un pli amer apparut au coin de ses lèvres.

— Alors restons-en là, murmura-t-il dédaigneusement; mais ne t'étonne pas si, à forcé-de vivre dans l'ordre, ton Etat finit par ressembler à une morgue !

Il sortit à grands pas de la pièce et fut aussitôt entouré par plusieurs officiers en combinaison bleue qui paraissaient l'attendre.

— Alors ? demanda l'un d'eux.

Jos secoua sombrement la tête.

— Alors, rien ! grommela-t-il ; vous pouvez aller vous soûler la gueule, messieurs, et rêver de victoires. Ce sont les seules que le Commandeur vous permettra jamais de remporter... A moins que...

Il laissa sa phrase en suspens et interrogea du regard chacun des hommes qui l'observaient. L'un après l'autre, ils inclinèrent affirmativement la tête. Le lieutenant esquissa un sourire.

— Dans ce cas, tenez-vous prêts, souffla-t-il, avant de se diriger vers l'ascenseur.

Quelques instants plus tard, il arrivait à son étage et aperçut, devant sa porte, une silhouette grise qui se courba profondément en le voyant. C'était un homme d'un certain âge et d'une maigreur prononcée dont les yeux clignaient rythmiquement comme ceux d'un oiseau de nuit.

— Que veux-tu ? demanda Jos.

— Il se passe de drôles de choses aux archives, mon lieutenant, répondit l'homme en gris ; le vieux Rom...

— Pas ici ! Entre ! ordonna Jos en poussant l'autre dans le petit vestibule qui conduisait à sa chambre ; qu'est-ce qu'il a encore fait, ce vieux fou ?

— Il a eu une longue conversation avec une bande de gosses que lui avait amenés le docteur, Puis il est resté seul dans son bureau.

— Seul ? Et où sont passés les gosses ?

— Je ne sais pas, mon lieutenant. Je ne les ai pas vus ressortir mais ils n'étaient plus là, j'en suis sûr.

Les yeux de Jos se rétrécirent.

— Ensuite ? demanda-t-il à mi-voix.

— Le docteur est revenu et s'est enfermé avec Rom. J'ai entendu des éclats de voix mais je n'ai pas pu comprendre grand-chose de ce qu'ils se disaient. Le docteur semblait reprocher à Rom d'avoir permis aux gosses de partir.

— Partir ? s'exclama Jos ; mais partir où, bon sang ?

L'homme en gris eut un sourire timide.

— Attendez, mon lieutenant, souffla-t-il ; le docteur a quitté le bureau. Il paraissait furieux et si pressé qu'il avait laissé la porte

entrouverte. J'en ai profité pour aller jeter un coup d'œil et j'ai vu Rom se diriger vers sa bibliothèque et... et disparaître...

Jos sursauta.

— Comment ça, disparaître ? grommela-t-il.

— C'est difficile à expliquer, mon lieutenant... Il a fait tourner une partie de sa bibliothèque comme si c'était une porte et, derrière, il y avait un trou noir. Rom s'est enfoncé là-dedans... et la bibliothèque s'est refermée toute seule.

La main du lieutenant s'abattit sur l'épaule décharnée.

— Tu vas m'accompagner jusqu'au bureau de Rom, dit-il ; je veux voir cette bibliothèque et, surtout, ce qu'il y a derrière... Ne bouge pas d'ici.

Il pénétra en trombe dans la chambre et aperçut Gen, recroquevillée en chien de fusil sur le lit, apparemment endormie.

— Tu es encore là, toi ! bougonna-t-il.

— Je t'attendais, assura la fille en s'étirant ; qu'est-ce que c'était que cette alerte ?

— Un incendie allumé par tes amis, les Taupes ! Ils ont tué douze officiers et ont réussi à s'enfuir, camouflés par des combinaisons anti-S. Mais nous les retrouverons ! Rhabille-toi et retourne au quartier des femmes ! Je te ferai appeler quand j'en aurai le temps...

Jos se mit à fouiller dans un placard.

— Où diable ai-je fourré ces chargeurs ? marmonna-t-il ; ah ! Les voilà ! ajouta-t-il en glissant un objet cylindrique dans sa poche.

Il se tourna vers le lit. Gen, toujours étendue, l'observait avec attention.

— Alors ? Tu te décides ? lança le lieutenant. Gen se leva d'un bond et enfila sa tunique de toile.

— Je m'en vais, Jos... J'espère que nous nous reverrons bientôt...

« Et peut-être plus vite que tu ne le penses, se dit-elle en quittant la chambre ; cela sert quand même parfois de savoir écouter aux portes... »

CHAPITRE XIV

Vic ouvrit les yeux et les referma aussitôt avec un soupir excédé. « Encore une caverne ! songea-t-il ; nous n'en sortirons donc jamais ! » Un rire amusé résonna dans sa tête.

— « Mais non, ce n'est pas une caverne, dit la voix de Gaël; nous sommes à l'intérieur d'un vaisseau, le plus grand, le plus complexe, le plus audacieux que les hommes aient jamais conçu avant l'effondrement du monde. Regarde ! »

Le garçon obéit et s'aperçut que ce qu'il avait pris d'abord pour une voûte rocheuse était en fait un dôme métallique situé à une très grande hauteur et faiblement éclairé par des faisceaux lumineux dont il n'arrivait pas à détecter la source. Puis, sa vision s'accoutumant à la pénombre, il constata que les parois du dôme étaient couvertes d'une multitude d'alvéoles qui s'embôîtaient les uns dans les autres et dont la forme régulière lui rappela quelque chose.

— « On dirait une ruche géante », pensa-t-il.

— « C'est fort bien vu », approuva Gaël; « les constructeurs de ce vaisseau ont en effet découvert que la disposition intérieure d'une ruche était celle qui convenait le plus à leurs plans. »

— « Quels plans ? »

— « Nous sommes en train de les étudier. »

— « Qui cela « nous » ? Et, d'abord, où es-tu ? »

— « Dans un alvéole proche du tien. »

— « Pourquoi ne viens-tu pas me voir ? »

— « Tu le veux ? Me voici... »

Vic eut l'impression qu'un des faisceaux lumineux qui s'entrecroisaient sous le dôme se déplaçait dans sa direction, se posait sur lui, l'inondait d'une clarté scintillante et chaude qui, soudain, prit la forme de Gaël.

— Tu voles dans l'air comme un oiseau! s'exclama Vic, effaré.

— Ou comme une abeille ! répliqua gaiement la fillette ; mais cela n'a rien de mystérieux, ni de magique. C'est tout simplement un effet de l'apesanteur qui règne à l'intérieur du vaisseau... Toi-même, tu n'as plus de poids !

— Allons donc !

Une lueur malicieuse passa dans les yeux dorés de Gaël.

— Sur quoi crois-tu que tu reposes ?

Vic tourna la tête et fut pris d'un brusque vertige : il était suspendu dans le vide. La fillette se mit à rire.

— On s'y fait vite, tu verras ! assura-t-elle ; c'est même rudement

amusant ! On pourrait inventer des jeux merveilleux... si nous n'avions pas tant à faire...

Quand je dis « nous », je parle des enfants du soleil qui se sont rassemblés ici et nous y ont appelés. C'est eux que nous cherchions depuis toujours sans le savoir.

— Que nous veulent-ils ?

— Que nous ajoutions nos efforts aux leurs pour sauver notre Terre... si elle peut l'être... C'est à cela que nous travaillons. Mais bien des choses nous échappent encore. Certaines parties de ce vaisseau contiennent des instruments étranges dont l'usage nous est inconnu. Et pourtant le temps presse. Byrag est menacé de sombrer dans la guerre civile, Survivants contre Enfouis, hommes contre femmes, soldats entre eux, et tous, quels qu'ils soient, contre nous, les mutants, coupables d'appartenir à une autre race que la leur...

— Comment sais-tu tout cela ? demanda Vic, de plus en plus ébahi.

— Nous observons la ville grâce à nos détecteurs... Il faudra que je t'apprenne à t'en servir... Mais, avant, tu dois connaître le passé de Byrag. Tu comprendras mieux où nous en sommes... Viens ! N'aie pas peur ! Prends ma main, je te guiderai...

Vic se laissa entraîner hors de son alvéole et crut d'abord qu'il allait s'écraser dans le gouffre qui s'ouvrait sous lui. Il s'avisa bientôt que le rayon qu'il suivait derrière Gaël le portait comme un rail fait d'une matière impalpable et pourtant résistante. Il décrivit ainsi une longue courbe à l'intérieur du vaisseau et vint se poser devant un édifice hémisphérique dont la coupole était hérissée d'antennes en forme de spirale.

Gaël fit coulisser le panneau qui fermait le bâtiment et se glissa à l'intérieur sans lâcher la main de Vic.

— L'un de nos postes de détection, dit-elle ; mais celui-ci est orienté vers une époque depuis longtemps révolue... Place-toi ici et ne quitte pas des yeux l'écran circulaire qui se trouve sur les murs de la salle... Quoi que tu puisses voir, ne crains rien : ce que tu auras sous les yeux ne sont que des images... Je te retrouverai tout à l'heure...

Vic n'eut même pas le temps de la voir ressortir. La lumière venait de baisser sous la coupole et une brume trouble en recouvrait peu à peu les parois. Puis des formes se précisèrent, s'étendirent. Vic eut le sentiment qu'un immense panorama s'ouvrait devant lui tandis qu'un bruit singulier remplissait ses oreilles. Et tout à coup, avec une stupéfaction indicible, il reconnut Byrag, une Byrag dix fois plus vaste que celle d'aujourd'hui, baignée par une mer dont la surface étincelait sous les rayons d'un soleil implacable.

Vic survolait ce paysage extraordinaire quand il entendit une voix

grave s'élever :

— Voici ce que nous sommes, disait-elle ; l'une des villes les plus grandes, les plus riches et les plus peuplées du monde. Et pourtant cette ville est sur le point de mourir, toute puissante qu'elle soit... Et, en même temps qu'elle, notre planète tout entière. La mer, qui fut si longtemps notre amie, nous submerge.

Le soleil, d'où nous vient la vie, le soleil nous tue.

Les images se précipitaient maintenant sur le pourtour de la coupole et leur rythme s'accélérait sans cesse. Des vagues monstrueuses, venant du fond de l'horizon, s'abattaient sur les digues et les jetées, les ensevelissaient sous des trombes liquides, s'écrasaient contre des falaises qu'elles broyaient dans un fracas démentiel. Le long des quais inondés, des lames gigantesques emportaient des bateaux, des entrepôts, des grues, des maisons. Des tourbillons d'écume s'élevaient jusqu'au ciel où ils formaient d'épais nuages noirs que le soleil frangeait de lueurs d'incendie. Et d'autres incendies ravageaient la cite elle-même, les tours géantes qui la dominaient, les forêts étagées sur la pente des collines.

La voix devint haletante.

— Il faut fuir, dit-elle; mais où aller? Les nouvelles qui nous parviennent nous disent que le cataclysme est pareil dans les autres régions du monde. Tout ce qui n'est pas noyé est brûlé. Les morts sont innombrables, les survivants légion. Seuls, deux choix nous restent possibles : nous enfouir au plus profond de nos égouts, nos souterrains et nos cavernes et y attendre on ne sait quel miracle ; ou nous préparer à quitter ce globe moribond pour chercher un refuge dans l'espace.

La lumière changea, devint presque funèbre. Le bruit des vagues s'estompa. Dans le gouffre qui s'étendait maintenant devant lui, Vic reconnut la forme titanesque du vaisseau où il se trouvait.

— Depuis que le danger menace, commenta la voix, nos ingénieurs et nos techniciens travaillent, dans cette base sous-marine, à construire un engin qui pourrait nous sauver. Nous l'appelons l'Arche, en souvenir d'une légende qui remonte aux premiers âges de l'humanité. Une fois terminée, cette Arche quittera la base par un tunnel qui la relie à la haute mer. Même en plongée, ses systèmes de détection lui permettront d'examiner la surface et de voir s'il y reste encore des contrées habitables. Si ce n'est pas le cas, l'Arche gagnera l'espace et tentera d'y trouver une planète où il sera possible d'établir une nouvelle civilisation.

L'image se modifia encore. Elle représentait cette fois l'intérieur même du vaisseau, son dôme cyclopéen, la multitude d'alvéoles qui en recouvraient les flancs, les coupoles d'observation munies de leurs antennes. Puis une salle apparut, si étendue que Vic n'en distingua pas le fond. Ainsi vue en perspective, elle évoquait une forêt de métal dont les arbres étaient des piliers cylindriques, les branches et les lianes des câbles enchevêtrés, les fleurs des myriades de cadrans où palpitaient des pistils

multicolores.

— La partie vitale de l'Arche, annonça le commentateur ; tous ses organes de commande ont été rassemblés ici, ainsi que tous les instruments qui servent, d'une manière ou d'une autre, à naviguer sous l'eau ou dans l'espace, les moteurs à propulsion ionique et ceux qui sont mus par l'énergie solaire ;

mais aussi les appareils destinés à communiquer avec l'extérieur et à en capter, éventuellement, des messages. Parmi eux, cette sphère qui émet, jour et nuit, sur la totalité des fréquences connues.

La sphère se mit à scintiller sous les yeux de Vic.

— Elle diffuse, en résumé, l'histoire de Byrag et de son agonie, elle met en garde ceux qui l'entendront contre les dangers qu'ils encourent mais, surtout, elle leur donne des coordonnées géographiques de Byrag et le moyen de se mettre en contact avec nous. Car nous ne voulons pas quitter cette ville ni cette planète sans avoir tenté de sauver le plus de monde possible...

Un autre objet prit la place de la sphère et, en le découvrant, Vic se sentit parcouru par un frisson de terreur. Ce n'était pourtant qu'un simple tube de métal dressé verticalement sur un affût cubique et dont l'extrémité effilée se terminait par une pointe aiguë garnie d'une gerbe d'aigrettes. Mais quelque chose, dans cet engin, provoquait irrésistiblement l'effroi, et cet effroi transparaissait dans la voix du commentateur.

— Nous avons hélas dû songer aussi à nous défendre, disait-elle ; voici notre arme, une arme qui ne porte pas de nom car c'est bien inutile. Les hommes du temps jadis l'appelaient « l'arme absolue ». Ils ont dépensé des fortunes colossales, des trésors d'imagination et de science pour la mettre au point. Nous y sommes parvenus par simple déduction logique mais avec l'espoir obstiné de ne jamais avoir à nous en servir. Car son utilisation aboutirait à détruire toute vie, non seulement sur la Terre mais dans le système solaire et, peut-être, dans l'univers lui-même...

Vic se contracta violemment et ferma les yeux. « Je rêve ! pensa-t-il avec désespoir ; ce que je viens de voir n'est qu'un abominable cauchemar. Je vais me réveiller dans une caverne bien protégée, parmi les miens... »

Une main saisit la sienne. La voix de Gaël murmura :

— Non, tu ne rêves pas. Tu te trouves dans l'Arche où se sont réunis les Enfants du Soleil. Ils l'ont découverte en captant les signaux émis par la sphère qui donne les coordonnées de Byrag et raconte l'histoire de son

agonie. Ce sont ces messages qui se sont répandus dans le monde et ont fait naître les récits attribués à Jeremiah Noland. Ils ont circulé parmi les hommes de notre temps, de monastère en monastère...

— Pourquoi les monastères ? demanda Vic.

— Parce que ce sont les seuls endroits où l'on trouve encore des livres et des êtres capables de les lire et de les comprendre, du moins en partie, de les recopier ensuite, les compléter parfois, les transmettre à d'autres, bribes par bribes. Mais il fallait être un Enfant du Soleil pour recevoir le message dans sa totalité. Car notre intelligence n'est pas seulement supérieure à celle des humains grâce aux facultés nouvelles que le Soleil a libérées dans notre cerveau.

— Cette supériorité vient surtout de ce que notre pensée est collective. Ce qu'apprend l'un, tous les autres le savent aussitôt sans que nous ayons à communiquer autrement qu'en esprit.

Vic rouvrit les yeux et observa les parois luisantes du dôme.

— Que sont-ils devenus, ceux qui ont construit l'Arche et ce qu'elle contient ? balbutia-t-il.

Gaël secoua la tête.

— Nous l'ignorons. Sans doute sont-ils morts avant d'avoir pu mener à bien leurs projets. Peut-être ont-ils tenté, dans un dernier effort, de se répandre dans Byrag et à travers le monde, et de convaincre les hommes de les suivre. Si c'est le cas, on peut croire qu'ils ont été pris pour des fous et enfermés, ou condamnés comme hérétiques ou bien encore massacrés parce qu'ils étaient des prophètes de malheur.

— Et, pendant tout ce temps, l'Arche est demeurée ici, intacte, inviolée ?

— Qui aurait osé venir la chercher ici, sous la mer ? Qui, à part nous ?

— Et qui, à part moi, aurait pu vous en montrer l'accès ? demanda tout à coup une voix furieuse.

Gaël et Vic se retournèrent en même temps et aperçurent Rom qui semblait hors de lui. La houppelande du vieillard était couverte de boue et des filets de sueur coulaient le long de ses joues décharnées.

— Rom ! cria la fillette en se précipitant vers lui ; tu as eu le courage de descendre jusqu'ici ?

— De quel courage parles-tu, péronnelle ? répliqua Rom ; il fallait bien que je vienne vous chercher puisque vous ne vous décidiez pas à refaire surface ! Mais maintenant, je vous ramène, que cela vous plaise ou non !

— Il n'en est pas question, Rom, dit Gaël gravement ; et tu ne remonteras pas non plus ! Byrag est en train de vivre ses dernières heures et, à moins que tu ne tiennes beaucoup à périr avec elle...

— De quoi parles-tu, petite peste ? s'exclama Rom ; est-ce que tu

prétendrais lire dans l'avenir, par hasard ?

— Il me suffit de lire dans le présent. Et, ce présent, tu vas pouvoir le découvrir comme nous... Suis-moi... Viens, Vic...

CHAPITRE XV

Rod leva la tête et eut une grimace inquiète. Malgré la visière bleutée de son casque, il voyait très distinctement le ciel pâlir à l'est. Le jour n'allait plus tarder à se lever. Déjà la température augmentait, il le sentait à travers sa combinaison protectrice. Une brume de chaleur commençait à se former sur la mer et montait peu à peu à l'assaut de la ville. « Quand le soleil apparaîtra, nous ne tiendrons pas très longtemps, songea Rod ; ces vêtements qui nous préservent n'ont sans doute qu'un effet limité. Nos pistolets eux-mêmes s'épuisent. Si nous rencontrons une autre patrouille, nous serons tous massacrés... Il faut que nous trouvions un refuge et, pour cela, rentrer dans Byrag... »

Plusieurs voix excitées bourdonnèrent à la fois dans ses écouteurs :

— Rod ! Là-bas, au pied de la colline ! Une rivière et des bateaux ! Nous pourrions nous y cacher jusqu'à la nuit prochaine...

Rod se retourna et aperçut en effet, à quelques centaines de pas, un long ruban argenté qui tranchait sur la lumière glauque de l'aube et plusieurs embarcations à fond plat. « Des péniches pareilles à celles qui nous ont amenés, se dit-il ; elles sont probablement gardées mais tant pis ! A nous d'être les plus rapides ! »

— Allons-y ! ordonna-t-il ; que ceux dont les armes fonctionnent encore marchent en tête !

Le groupe dévala la pente raide, parmi les éboulis et les arbres calcinés, et parvint sur la berge à la hauteur d'une passerelle étroite qui menait à la péniche la plus proche. Une silhouette indistincte se tenait sur le pont et leur fit un grand geste en criant quelque chose que Rod ne comprit pas.

— Ne tirez pas ! chuchota-t-il ; il doit nous prendre pour l'un des siens et il pourrait nous être utile...

Il franchit la passerelle en courant, la main crispée sur la poignée de son pistolet, et entendit une voix pâteuse s'exclamer :

— Salut, camarades ! Je vois que vous n'avez pas réussi à rattraper ces salopards !

— Les salopards, c'est nous ! répondit Rod, calmement, en posant le canon de son arme sur la poitrine du garde ; tu es seul à bord ?

Le garde — un petit homme frêle et visiblement ivre — bredouilla :

— Il y en a deux autres qui dorment dans la cabine...

— Allez voir, dit Rod à ceux qui le suivaient ; s'ils bougent, tirez ! Sinon, attachez-les... Toi, tu vas mettre le moteur en marche et nous piloter... Où mène cette rivière ?

— Ben... vers la campagne...

— Je le sais bien, abruti ! Et dans l'autre sens ? Elle entre dans Byrag ?

— Non. Elle rejoint un canal de dérivation souterrain, puis le grand égout collecteur.

— Je vois. C'est là que vous débarquez vos prisonniers.

— Oui.

— Et ensuite ?

— On arrive à la centrale d'énergie.

Rod appuya un peu plus fort l'extrémité de son arme dans l'abdomen du petit homme.

— Qu'est-ce qu'on y fait, dans cette centrale ?

— Tout, quoi ! Tout le courant de la ville vient de là.

— Parfait ! On y va ! Et vite ! Le soleil se lève. Nous, nous sommes protégés mais pas toi ! Démarre ! Et pas de fausse manœuvre ! Ou je te ficelle tout nu, sur le pont !

— *Ce Rod a décidément des idées! s'exclama Gaël en riant; s'il s'attaque à la centrale, il va paralyser toute la ville...*

Sur la paroi du poste de détection, la péniche s'enfonçait lentement dans l'ombre du canal souterrain. Rom secoua la tête avec une expression incrédule.

— *Comment parvenez-vous à capter ces images ? murmura-t-il.*

— *Je serais bien en peine de te le dire, répondit la fillette; l'explication se trouve dans le laboratoire des constructeurs de ce vaisseau. Ils y ont réuni des centaines et des centaines de dossiers... Nous n'avons pas eu le temps de tout lire.*

— *Je veux voir ces dossiers! déclara le vieillard.*

— *Tout à l'heure, Rom, je te le promets. Pour l'instant, regardons plutôt comment Rod et les siens se débrouillent...*

Dès l'irruption du groupe dans la grande salle de la centrale, les trois techniciens en blouse blanche qui y travaillaient levèrent les mains avec ensemble.

— Ne nous faites pas de mal ! supplia l'un d'eux; nous sommes des prisonniers, comme vous !

— A quoi vois-tu que nous sommes des prisonniers? demanda Rod

qui avait retiré son casque.

— Votre signalement a été diffusé partout. Les gardes ont ordre de vous abattre à vue...

— Il faudra d'abord qu'ils nous trouvent ! ricana Rod ; baissez les bras et expliquez-nous ce que vous faites ici.

— Nous produisons l'énergie électrique qui alimente Byrag. Par exemple, dans quelques secondes, nous devons mettre en marche les sirènes qui annoncent le lever du jour et les génératrices qui commandent la fermeture automatique des volets blindés et toutes les fenêtres, répondit le technicien en se dirigeant vers une console surmontée de plusieurs leviers.

— Qu'est-ce qui se passerait si tu ne faisais rien de tout cela ?

Le technicien eut une expression terrifiée.

— Le soleil entrerait à flots dans les bureaux, les chambres, les maisons, bref dans tout ce qui s'élève au-dessus de la surface du sol, marmonnât-il ; les habitants courraient se réfugier sous terre. Ce serait la panique...

— Excellent ! approuva Rod ; laisse ces leviers tranquilles !

— Mais il y aura des blessés, des brûlés, des aveugles, des morts peut-être ! protesta le technicien.

— Peut-être, dit Rod avec flegme ; mais dis-moi une chose : qui, à Byrag, réside à l'air libre ? Les maîtres de la ville, n'est-ce pas, et les gardes qui les protègent ? En un mot, nos ennemis à nous, nous autres, les Enfouis ! Eh bien, nous allons les obliger à s'enfouir eux aussi ! Comme, à ce petit jeu, notre expérience est bien plus grande que la leur, nous aurons ainsi toutes les chances de l'emporter ! Et, tant qu'à faire, coupe les autres sources de courant, sans en oublier une seule ! Ah ! Ils se disaient nos Sauveurs, ces bougres, ils nous traitaient de Taupes ! Nous allons désormais être à égalité !

L'écran mural perdit soudain de sa luminosité. Mais cela ne dura qu'un instant. De nouvelles images surgirent, aussi nettes que les précédentes.

— *Vous vous passez apparemment du courant de la ville, marmonna Rom.*

— *Nous disposons du nôtre et le meilleur qui soit : n'est-il pas d'origine solaire ! riposta Gaël avec ironie ; mais voyons donc ce qui se passe chez les femmes de Byrag puisqu'elles aussi, paraît-il, sont en pleine révolution...*

Dans l'atelier des femmes, la lueur vacillante des lampes à carbure faisait danser des ombres fantastiques sur les murs. La foule des

ouvrières, identiques dans leur combinaison grise, était tournée vers la forme blanche, montée sur une table et dont la voix sèche martelait les phrases avec une colère grandissante.

— Toutes des esclaves, oui, toutes ! grondait-elle ; vous qui êtes ici, rivées à vos machines, vos sœurs qui travaillent dans les cuisines, les buanderies, les bureaux, les infirmeries ! Et, plus encore, celles qui ont été envoyées dans les salles où les officiers et les gardes se repaissent d'elles ! Existe-t-il une seule femme libre dans Byrag ? Non !

Le grand corps anguleux se ramassa soudain sur lui-même comme s'il s'apprêtait à bondir.

— Et de quel droit ? hurla Cléo ; où est-elle écrite, cette loi qui fait des hommes nos maîtres et leur permet de nous traiter comme des bêtes ? Nulle part ! Tous ceux qui parlent de la prétendue supériorité masculine mentent, consciemment ou inconsciemment, dans le seul but de nous asservir. Pire ! Ils cherchent ainsi à cacher leur faiblesse fondamentale, leur sottise, leur lâcheté. Quelle est celle d'entre nous qui, dans le secret de son cœur, n'éprouve pas le plus profond mépris pour les hommes ? S'il en existe une ici, qu'elle parle !

Un silence total s'établit dans la salle.

— Alors qu'attendons-nous ? reprit Cléo ; qu'attendons-nous pour nous révolter et prouver à nos prétendus maîtres que nous sommes plus fortes qu'eux, plus intelligentes, plus dures au travail, plus humaines en un mot qu'ils ne l'ont jamais été et ne le seront jamais ? Ils ont mené notre monde à sa perte par leur bêtise, leur vanité, leur entêtement stupide. A nous de créer un monde différent qui sera fait à notre mesure et non plus à la leur ! Nous n'avons rien à craindre sur ce plan : nous ne ferons jamais aussi mal que les hommes !

Des rires coururent dans l'assistance. Cléo les fit taire d'un geste.

— Mais attention ! Nous devons nous montrer aussi impitoyables qu'ils l'ont été ! Car, si nous nous laissons aller à notre générosité naturelle, ils en profiteraient aussitôt pour prendre avantage sur nous ! Battons-les, mais avec leurs armes ! Soyons brutales, violentes, cruelles comme ils le sont et ils nous respecteront !

Une ovation couvrit sa voix.

— *Ah ! les folles ! soupira Gaël ; elles croient se libérer en inversant les rôles et réparer l'injustice dont elles sont victimes en devenant injustes à leur tour. Mais ce n'est pas parce qu'un fouet change de main qu'il cesse d'être un fouet... Rom, je commence à désespérer des humains ! De tous ceux que nous venons de voir et d'entendre, il n'y en a pas un seul qui soit digne d'entrer dans l'Arche...*

— *Pas un seul ! répéta Vic, étonné ; même Rod et les siens ?*

— *Même Rod et les siens, dit Gaël d'un air grave.*

— *Ils ne font pourtant que lutter pour se libérer.*

— *Mais, en luttant comme ils le font, ils perpétuent la violence. Et, cette violence, nous n'en voulons pas parmi nous...*

— *C'est donc une sorte de tri que tu es en train d'opérer par le moyen de ces images, murmura Rom.*

— *Exactement !*

— *Alors vois donc comment réagit ce docteur qui vous a examinés lors de votre arrivée à Byrag, suggéra le vieillard; c'est le premier qui ait pressenti chez vous vos qualités exceptionnelles, c'est lui qui vous a confiés à moi.*

Cela devrait quand même lui valoir une certaine indulgence de votre part...

— *Peut-être, dit Gaël.*

Le docteur sursauta en voyant la porte de son bureau s'ouvrir à la volée et le Commandeur se dresser sur le seuil. Le petit homme haletait comme s'il venait de fournir une longue course et ses jambes le soutenaient à peine mais le canon du pistolet qu'il tenait braqué devant lui ne tremblait pas.

— Dan ! Es-tu pour ou contre moi ? aboya-t-il. Le docteur haussa les épaules et eut un sourire moqueur.

— Je suis contre ce genre de situations mélodramatique et pour une courtoisie relevée d'un zeste d'humour, répondit-il ; assieds-toi, Bern, bois un coup et dis-moi ce qui ne va pas.

Le Commandeur hésita un instant, remit son arme à sa ceinture, s'empara du verre que lui tendait le docteur, le vida d'un trait et se laissa tomber sur une chaise.

— Comment peux-tu me poser une question pareille ? bredouilla-t-il ; tu n'es donc pas au courant de la situation ! Byrag est à feu et à sang ! Mes gardes ont disparu en même temps que ce salaud de Jos. Le courant est coupé. Les sirènes qui annoncent le lever du jour n'ont pas fonctionné ni les panneaux obturateurs des fenêtres...

Une expression horrifiée déforma le visage bouffi.

— Dan ! J'ai été touché par le soleil ! Je vais devenir aveugle et ma peau est en train de pourrir, je le sens ! Il faut que tu me soignes...

Le docteur se pencha, examina les prunelles enflammées, les joues fibrillées de rouge, hocha la tête.

— Tu es plutôt congestionné, admit-il, mais je ne crois pas que le soleil y soit pour quelque chose. Et, de toute façon, mon vieux Bern, tu oublies toujours que je ne suis pas plus médecin que tu n'es Commandeur !

Le petit homme se redressa et posa la main sur la poignée de son pistolet.

— Tu me refuses mon titre, donc tu te révoltes contre moi ! gronda-t-il.

Le docteur se mit à rire.

— Non, Bern ! Si cela peut te faire plaisir, je suis prêt à t'appeler « Commandeur » aussi souvent que tu le voudras... Mais, franchement, tu crois que cela va suffire à modifier le cours des événements, te permettre de commander aux circonstances ? Quant à me révolter contre toi, pour quoi faire ? Tu n'es plus rien... à supposer que tu aies jamais été quelque chose, à part une illusion d'optique ou une convention verbale !

Le petit homme fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cela signifie ? lança-t-il. Le docteur lui jeta un coup d'œil goguenard.

— Regarde ma blouse blanche, Bern ! Qu'est ce qu'elle signifie ? Que je possède un certain savoir et le pouvoir de guérir certains maux. Or c'est faux, n'est-ce pas ? Ni toi ni moi ne sommes dupes. Donc, pour les autres, cette blouse n'est qu'une illusion d'optique. On m'appelle « docteur », ce qui suppose, là encore, que je suis plus savant que la moyenne des hommes. Mais je n'ai pas droit à ce titre. Il s'agit donc d'une convention verbale !

— Pardon ! protesta le Commandeur en essayant de prendre un air imposant ; en ce qui me concerne, je suis vraiment le chef de cet Etat.

Le rire de Dan redoubla.

— La plus stupide des illusions, Bern ! Et la plus sottise des conventions ! Oh ! les définitions de l'Etat ne manquent pas ! Pour l'un, c'est « un être énorme, terrible, débile. Cyclope d'une puissance et d'une maladresse indignes, enfant monstrueux de la Force et du Droit. » Pour un autre, plus simplement, « le plus froid de tous les monstres froids. » En fait, l'Etat n'est rien de plus qu'un trompe-l'œil destiné à faire croire aux hommes qu'ils sont protégés alors qu'ils ne sont qu'asservis. Qu'un seul individu s'en avise et le dénonce, et l'Etat cesse d'exister. C'est ce qui est arrivé cent fois dans l'Histoire. C'est ce qui arrive aujourd'hui à Byrag...

Le Commandeur remplit son verre et le vida aussitôt.

— Trêve de philosophie ! bougonna-t-il ; ce qu'il nous faut à présent, c'est agir ! Et pour agir, nous avons besoin d'idées nouvelles. Où sont ces enfants surdoués dont tu m'avais parlé ?

Le docteur haussa les épaules.

— Je n'en sais rien, répondit-il ; et, si je le savais, je ne te le dirais pas. Ces gosses ont peut-être une chance de s'en sortir par leurs propres moyens. Mais si nous les plongeons dans la triste mélasse où nous pataugeons, ils y resteront comme nous !

— Ah ! c'est ainsi ! rugit le Commandeur, la main crispée sur son arme ; tu vas parler, Dan, ou je te liquide !

— Liquide ! répliqua le docteur avec un sourire de défi ; à part la blouse blanche, il ne reste plus grand-chose du bonhomme...

Le Commandeur leva le canon de son pistolet. Au même instant, la porte du bureau s'ouvrit avec fracas sur un groupe indistinct au premier

rang duquel venait Cléo, armée elle aussi. Un éclair aveuglant jaillit et vint frapper le Commandeur en plein visage. Le petit homme poussa un beuglement prolongé et s'abattit comme une masse. Cléo se tourna vers le docteur.

— A nous deux ! dit-elle d'une voix sèche; nous aussi, nous voulons ces enfants et nous ne sommes pas les seules ! L'immonde Jos et ses complices sont partis, dans les souterrains pour leur mettre la main dessus... Alors parle! Vite ! Que nous arrivions à temps pour les sauver!

Le docteur devint blême.

— Je ne crois pas que vous ayez l'intention de les sauver ! s'exclama-t-il; vous voulez tous vous en servir pour vous tirer d'affaire. Mais ne comptez pas sur moi ! Je ne vous les livrerai pas ! D'ailleurs, s'ils sont ce que je crois, ils se sauveront bien tout seuls!

— Salaud de mâle ! cracha Cléo; tu vas nous dire ce que tu sais ou...

— Où tu me liquides, ricana le docteur; décidément, vous êtes bien pareils, tous et toutes. Et, si le sexe est différent, le vocabulaire ne change pas, ni les actes ! Allez au diable, maudites femelles !

Le rayon jaillit à nouveau. Le docteur se plia en deux comme une poupée de son et s'affala sur le sol.

— *Non! cria Gag d'une voix désolée; le seul homme peut-être que nous aurions pu emmener avec nous...*

— *Trop tard! dit Vic ; il ne faut plus penser, maintenant, qu'à ceux qui nous poursuivent!*

S'ils ont découvert le souterrain qui mène ici... La fillette eut un sourire méprisant.

— *Il nous reste quelques moyens pour les empêcher de nous nuire, murmura-t-elle.*

CHAPITRE XVI

L'image qui apparut sur l'écran mural était celle d'une salle ronde et voûtée dont les parois étaient couvertes de dalles rectangulaires, de la hauteur d'un homme. Au centre s'élevait un gros cube de pierre.

— La crypte ! s'exclama Rom ; la crypte de l'ancien monastère de Byrag, celle d'où part le souterrain qui conduit jusqu'ici... Son entrée est bien visible d'ailleurs et ceux qui vous pourchassent n'hésiteront pas un instant à s'y engager...

— Oh si, ils hésiteront, assura Gaël, ironique ; car ils se trouveront devant tant d'issues possibles qu'ils ne sauront laquelle choisir... Vic, donne-moi la main... Rom, nous allons entrer en contact mental avec les nôtres et tu ne pourras donc pas nous entendre. Mais tu comprendras ce qui se passe en regardant les images qui vont apparaître.

Vic sentit les doigts de la fillette se crispier autour de son poignet et, aussitôt, la voix de Gaël s'éleva, une voix que le garçon ne lui connaissait pas, grave, vibrante, d'une puissance plus qu'humaine. Elle ne résonnait pas seulement dans la tête de Vic mais dans toute l'étendue de l'Arche, depuis la salle des machines jusqu'au dôme titanesque, allant de faisceau de lumière en faisceau de lumière et d'alvéole en alvéole.

— « Frères et sœurs du Soleil, disait-elle, nous sommes en danger. Les habitants de Byrag veulent s'emparer de nous et se servir de nos pouvoirs dans la guerre qu'ils se font entre eux. »

D'autres voix répondirent, si nombreuses que l'on aurait cru qu'une vague énorme déferlait à l'intérieur du vaisseau.

— « Fuyons ! Gagnons l'espace ! »

— « Il est trop tôt, déclara Gaël; nous n'en savons pas suffisamment sur l'Arche et la manière de la diriger. Il faut que nous nous défendions ici même... »

— « En employant des armes contre les hommes ? protestèrent les voix ; c'est contraire à notre nature ! »

— « En utilisant notre intelligence, rectifia Gaël; il faut si bien dérouter ceux qui nous cherchent qu'ils douteront d'eux-mêmes et prendront peur... Rejoignez-moi tous en esprit... »

Vic eut soudain l'impression qu'une multitude l'envahissait et que sa propre pensée ne faisait plus qu'une avec mille autres. Gaël se tourna vers Rom qui ne quittait pas des yeux l'image de la crypte projetée sur l'écran mural.

— Tu nous as dit, murmura-t-elle, que toutes ces dalles, sauf une, recouvraient des tombes ? Le vieillard inclina la tête en silence.

— Tu te trompais, poursuivit Gaël; il n'y a pas de tombes. Rien que

des souterrains dont chacun conduit à une partie différente de la ville.

— Comment sais-tu cela ? demanda Rom, stupéfait.

— Je le vois, répondit la fillette ; et tu vas le voir, toi aussi...

Elle lança un appel silencieux :

— « Rassemblons nos forces et arrachons ces dalles... »

Rom poussa un cri étrange. L'un après l'autre, les lourds rectangles sculptés se détachaient de la paroi et venaient s'écraser sur le sol, découvrant chaque fois l'orifice obscur d'un tunnel.

— « Au cube de pierre, maintenant ! » émit Gaël.

Le gros bloc oscilla sur lui-même et se renversa. Un trou noir apparut à l'emplacement qu'il occupait.

— Le puisard qui mène aux égouts, commenta la fillette ; sur ce point, Rom, tu avais raison.

— Mais pourquoi tant de souterrains ? murmura Rom.

— Sans doute les moines voulaient-ils pouvoir se déplacer d'un point à l'autre de Byrag sans être vus. Nous en apprendrons davantage si nous avons un jour le temps de dépouiller tes archives à tête reposée.

— Et maintenant, que va-t-il arriver ? demanda Vic.

Gaël eut une moue malicieuse.

— Ceux qui veulent nous mettre la main dessus finiront bien par aboutir à cette crypte... Imagine leur embarras quand ils découvriront ces tunnels ! Lequel choisir ? Par où sommes-nous passés ? Il y aura là un moment de confusion qui promet d'être assez drôle !

Le garçon se rembrunit.

— Ce qui risque de l'être beaucoup moins, grommela-t-il, c'est si deux bandes ennemies se heurtent l'une à l'autre. Que ferons-nous alors ? Les laisserons-nous se massacrer sous nos yeux ?

— C'est leur guerre, ce n'est pas la nôtre ! riposta sèchement Gaël ; si les hommes sont assez fous pour venir s'entre-tuer jusque dans les entrailles de la ville, qu'y pouvons-nous ?

— Rod et les siens seront peut-être parmi eux... et j'ai fait partie de leur groupe, insista le garçon.

Une lueur inquiète passa dans les yeux d'or pâle fixés sur lui.

— Mais maintenant, tu es membre du nôtre, Vic, dit Gaël en pressant la main qu'elle tenait toujours ; regretterais-tu le temps où tu allais de caverne en caverne en te nourrissant de racines et sans plus de cervelle qu'un nourrisson à la mamelle ? Ou alors...

Elle s'écarta d'un geste brusque.

— Ou alors, songes-tu encore à cette fille à cheveux rouges qui te montrait avec tant d'impudence qu'elle avait envie de toi ? ajouta-t-elle d'un ton glacé ; si c'est le cas, tu es libre, Vic, libre d'aller la retrouver ! Mais tu cesseras aussitôt d'être un Enfant du Soleil !

Vic secoua la tête avec force.

— Je ne regrette rien du passé, Gaël, assura-t-il, et surtout pas la fille

dont tu parles. Mais je pense que, parmi les gens qui se trouvent à Byrag, il en est qui méritent notre pitié et notre aide... Toi-même, tout à l'heure, tu regrettais la mort du docteur Dan... Ne pouvons-nous en sauver quelques-uns ?

Gaël ne répondit pas tout de suite. Elle regardait l'écran mural où des ombres venaient d'apparaître. Puis elle eut un rire forcé.

— Tiens ! La voilà, ta belle ensorceleuse ! s'exclama-t-elle ; et, avec elle, cette virago qui voulait transformer les hommes en esclaves ! Crois-tu vraiment qu'elles aient besoin de ton aide, Vic ?

— Tu es sûre que c'est bien l'endroit en question ? demanda Cléo.

— Certaine, affirma Gen la Rouge ; j'avais l'oreille collée à la porte de Jos et je n'ai rien perdu de ce que lui disait son informateur. D'ailleurs, tout correspond : le bureau au fond de la salle des archives, la bibliothèque truquée qui donne sur un passage secret... C'est par là, de toute évidence, qu'ont disparu les gosses et Rom lui-même...

Cléo jeta un coup d'œil autour d'elle tandis que la crypte se remplissait peu à peu d'autres femmes armées.

— Admettons, maugréa-t-elle ; mais où sont-ils allés ensuite ? Regarde-moi tous ces tunnels ! Nous ne pouvons quand même pas les explorer l'un après l'autre ! Sans compter que cette crapule de Jos doit être sur nos talons ! Tant pis ! Divisons-nous en deux groupes. Je choisis ce souterrain-là. Toi, Gen, prends celui d'en face. Si, après une centaine de pas, nous n'avons pas trouvé trace des gosses, nous rebroussons chemin et revenons ici.

Le visage de Gen se contracta.

— Cléo, murmura-t-elle, ces gosses, si jamais nous les rattrapons, que comptes-tu en faire ? Cléo eut un rire d'ogresse.

— Je me réserve les filles, ricana-t-elle ; et je te laisse les garçons ! Surtout ce fameux Vic dont tu me rebats les oreilles ! Mais n'oublie pas une chose, ma petite Gen... Tu es à moi d'abord... Bonne chasse !

— Eh bien, te voilà prévenu ! ironisa Gaël en regardant Vic qui était devenu très rouge ; tu as toujours envie de sauver Gen et de la partager avec cette créature qui hait les hommes et pourtant fait tout pour leur ressembler ?

— Gare ! Voilà Jos et sa bande ! avertit Rom d'une voix chevrotante.

Le lieutenant venait en effet de surgir dans la crypte, suivi d'une vingtaine d'hommes, le pistolet au poing. Il échangea quelques mots rapides avec ses voisins immédiats, désigna un des tunnels et s'y engouffra le premier. Gaël éclata de rire.

— Il va se retrouver nez à nez avec Cléo ! cria-t-elle ; c'est ce que j'appelle une rencontre providentielle ! S'ils pouvaient s'éliminer totalement les uns les autres, nous serions débarrassés du pire...

— Non ! Car le pire, le voilà ! gémit Rom en tendant le bras vers l'écran.

Un visage de cauchemar émergeait lentement du puisard d'égout, au centre de la crypte. Ses orbites étaient vides, ses joues rongées par une sorte de lèpre.

— Les Survivants ! souffla Vic ; ils ont réussi à s'échapper de leurs mines.

Le monstre sortit entièrement du trou, immédiatement suivi par un autre, puis un autre encore. Ils furent bientôt plusieurs dizaines, pressés les uns contre les autres et tournant la tête en tous sens, sans doute pour capter les bruits. Ils tenaient à la main des morceaux de chaînes brisées.

— Et ceux-là, tu veux aussi les embarquer sur l'Arche ? dit Gaël d'une voix qui tremblait d'horreur.

Vic détourna les yeux.

— Non ! gronda-t-il ; tu as raison, Gaël ! Partons ! Quittons cette horrible planète ! Je la renie !

— Grands dieux ! En voici d'autres ! souffla le vieillard.

Rod surgissait en effet du boyau caché derrière la bibliothèque. Il s'immobilisa en découvrant les Survivants et voulut battre en retraite. Mais le groupe des Enfouis qui se pressaient derrière lui bloquait l'étroit passage. Rod ne put retenir un juron furieux. Alertés par sa voix, les survivants avancèrent en grondant et en faisant tournoyer leurs chaînes au-dessus de leur tête.

Rod pressa la poignée du pistolet qu'il tenait à la main. Un rayon en sortit, si faible que lorsqu'il vint frapper un Survivant en pleine poitrine, le monstre chancela et rugit de douleur mais ne tomba pas. Sa chaîne s'abattit en sifflant. Rod l'évita de justesse et tira de nouveau. L'arme cracha quelques étincelles dérisoires et ce fut tout.

— Ils sont désarmés ! hurla Vic ; ils vont être réduits en bouillie ! Gaël ! Nous devons les sauver !

Dans la crypte, une mêlée confuse s'engageait. Les Survivants fouettaient l'air au hasard avec les tronçons de leurs chaînes. Parfois, ils se blessaient entre eux. Mais, à plusieurs reprises, ils atteignirent certains de leurs adversaires. Un des voisins de Rod roula sur le sol, une jambe fauchée. Un autre, touché au ventre, se plia en deux en vomissant un flot de sang. Le visage fracassé, Béa s'écroula sans un cri. Rod et les siens tentaient d'utiliser leur couteau mais en vain car la longueur des chaînes

et les moulinets furieux qu'elles décrivaient mettaient hors de portée les terribles aveugles.

— Replions-nous dans un des souterrains! ordonna Rod d'une voix haletante.

Vic saisit la main de Gaël et la pressa avec désespoir.

— « Si nous ne leur indiquons pas celui qui conduit jusqu'à nous, ils sont morts ; lança-t-il ; frères et soeurs du Soleil, cet homme est peut-être capable de recevoir notre message si nous le lui envoyons avec assez de force. Il a des dons proches des nôtres, je le sais ! Essayons, je vous en conjure ! Lui et les siens méritent de vivre... »

— « Essayons ! répéta Gaël ; rassemblons toute notre puissance... »

Vic crut un instant que son crâne allait éclater sous la colossale pression qui venait de s'y produire. Il vit Rod tressaillir, tourner la tête en tous sens puis pointer son couteau vers le tunnel qui menait à l'Arche. Les Enfouis s'y précipitèrent en emmenant avec eux leurs blessés et leurs morts.

— « Et maintenant, à nous de fuir ! reprit Gaël ; nos ennemis finiront bien par nous repérer. Dès que Rod et les siens nous auront rejoints, nous gagnerons la haute mer, puis l'espace... »

Elle regarda Rom, hésita.

— Rom, dit-elle enfin, nous comptons tous sur toi pour nous aider à piloter ce vaisseau. Le vieillard sourit avec ironie.

— Tiens donc ! s'exclama-t-il ; dois-je croire que tant de petits génies ont encore besoin d'une modeste intelligence humaine comme la mienne ?

Les yeux d'or pâle de la fillette eurent une lueur caressante.

— C'est que tu as tant lu, murmura-t-elle d'un ton câlin ; ne fût-ce que les innombrables œuvres de Jeremiah Noland... Sais-tu qu'il en existe quelques-unes dans la bibliothèque des constructeurs de l'Arche ?

Rom se mit à rire.

— Tu essaies de m'appâter, diablesse ! répondit-il narquoisement ; garde donc ton numéro de charme pour ce grand nigaud de Vic et fais-moi voir la bibliothèque en question. Mais qu'une chose soit bien claire...

Il prit un air autoritaire.

— Je veux que l'on me laisse en paix ! bougonna-t-il; si l'un de vous vient me déranger sous quelque prétexte que ce soit, mutant ou pas, il recevra mon pied aux fesses !

— Mais que va devenir Byrag ? soupira Vic en désignant l'écran mural où les images s'estompaient; une ville morte, après tant d'autres ?

— Il existe des villes mortes qui ont ressuscité un jour, assura le vieillard ; et, maintenant, au travail !

CHAPITRE XVII

— Le soleil ! dirent à la fois Gaël et Vic du même ton enthousiaste.

— Le soleil ! répétèrent autour d'eux mille voix émerveillées.

L'Arche avait longtemps navigué au sein d'une masse liquide d'où toute lumière semblait absente. Parfois, les écrans des coupoles de détection reflétaient des ombres étranges qui étaient peut-être des monstres, des gouffres apparemment sans fond ou des montagnes englouties. Vic avait même cru reconnaître les ruines d'une ville immergée, avec d'immenses avenues rectilignes, des tours écroulées, des monuments ensevelis sous des forêts d'algues géantes.

Puis la course de l'Arche s'était infléchie vers le haut. Une aube glauque avait remplacé les ténèbres, laissant entrevoir des formes imprécises. Des couleurs étaient nées, verts profonds, bleus turquoise, rouges corail, frissonnantes sous l'impact des rais scintillants qui descendaient obliquement de la surface, pareille à une immense plaque de métal dépoli. Enfin, dans un tourbillon de bulles irisées, l'Arche s'était retrouvée à l'air libre, flottant sur une mer étincelante et lisse.

Sur toute l'étendue du vaisseau, ce n'avait été qu'une ruée vers le pont supérieur et le cri avait retenti :

— Le soleil ! Voilà le soleil !

La foule des enfants, le visage tourné vers le ciel, avait ensuite fait silence, comme pour mieux savourer cet instant. Mais des murmures avaient monté peu à peu.

— Ce n'est pas notre vrai soleil ! Il ne brille pas comme l'autre ! Sa chaleur n'est pas la même...

— Rassurez-vous, dit Gaël en riant ; notre soleil n'a pas changé. Mais l'Arche a été construite par des hommes qui redoutaient la puissance de ses rayons. Ils ont donc recouvert le pont d'un dôme qui les tamise et en atténue les effets.

Son frère Syl lui jeta un coup d'œil irrité.

— Nous n'avons pas besoin de ce dôme ! protesta-t-il ; enlevons-le ! Je veux sentir le soleil me mordre la peau et m'entrer dans la tête !

De nombreux enfants approuvèrent.

— Vous oubliez que nous avons des hommes à bord ! s'exclama Gaël ; ils doivent être protégés.

— Ce ne sont jamais que des hommes ! maugréa Fran, le blondinet ; nous n'en avons rien à faire !

— Ils nous sont beaucoup plus utiles que tu ne le crois, morveux ! riposta la fillette ; surtout le vieux Rom ! C'est lui qui nous a montré comment faire fonctionner les moteurs de l'Arche et la conduire loin de

Byrag. Et, si nous devons aller dans l'espace, c'est encore lui qui nous y aidera.

— Il en sait donc plus que nous ? demandèrent à la fois les jumelles Hel et Flo.

— Lisons tout ce qu'il lit et nous serons aussi savants qu'il peut l'être, suggéra Léo.

— Rom possède quelque chose qui ne se trouve pas dans les livres, répondit Vic ; cela s'appelle l'expérience et vient du fait que l'on a vécu très longtemps. De plus, Rom connaît bien les hommes et raisonne comme eux, ce dont nous sommes incapables... Ainsi, à quoi peut servir une arme, d'après vous ?

— A se battre ! répliqua Fran aussitôt.

— Très juste ! Mais si l'on te donnait une arme, te battrais-tu ?

Le blondinet eut l'air embarrassé.

— Pour quoi faire ? marmonna-t-il.

Vic sourit.

— Excellente question, Fran. Mais les hommes ne se la posent pas. Dès qu'ils mettent la main sur une arme, ils s'en servent et ne s'interrogent qu'après sur les raisons qu'ils avaient de l'utiliser.

— C'est idiot ! s'écrièrent les jumelles.

— Complètement ! approuva Gaël ; c'est ce qu'on appelle la nature humaine. Et nous sommes beaucoup trop intelligents pour la comprendre. Ainsi les constructeurs de l'Arche y ont placé une arme qu'ils appelaient l'arme absolue parce qu'elle est capable de détruire toute vie, non seulement sur la Terre, mais dans le système solaire et même dans l'univers entier. Si, donc, ils s'en étaient servis, ils se seraient donné la mort pour empêcher que d'autres ne les tuent... Comprenez-vous ? Non ? Moi non plus ! Il faut être un homme pour y arriver. Et voilà pourquoi le vieux Rom...

— Qu'est-ce qu'il a encore fait, le vieux Rom ? glapit une voix cassée ; c'est ainsi que vous clabaudez sur mon compte, bande de petits foutriquets, pendant que je me crève les yeux dans une bibliothèque étouffante où personne n'a même songé à venir m'apporter à manger !

— Je m'en occupe tout de suite, Rom, promit Gaël.

— Trop tard ! s'exclama le vieillard, furibond ; je n'ai plus faim ! D'ailleurs, ce que je viens de lire a suffi à me couper l'appétit. Il s'agit justement de cette arme absolue dont vous étiez en train de discuter avec tant d'assurance. Vous doutez-vous de ce que c'est, petits malheureux ?

Les yeux noirs flamboyaient. La couronne de cheveux gris qui entourait le crâne chauve était plus que jamais hérissée. Plusieurs enfants s'esclaffèrent.

— Riez, polissons de malheur ! poursuivit Rom en agitant les pans de sa houppelande comme s'il voulait s'éventer ; vous rirez moins si nous sommes obligés de faire éclater dans le ciel la foudre en boule de Kapitsa

!

— Qu'est-ce que c'est encore que ce truc ? lança Fran de sa voix aigrelette.

Rom leva les bras au ciel.

— Regardez-moi ce marmot ! gronda-t-il ; ce n'est pas plus haut que trois pommes et ça parle d'un « truc » à propos de l'invention la plus diabolique qui ait jamais été conçue par un cerveau humain ! Ce « truc », morpion, sert à fabriquer des orages artificiels, si tu vois ce que je veux dire !

Des orages d'une violence telle qu'ils pourraient désintégrer la planète !

— Je n'ai pas peur de l'orage ! affirma Fran avec une expression résolue ; et puis, un orage, cela ne se fabrique pas !

— Par tous les saints du paradis... hurla le vieillard.

Le cri de Gaël l'interrompt. La fillette tendit le bras vers l'horizon.

— Là-bas ! Qu'est-ce que c'est que ces points noirs qui approchent à toute vitesse ?

Toutes les têtes se tournèrent à la fois vers l'endroit qu'elle indiquait. Un long murmure monta dans l'Arche.

— Des oiseaux ? Non, ce sont des flèches ! On nous jette des pierres ! Cela vient droit sur nous !

— Des avions de chasse ! murmura Rom, le visage contracté ; il en existe donc encore ! Et ceux-ci n'ont pas l'air de vouloir nous souhaiter la bienvenue !

— Il faut faire plonger l'Arche ! dit Gaël, toute pâle.

— Trop tard ! ragea Vic.

Les points noirs étaient devenus trois triangles aux bords effilés qui, dans un hurlement de moteurs, passèrent au ras du dôme. En même temps, une voix métallique résonna sur toute l'étendue du vaisseau.

Vous êtes entrés dans nos eaux territoriales... Identifiez-vous ou nous ouvrons le feu...

— Vic ! Cours à la sphère émettrice et réponds-leur ! ordonna Rom ; dis-leur qui nous sommes et d'où nous venons. Gagne le plus de temps possible. Quant à vous, les mioches, voilà le moment de démontrer vos fameux pouvoirs collectifs ! Il s'agit de faire sortir de la cale le canon à foudre et de le poser sur l'affût qui se trouve à l'avant de l'Arche...

Vic n'en entendit pas davantage. Il se laissa glisser à l'intérieur de l'Arche le long d'un faisceau lumineux qui le conduisit à la sphère. Il l'atteignit au moment où elle diffusait un nouveau message.

— Nous exigeons une réponse immédiate, disait la voix métallique ; sans quoi, vous serez détruits !

— Nous venons de Byrag, se hâta de répondre Vic ; nous avons fui la ville où la guerre civile fait rage. Nous n'avons que des intentions pacifiques...

Il y eut un silence puis la voix claqua, toute proche.

— Vous mentez ! Nous connaissons les gens de Byrag. Ce sont des sous-hommes, incapables de construire et de piloter un vaisseau comme le vôtre. Dites-nous qui vous êtes sinon nous vous envoyons par le fond...

— Qui êtes-vous vous-mêmes, riposta le garçon, et de quel droit nous menacez-vous ?

— Nous sommes les maîtres de cette partie du monde et nous n'y tolérons aucune présence suspecte. Pour la dernière fois, identifiez-vous !

— Nous sommes les Enfants du Soleil ! hurla Vic, saisi par une brusque colère.

Un ricanement s'éleva.

— Il en existe donc ? Nous pensions qu'il s'agissait d'une de ces légendes absurdes comme en colportent les sous-hommes... Ainsi, vous êtes des mutants ?

— Oui. Et nos facultés pourraient vous être utiles.

Le ricanement devint un rire haineux.

— Nous n'avons besoin de personne et certainement pas de mutants ! En fait, nous les exterminons partout où c'est possible. Avec vous, cela va être un plaisir !

Vic se retrouva sur le pont, hors d'haleine, le visage décomposé par la peur.

— Ils attaquent ! rugit-il en montrant le ciel où les trois chasseurs de combat décrivaient une longue courbe.

D'un geste, Gaël lui imposa le silence et désigna la foule des enfants qui se tenaient par la main et formaient une chaîne jusqu'à la proue du vaisseau où Rom était penché sur un tube de métal dont le sommet se terminait par une pointe aiguë garnie d'une gerbe d'aigrettes.

— Tout est prêt ! cria le vieillard ; maintenant, accrochez-vous, les mêmes ! Car personne ne peut savoir si ce qui va se produire ne sera qu'un simple orage ou tout bonnement la fin du monde...

Un sifflement strident couvrit sa voix. Les appareils venaient de commencer leur descente en piqué. Rom appuya sur un bouton. Une série d'éclairs aveuglants jaillirent des aigrettes et zébrèrent l'espace. Trois explosions retentirent. Les chasseurs se désintégrèrent. Mais, à l'endroit où ils s'étaient trouvés, un nuage se forma soudain, puis un autre et un autre encore. Une boule de feu se forma, si éblouissante qu'elle fit pâlir l'éclat du soleil, puis se dissocia tandis qu'un grondement apocalyptique emplissait le ciel.

Une clameur d'épouvante s'éleva sur le pont. Les enfants, affolés, s'agrippèrent les uns aux autres. Vic saisit Gaël dans ses bras et la sentit trembler.

— « Si nous devons mourir, je veux que tu saches que je t'aime », dit-il mentalement.

— « Moi aussi, Vic, répondit la fillette ; je ne crois pourtant pas que

nous allons mourir... Regarde ! L'orage s'apaise déjà, les nuages se dispersent... »

Les yeux du garçon devinrent fixes.

— Qu'est-ce que c'est que cette étrange brume bleuâtre qui les remplace ? murmura-t-il ; et cette odeur de métal surchauffe qui nous envahit ? L'Arche serait-elle en train de brûler ?

Un rire grinçant le fit sursauter. Rom, qui s'était rapproché du couple toujours enlace, l'apostropha de sa voix cassée.

— Alors, les petits génies, on sèche ? On croit avoir tout lu, tout vu et tout compris et l'on est incapable de reconnaître la couleur et l'odeur caractéristique de l'ozone !

— L'ozone ! s'exclamèrent Gaël et Vic en ouvrant de grands yeux.

— L'ozone... L'ozone... l'ozone..., répétèrent des voix d'enfants autour d'eux.

— Eh bien oui, quoi, l'ozone, grommela le vieillard : O₃, une forme de l'oxygène qui contient trois atomes dans la molécule et qui se forme là où l'oxygène est soumis à une décharge électrique... La foudre, par exemple, comme celle que vous m'avez vu créer devant vous.

— C'était donc ça, la foudre en boule ? questionna Gaël avec fièvre.

— Oui, ma petite. La foudre en boule due aux travaux de Kapitsa, un savant du xxe siècle. Tu veux peut-être que je t'explique ce que...

— Une autre fois, vieux Rom, interrompit la fillette d'un ton péremptoire; ce qui m'intéresse surtout, pour le moment, c'est ceci...

Elle tendit le bras vers le canon dressé à l'avant du vaisseau.

— Avec cette machine, tu fabriques à volonté de la foudre ?

Le vieillard prit une expression condescendante.

— C'est un peu sommairement dit mais enfin c'est exact.

— Et la foudre fait naître de l'ozone dans l'air ?

— Comme tu peux le constater.

— Si, donc, nous provoquions suffisamment d'orages, de foudre et d'ozone, nous pourrions reconstituer la couche protectrice dont la disparition a mené le monde à sa perte ? dit Gaël de sa voix aigrette.

Rom parut soudain pétrifié. Ses yeux noirs dévisagèrent la fillette avec une sorte d'effroi.

— Grands dieux ! souffla-t-il ; les plus grands physiciens du monde n'ont vu, dans ce canon, qu'une arme destinée à semer la mort. Et il aura suffi que cette peronnelle s'en mêle pour la changer en source de vie !

— Pardon, protesta Vic, j'y pensais, moi aussi !

— Et moi aussi, assura Syl.

— Et moi donc ! affirma Fran.

— Et nous de même ! dirent les jumelles Hel et Flo.

— Et nous... et nous... et nous... murmurèrent les Enfants du Soleil.

— Pitié ! cria Rom en levant les bras ; je ne suis qu'un pauvre homme, après tout ! Alors, ne m'accablez pas, satanés marmots que vous êtes ! Pour l'heure, laissez-moi tranquille ! Je retourne dans ma bibliothèque !

— Que vas-tu y faire ? demanda Vic en souriant.

— Etablir le plan de notre voyage, relever les régions où il sera le plus utile d'aller répandre notre foudre et notre ozone. Après quoi, je m'attaquerai à un tout autre travail...

— Lequel

— Ecrire le dernier chapitre du livre de Jeremiah Noland...

FIN

*Achévé d'imprimer en octobre 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 2212. — Dépôt légal : novembre 1987.
Imprimé en France